

P R O - F - O N T

T O R O N T O

JACQUES GRAVEL



POP

TORONTO

Jacques Gravel

Cycle intermédiaire — 7e, 8e, 9e et 10e années

Régionale Samuel-de-ChAMPLAIN Inc.
Société Franco-Ontarienne
d'Histoire et de Généalogie

© Le Centre franco-ontarien
de ressources pédagogiques
339, rue Wilbrod
Ottawa, Ontario

1984



La tour du CN

Remerciements

Je tiens à remercier les personnes suivantes pour leur apport à l'élaboration de cet ouvrage. Tout d'abord au personnel des Archives Municipales de Toronto qui a été d'une aide vraiment précieuse, à M. Marcel Sauvé qui a écrit et supervisé la partie géographie de ce document et enfin à un élève de l' cole secondaire  tienne-Brûlé, M. Darrel Cox pour ses dessins retraçant l'histoire et les groupes ethniques de Toronto.

J. G.

Table des matières

Remerciements	ii
Avant-propos	vii
Liste des cartes et tableaux	ix
Liste des illustrations	ix
I. ASPECTS GÉOGRAPHIQUES	1
1. La situation et le site	3
2. Dominance du Pléistocène, présence de l'Ordovicien	5
3. Les glaciations dans la région de Toronto	8
4. Le climat	11
II. TORONTO DANS SON ENSEMBLE AUJOURD'HUI	13
1. Son organisation	14
a) La ville	
b) La communauté urbaine	
c) La mégalopole	
III. HISTOIRE DE TORONTO	21
1. La période amérindienne	22
2. Toronto française	28
3. York (1791-1834)	32
4. La guerre de 1812-14	37
5. York redevient Toronto (1834-67)	40
6. Toronto au temps de la Confédération (1867-1884)	47
7. Toronto au tournant du siècle	50
8. Toronto dans les 50 dernières années	56

IV. BRÈVE HISTOIRE ÉCONOMIQUE DE TORONTO	65
1. Les débuts	67
2. L'ère industrielle	68
3. Toronto, centre des services	69
4. Les aspects socio-économiques des Torontois	73
5. Étude thématique - Le port de Toronto	77
V. LES ARMOIRIES ET LE DRAPEAU DE TORONTO	83
VI. LES DIFFÉRENTS GROUPES ETHNIQUES ET LES QUARTIERS . .	87
1. La mosaïque ethnique	88
2. Le quartier Kensington	91
a) Les Juifs	
b) Les Portugais	
3. Forest Hill	96
4. Chinatown	97
5. La petite Italie	98
6. Cabbagetown	101
7. Danforth et les Beaches	102
8. High Park et Swansea	105
9. Yorkville	106
10. Rosedale	107
VII. LES FRANCOPHONES À TORONTO	111
1. Les débuts	112
2. Au XIX ^e siècle	116
3. La première église française	121
4. Au début du XX ^e siècle	124
5. Les écoles françaises	125
6. Les associations francophones	132

7. Le théâtre et autres divertissements	135
8. Les médias	138
VII PERSPECTIVES D'AVENIR	145
Bibliographie	149
Biographie de l'auteur	151

AVANT-PROPOS

Depuis près de 300 ans, la ville de Toronto a joué au Canada un rôle important aux niveaux économique, politique et culturel. Malgré un passé dominé par la majorité anglo-saxonne, le multiculturalisme trouve maintenant son microcosme dans la ville de Toronto. Les francophones habitant ici depuis le tout début, méritent une place spéciale, surtout dans le contexte de leur lutte pour leurs droits linguistiques. Toronto est un point central pour toute politique qui concerne les Canadiens français hors Québec et les groupes culturels dans leur ensemble. Première métropole du Canada et siège du gouvernement provincial, elle continue de jouer pour nous Franco-Ontariens et pour les Ontariens en général, un rôle du premier plan.

Ceci est tout à fait normal lorsque l'on pense à l'aspect démographique de la région (près de 35 % de l'Ontario), à son poids économique et enfin à la multiplicité des groupes ethniques qui s'y trouvent.

Sans vouloir amoindrir le rôle du gouvernement provincial, le but de ce document est avant tout de décrire l'histoire et la situation actuelle de la ville et la région de Toronto des trois derniers siècles. Le document n'a pas pour but de décrire l'histoire ou la vie des politiciens provinciaux ayant vécu ici mais plutôt une histoire sociale et économique des Torontois.

Ce travail veut mettre en lumière particulièrement le passé français de Toronto, son développement socio-économique depuis 1791, la vie culturelle d'ici et enfin notre place sur l'échiquier multi-ethnique de Toronto.

J'espère qu'un esprit de fierté se dégagera de la lecture de ce texte et que les Franco-Torontois prendront conscience de leur passé et du rôle qu'ils ont joué pour préserver et améliorer notre culture canadienne-française. J'ose croire que ce travail, qui n'est qu'un modeste début, enthousiasmera d'autres chercheurs à fouiller notre histoire française à Toronto.

Je souhaite ardemment que cette étude soit utile aux élèves du cycle intermédiaire et même aux plus vieux, s'ils ont la chance de feuilleter ces quelques pages.

Liste des cartes et tableaux

- Tableau des plus grands employeurs de Toronto	72
- Tableau socio-économique de Toronto en 1981	73
- Tableau analytique des groupes ethniques de Toronto . .	89
- Carte des quartiers de Toronto	90
- Carte statistique sur les Italiens à Toronto	99
- Tableau statistique de la langue maternelle	108

Liste des illustrations

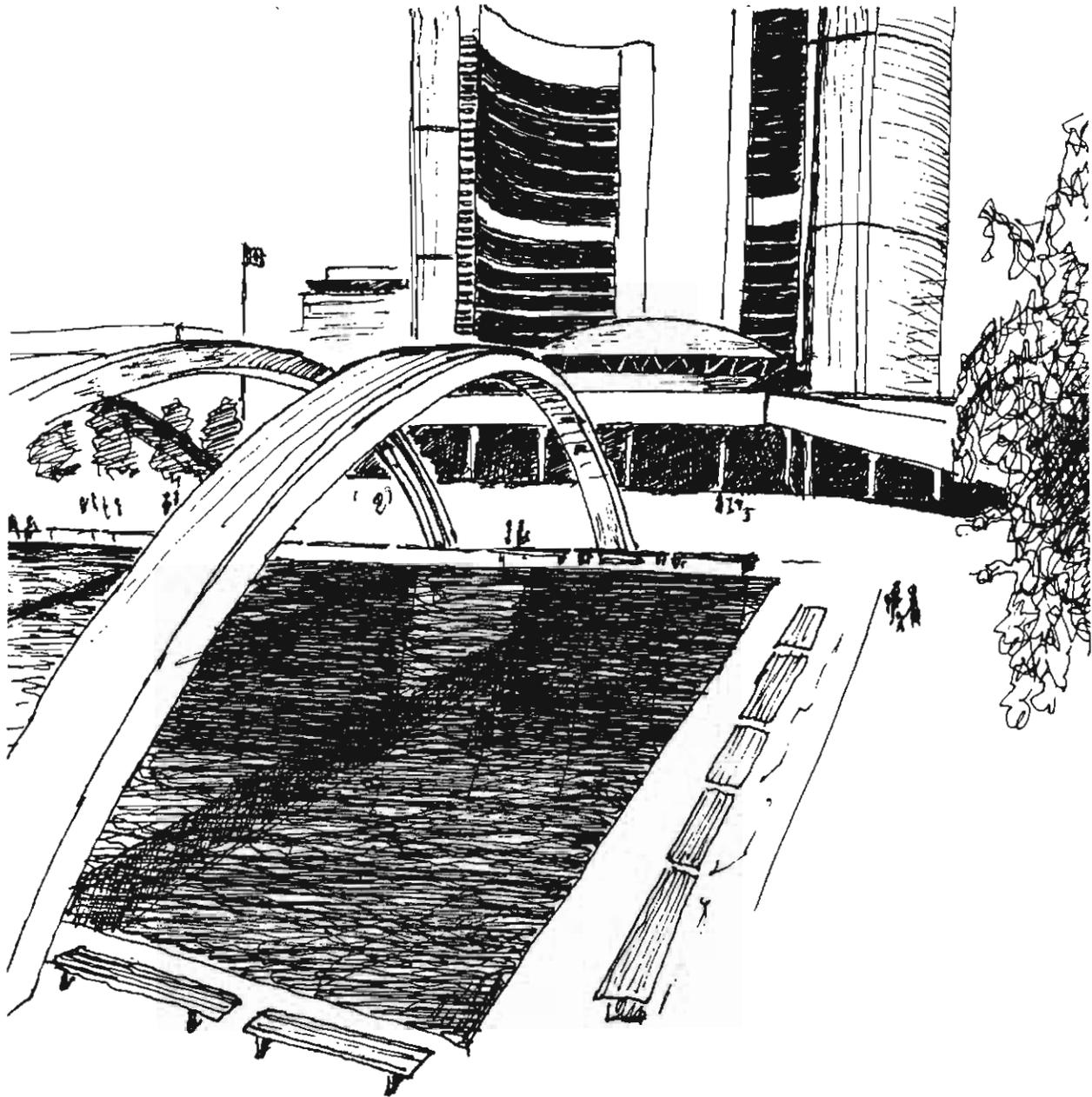
- La tour du CN	i
- L'Hôtel de ville de Toronto	2
- L'escarpement de Scarborough	10
- Toronto métropolitain	16
- La mégalopole ontarienne	19
- Village huron ou iroquois	23
- Le portage de Toronto	25
- Fort Rouillé - plan général	31
- L'arrivée de Lord Simcoe	34
- Le défrichement de Toronto	36
- Le village Black Creek	37
- La locomotive à vapeur	43
- Le St-Lawrence Hall	45
- Les rues boueuses de Toronto - Muddy York	46
- Le Parlement provincial	48
- Le premier magasin Eaton	51

- L'ancien Hôtel de ville	52
- La Casa Loma	55
- Le grand feu de 1904	57
- Les tramways	58
- Les premières automobiles	59
- Les premiers postes de radio	61
- Les quartiers pauvres	62
- Toronto vue de l'île Centrale	66
- Le port de Toronto autour de 1850	77
- Les voiliers sur glace	78
- Histoire du port de Toronto	79
- Le drapeau de Toronto	86
- Les anciennes armoiries de Toronto	86
- Les nouvelles armoiries de Toronto	86
- Reproduction d'un médaillon juif	93
- Le quartier italien	101
- L'église grecque-orthodoxe	103
- Photos de Yorkville - boutiques	106
- La croix de la cathédrale St-Michael	118
- L'église du Sacré-Coeur	122
- Le collège Jarvis	128
- Le collège Glendon	130
- Le Centre francophone	132
- Quelques journaux franco-torontois	137
- Le journal L'Express	138
- Librairie Champlain	139
- Radio-Canada	140
- Les francophones à Toronto	142
- Toronto	148

I

ASPECTS GÉOGRAPHIQUES

1. La situation et le site
2. Dominance du Pléistocène, présence de l'Ordovicien
3. Les glaciations dans la région de Toronto
4. Le climat



Le nouvel Hôtel de ville de Toronto, symbole de son dynamisme. Construit dans les années '60, l'Hôtel de ville a été le précurseur du nouveau visage du centre-ville.

ASPECTS GÉOGRAPHIQUES

1. La situation et le site

Les villes ont des fonctions multiples. Par contre, ce sont les facteurs liés au commerce et à l'industrie qui constituent le point de départ de la vaste majorité des grandes villes du monde, surtout des métropoles, dont les actes affectent les contrées avoisinantes et même les pays lointains. Toronto est effectivement une métropole au même titre que Montréal, sauf que ces deux villes ont évolué dans des temps et des conditions très différents, tant du point de vue géographique qu'historique. Afin de mieux identifier les caractéristiques, les avantages et les désavantages naturels des milieux géographiques respectifs de Montréal et de Toronto et surtout, mieux comprendre le caractère de Toronto, il convient de revenir à quelques notions fondamentales.

Comme nous venons de le dire, la cité-métropole naît du commerce et de l'industrie. Tel était le cas même dans les temps les plus anciens. Or, le commerce ne se développe qu'avec les communications, dont il est indissociable. Plus les communications seront faciles à l'année longue et à l'intérieur d'un site naturel favorable, plus elles seront possibles avec le plus grand nombre de lieux géographiques extérieurs, plus le commerce sera appelé à être considérable et plus la cité-métropole grandira en conséquence. Nous disons bien "sera appelé" sans l'affirmer absolument. Car la présence d'un site favorable n'est pas une garantie de succès politique et économique, puisque le succès, même dans les meilleures conditions, dépend aussi de la qualité de l'effort fourni, de la tenacité, de l'esprit d'entreprise et

de la lucidité face aux situations qui se présentent. Ce qui importe, c'est de bien retenir l'importance, dans un site géographique donné, d'identifier les possibilités naturellement offertes de communiquer économiquement avec l'intérieur et l'extérieur, par voie de terre mais surtout par voie maritime, puisqu'elle assure le plus fort tonnage à meilleur frais.

À partir de ce qui précède, il semble évident que Montréal est plus avantageux que Toronto. En effet, Montréal est située sur un véritable carrefour naturel, à mi-chemin entre le golfe Saint-Laurent et les Grands Lacs, ouvert au sud par la voie naturelle Richelieu-lac-Champlain-Hudson, au nord-ouest par la vallée de l'Outaouais, au nord-est par les rivières l'Assomption et Saint-Maurice. Son port océanique est au point de rupture de charge et de changement de voies navigables entre l'océan et les Grands Lacs. Ces avantages géographiques ne sont pas présents de la même manière à Toronto.

À Montréal, les effets se font sentir très tôt dans l'histoire du Canada, dès les débuts de la Nouvelle-France. Fondée en 1642, Montréal devient métropole en moins de 200 ans, alors que l'accession de Toronto au rang de métropole date de deux décades au plus. Pourtant, le site de Toronto est connu des Français dès 1615, époque au cours de laquelle Champlain et son lieutenant Étienne Brûlé font une expédition dans la région et y établissent des postes de traite. Mais ce n'est que vers 1780 que le site de Toronto prend de l'importance, soit au lendemain de la guerre de l'Indépendance américaine, alors que Britanniques et Loyalistes se replient vers le Canada. Plus tard, Toronto s'agrandit effectivement avec chaque événement majeur d'ordre historique, économique ou géopolitique. Une première expansion se produit après la guerre de 1812, après que le quartier général militaire qui devait contrôler les opérations britanniques dans le Niagara s'installe à Oakville. Il est alors normal que les services logistiques et administratifs se développent à l'est d'Oakville,

là où la géographie favorise l'installation d'un port à l'abri des vents et tempêtes du lac Ontario et aussi des attaques surprises venant du côté américain. De nouveau, Toronto grandit avec le développement des canaux et des chemins de fer, dont la construction s'inscrit dans le mouvement géopolitique qui prépare la Confédération de 1867. Elle profite de l'industrialisation et l'urbanisation qui surviennent lors des deux guerres mondiales et elle atteint sa maturité actuelle après l'ouverture de la Voie Maritime du Saint-Laurent, en 1959, qui encouragea le déplacement de capitaux et de main d'oeuvre en provenance de Québec.

En somme, on peut affirmer que toute amélioration des communications routières, ferroviaires et maritimes de Montréal vers l'ouest favorise le développement de Toronto. Celle-ci prend ensuite la tête des développements qui ouvrent l'Ontario méridional et consolident son économie distincte en face des états américains voisins. Les Basses Terres des Grands Lacs ont désormais leur centre de gravité, tout comme les Basses Terres du Saint-Laurent avec Montréal.

2. Dominance du Pléistocène, présence de l'Ordovicien

La composition des sols de surface, les formes générales du relief de la plaine de Toronto sont complètement marquées par le passage des dernières grandes glaciations qui caractérisent les débuts du Quaternaire, époque géologique qu'on a appelée Pléistocène. Quant au sous-sol, il est constitué de sédiments qui datent de l'Ordovicien.

Commençons d'abord par le sous-sol et voyons ce que veut dire le terme Ordovicien. À Toronto, ce sous-sol se découvre à quelque 90 mètres sous la surface, à l'endroit où se rencontrent les rues Keele et St-Clair. Ces sédiments s'enfoncent à une

trentaine de mètres au dessous du niveau du lac Ontario, ce qui signifie simplement que l'Ordovicien est beaucoup plus ancien que la ligne actuelle des eaux du lac.

Au cours de l'ère géologique primaire, l'Ordovicien est une période de moins d'une soixantaine de millions d'années qui s'étend de la fin du Cambrien jusqu'au début de la période suivante, appelée le Silurien. L'Ordovicien est une période importante de l'ère Paléozoïque (ou Primaire), caractérisée par des phénomènes paléontologiques liés au développement des vertébrés. C'est également pendant cette période que les Appalaches se sont soulevées en Amérique du Nord, en même temps que les monts de Scandinavie et les monts Cantabriques, en Espagne. Beaucoup d'autres phénomènes géologiques se sont produits, tous liés au soulèvement de chaînes de montagnes et à des activités volcaniques intenses. De plus, contrairement aux sédiments des époques antérieures, les sédiments de l'Ordovicien sont plus riches en calcaires et effectivement, nous retrouvons des calcaires de l'Ordovicien dans le sous-sol de Toronto. D'autres formations sédimentaires spécifiques à cette époque comprennent des schistes, assez abondants, contenant de grandes quantités de fossiles qui témoignent d'une vie intense, comptant entre autres des Trilobites, des Ostracodes, des Brachiopodes, etc. L'ensemble comprend des dépôts détritiques, constitués de grès. Ces dépôts révèlent également la présence d'un climat tropical pendant un certain temps, ainsi que d'une mer dont les eaux sont légèrement salées. Ceci est confirmé par la présence de crustacés et de conulaires. Donc, présence d'êtres vivants invertébrés pendant l'Ordovicien, période au cours de laquelle se produisent de nouvelles diversifications et l'apparition de vertébrés.

Beaucoup plus marquant est le Pléistocène pour Toronto et les environs. Cette période géologique porte surtout le nom de Quaternaire et elle est la dernière avant l'arrivée de l'Homo Sapiens sur la terre. C'est aussi une période très courte,

caractérisée par d'intenses variations climatiques, passant d'extrêmes froids prolongés et répétés, suivis par des extrêmes de chaleurs tropicales pendant de longues périodes. Le Quaternaire ne dure que deux ou trois millions d'années. La caractéristique essentielle du Quaternaire est l'apparition des glaciations, qui recouvrent presque tout l'hémisphère boréal. Celles-ci sont suivies de périodes de dégels, appelées interglaciaires. En Amérique du Nord, on compte quatre glaciations majeures assez distinctes auxquelles on a donné les noms suivants: Nebraska, Kansas, Illinois et Wisconsin, la dernière étant la plus significative parce qu'elle laissa sur le paysage les vestiges les plus durables et les plus profonds. Toute la région de Toronto est marquée par les retraits et les avancées du glacier continental de l'époque Wisconsin.

Au Canada, on divise le Quaternaire en deux secteurs: le Pléistocène et l'Holocène, qui correspondent respectivement à la partie ancienne et aux temps post-glaciaires. Afin d'éviter toute confusion, nous nous référerons simplement à l'époque Quaternaire, dont les caractéristiques sont essentiellement climatiques.

Les glaciers furent de puissants agents d'érosion et de transformation du relief. Partout où ils ont passé, ils ont laissé des traces souvent profondes dans les paysages qui existaient avant les glaciations. D'abord, les glaciers désintégrèrent et érodèrent la roche en place. Ensuite, leur mouvement a profondément creusé en forme d'auge des vallées antérieures et en a ouvert de nouvelles. Leur recul a laissé sur place des dépôts variés aux formes très multiples: eskers, drumlins, lignes argileuses, des sables, des limons, des graviers, des blocs erratiques apportés d'une région naturelle autre que celle dans laquelle ils ont été déposés, des moraines frontales, latérales ou médianes. De plus, ils ont laissé des reliefs en

paliers, des millions de creux maintenant remplis par des lacs ou des marais et surtout les Grands Lacs actuels.

3. Les glaciations dans la région de Toronto

Tout le relief de la région de Toronto est dominé par les glaciations du Quaternaire, surtout celles du dernier glacier, le Wisconsin. Pendant le dernier million d'années, les glaciers continentaux avançaient déjà à plusieurs reprises par-dessus tout le paysage de l'Ontario, qui avait déjà été érodé à plusieurs reprises par des ruisseaux et des rivières antérieurs.

À Toronto, le lit d'une rivière pré-glaciaire modifié par l'érosion glaciaire est situé immédiatement à l'est de la petite vallée de la Humber et s'allonge vers le sud à partir de la croisée des routes 400 et 401, à quelque 30 mètres sous le niveau du lac Ontario. Cette même vallée a jadis été tracée sous le niveau du lac à partir de la baie Humber jusqu'à un point situé à 7 kilomètres au sud de la baie Ashbridge, où elle se situe à 43 mètres sous le niveau de la mer. Une autre vallée ancienne dont le lit est descendu jusqu'au niveau de la roche en place constitue le fond de l'embranchement ouest de la rivière Don.

Les glaciers obéissent à la loi de la pesanteur. En conséquence, ils s'avancent d'abord dans les basses vallées avant de recouvrir graduellement des régions entières. Au moment de reculer, le front du glacier se présente sous une forme évasée, ressemblant un peu au delta d'un fleuve. Dans le cas de la région de Toronto, plusieurs glaciations recouvrent le paysage et la dernière, qui laisse plus de traces que les autres, est évidemment celle qui laissa le plus de marques. Les preuves du passage de ce glacier sont visibles dans le sol, par les stries qu'on peut facilement observer aux endroits où la roche mère est exposée.

Les grès d'origine marine et de couleur grisâtre qu'on retrouve en-dessous des couches pléistocènes, constituent la roche-mère de la région de Toronto. Ces grès stratifiés sont généralement appelés séries de la baie Georgienne et forment le substratum de Toronto. Ces dépôts plus anciens furent subséquemment recouverts par d'autres débris, dont la plupart ne sont pas encore stabilisés. Des formations glaciaires s'ajoutent ensuite. Des débris glaciaires déposés par la glace elle-même au moment d'une fonte qui se produisit à l'intérieur du glacier (il y en eût plusieurs) sont présents entre les dépôts des rivières deltaïques (fluvioglaciaires) et des argiles glacio-lacustres.

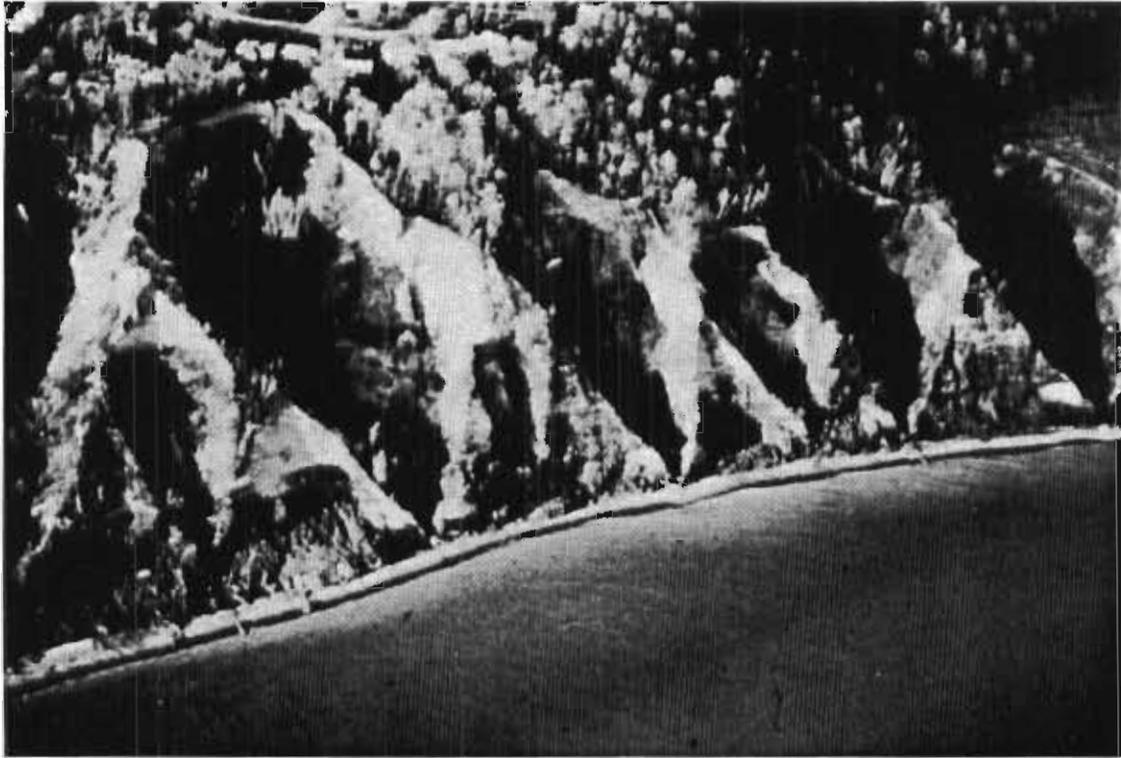
Cette stratification est inhabituelle pour le Pléistocène et signifie que deux stades de glaciation majeurs sont séparés par un stade interglaciaire au climat tempéré. Des strates qui entourent le ravin du Don en constituent un exemplaire bien préservé.

Le long de la rive nord du lac Ontario, on trouve deux paliers importants, appelés aussi terrasses. Le palier supérieur s'est formé par l'action des vagues du lac Iroquois, (11 800 ou 12 500 ans) antérieur au lac Ontario. Quant au palier inférieur, il correspond aux limites actuelles du lac Ontario.

Le lac Iroquois s'est formé lorsque la glace a bloqué la vallée du Saint-Laurent, entre les mûles Algonquin et Adirondacks, ce qui a eu pour effet de faire monter les eaux, au point qu'elles s'écoulèrent alors vers le sud de l'actuel état de New York.

L'érosion du secteur de Scarborough s'est soldé par la formation de dépôts qui constituent les îles actuelles de Toronto (The Islands). Le lac Iroquois a laissé des baies maintenant occupées par les ravins de la Humber et de la Don. L'écoulement

de leurs eaux emprunte en partie la topographie de l'ancien fond du lac Iroquois, derrière les barrières et les dépôts de sable accumulés dans ces anciens estuaires.



**L'escarpement de Scarborough à l'est de la ville.
De l'érosion de cet escarpement, depuis des milliers
d'années, il en a résulté les îles de Toronto.**
(Source: Conseil scolaire de la ville de North York)

Lorsque, il y a environ 11 800 ans, la glace fond à l'entrée de la vallée du Saint-Laurent, le lac Iroquois se draine alors vers l'est, dans le lit actuel du Saint-Laurent, là où le relief est plus bas qu'au sud, dans l'état de New York, où il s'était antérieurement écoulé. Aux débuts, il en résulta un lac plus petit que le lac Ontario actuel, dont la rive nord se situait

à deux kilomètres plus au sud du port actuel de Toronto. Cependant, il y a 11 500 ans, un soulèvement tectonique post-glaciaire du débouché du lac sur le Saint-Laurent fait de nouveau monter le niveau de l'eau et a pour conséquence de former le lac Ontario actuel. Ce mouvement se poursuit encore et à Kingston il atteint entre 22 et 40 cm par siècle, phénomène plus rapide que dans la partie ouest du lac, à Hamilton.

4. Le climat

Le climat de Toronto est du type continental humide, avec un cycle passablement régulier d'une année à l'autre. En général, on peut qualifier un climat continental par l'expression suivante bien connue: trois mois d'enfer et neuf mois d'hiver. Beaucoup de climats continentaux sont secs, comme par exemple ceux de Winnipeg ou de Regina. Dans le cas de Toronto, l'été est à la fois torride et humide. Le soleil n'est pas celui d'un pays nordique comme en Suède ou en Finlande, c'est-à-dire un soleil qui se lève tôt la nuit et se prolonge très tard dans la nuit suivante, bien qu'il s'élève à une hauteur faible au-dessus de l'horizon. Ce soleil nordique qui dure longtemps pendant la journée donne en réalité peu de chaleur. Tel n'est pas le cas de Toronto, située au 42^e parallèle Nord, c'est-à-dire à la même latitude que le sud de la France et la plaine du Pô en Italie, ainsi que des régions de villégiature de la mer Noire. En été, le soleil donne donc une chaleur très élevée. Avec l'humidité de Toronto, les étés sont difficiles à supporter. C'est pourquoi les climatiseurs sont en demande.

L'hiver continental de Toronto est caractérisé par une chute générale de la température en-dessous du point de congélation à partir de la fin novembre, c'est-à-dire presque un mois plus tard qu'à Montréal, et avec des températures mensuelles moyennes

légèrement moins froides. Comme à Montréal, les mois de janvier et février sont les plus froids de l'année, sauf que la neige est moins abondante à Toronto. Cette particularité est attribuable au fait que Toronto est situé loin des mers polaires qui influencent fréquemment les hivers à Montréal, loin aussi des vents humides et adoucissants de l'Atlantique, qui accompagnent le Gulf Stream et apportent des périodes de dégels caractérisés dans les Basses Terres du Saint-Laurent, sans toutefois atteindre Toronto. L'hiver torontois conserve un caractère régulier et ininterrompu, qui, à certains égards, se rapproche de celui de Moscou.

Les précipitations sont remarquablement égales toute l'année, avec un total de 71 cm répartis uniformément, sans période "sèche" ou "humide". Il faut souligner que l'absence relative de neige rend le climat peu propice aux sports d'hiver. L'été est marqué par de violents orages.

La saison végétative de Toronto se maintient à environ 200 par jours ou soit trois semaines de plus que dans la région de Montréal. Cependant, cette saison est encore inférieure à celle des autres régions du sud de l'Ontario, de la péninsule du Niagara jusqu'à Windsor, régions où poussent la vigne, les pêches, les poires et maintenant les arachides.

Il faut également signaler que la région de Toronto demeure une zone de haute pression atmosphérique toute l'année. Les influences cycloniques tropicales sont rares.

II

**TORONTO DANS SON ENSEMBLE
AUJOURD'HUI**

1. Son organisation

TORONTO DANS SON ENSEMBLE AUJOURD'HUI

1. Son organisation

a) La ville

Dans ce document, Toronto désigne plusieurs réalités géographiques. On a souvent l'impression, lorsque l'on regarde de l'extérieur, que le terme Toronto veut dire la grande région métropolitaine et les banlieues mais il n'en n'est rien. Le nom, de fait, pour le bénéfice de cet ouvrage, s'applique au premier des trois niveaux; la ville de Toronto.

La cité de Toronto, fondée en 1793 par Lord Simcoe sous le vocable de York, est la capitale de l'Ontario. Elle est une des six entités municipales qui recouvrent la région métropolitaine. Avec ses 614 763 habitants*, elle est de loin la plus peuplée des municipalités. La ville elle-même est l'endroit original où a commencé l'établissement des premiers colons anglais et loyalistes à la fin du XVIII^e siècle dans la région. Toronto occupe aujourd'hui un rôle de leadership tant au niveau économique qu'au niveau politique.

Les frontières actuelles de la cité de Toronto sont étrangement découpées à l'intérieur de la métropole. L'on doit cependant se souvenir que Toronto a annexé dans les cent dernières années de nombreuses petites villes et villages et que ces frontières ont été dessinées tout en respectant les traditions locales, les annexions précédentes et certains accidents géogra-

* chiffres de 1982.

phiques comme des vallées et des rivières. La carte de la page suivante illustre bien ce propos.

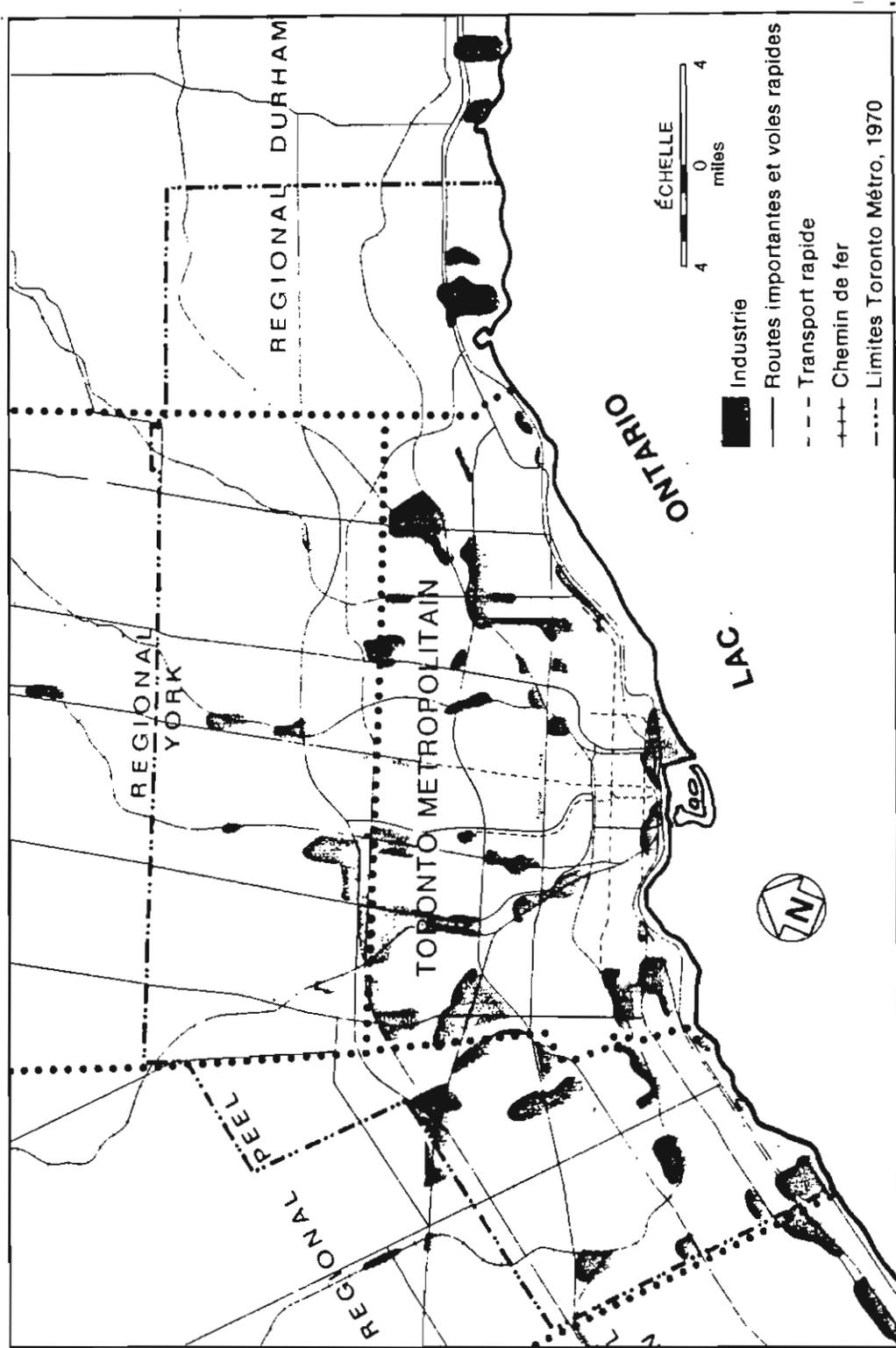
b) La communauté urbaine

La région métropolitaine de Toronto est le deuxième niveau où s'applique ce nom. Appelé aussi Toronto Métro ou la métropole torontoise, la région recouvre un immense territoire dont les frontières touchent aux villes de Whitby dans le comté de Durham, le comté de York (avec les villes de Markham, Woodbridge, Thornhill, etc.) au nord et les villes du comté de Peel et de Halton comme Mississauga et j'en passe.

Métro Toronto comprend six entités légales. Le "borough" d'East York, avec ses 99 448 habitants est la plus petite municipalité. Son conseil municipal comprend un maire et 8 échevins. La ville envoie le maire et un échevin comme représentants au conseil métropolitain. Le "borough" de York est la deuxième plus petite ville. Elle comprend aussi un maire et 8 échevins, mais à cause de sa population plus nombreuse envoie au conseil de Métro son maire et 2 échevins. La ville compte 132 946 habitants.

À l'ouest de la région nous retrouvons la ville d'Etobicoke, 4^e en importance au niveau de la population, la ville ayant 296 767 résidents en 1982. Son conseil municipal est composé d'un maire, d'échevins et de commissaires. Les commissaires sont des administrateurs élus par la population pour diriger des compagnies de la ville comme des compagnies d'électricité, le service des transports ou des finances. Cinq délégués de la ville siègent au conseil métropolitain, le maire y étant membre d'office.

Scarborough est la 3^e ville en importance. Elle comprend tout près de 435 980 habitants. À l'Hôtel de ville travaillent le maire, 12 conseillers et 4 commissaires de contrôle. Au



Toronto métropolitain

Six villes qui unissent leurs efforts pour l'établissement de meilleurs services, et la planification de leur développement économique.

(Source: Bureau de la Planification, Gouvernement du Toronto Métropolitain)

conseil métropolitain, le maire y est membre de facto ainsi que les 4 contrôleurs. De plus, on y envoie un échevin.

La deuxième plus grande ville de la région métropolitaine est la cité de North York. North York est aussi la 4^e plus grande ville au Canada après Toronto, Montréal et Vancouver. Elle abrite 560 483 personnes. Son conseil municipal est composé du maire, 14 conseillers municipaux et 4 contrôleurs. À la communauté urbaine, elle envoie son maire, 4 commissaires et 4 échevins.

Les rôles du conseil municipal et du conseil métropolitain sont assez bien définis. En gros, les municipalités s'occupent des affaires locales comme les règlements de zonage, les écoles, l'entretien des trottoirs et des rues, les services d'égoûts et de vidanges ... ainsi que le système de taxation.

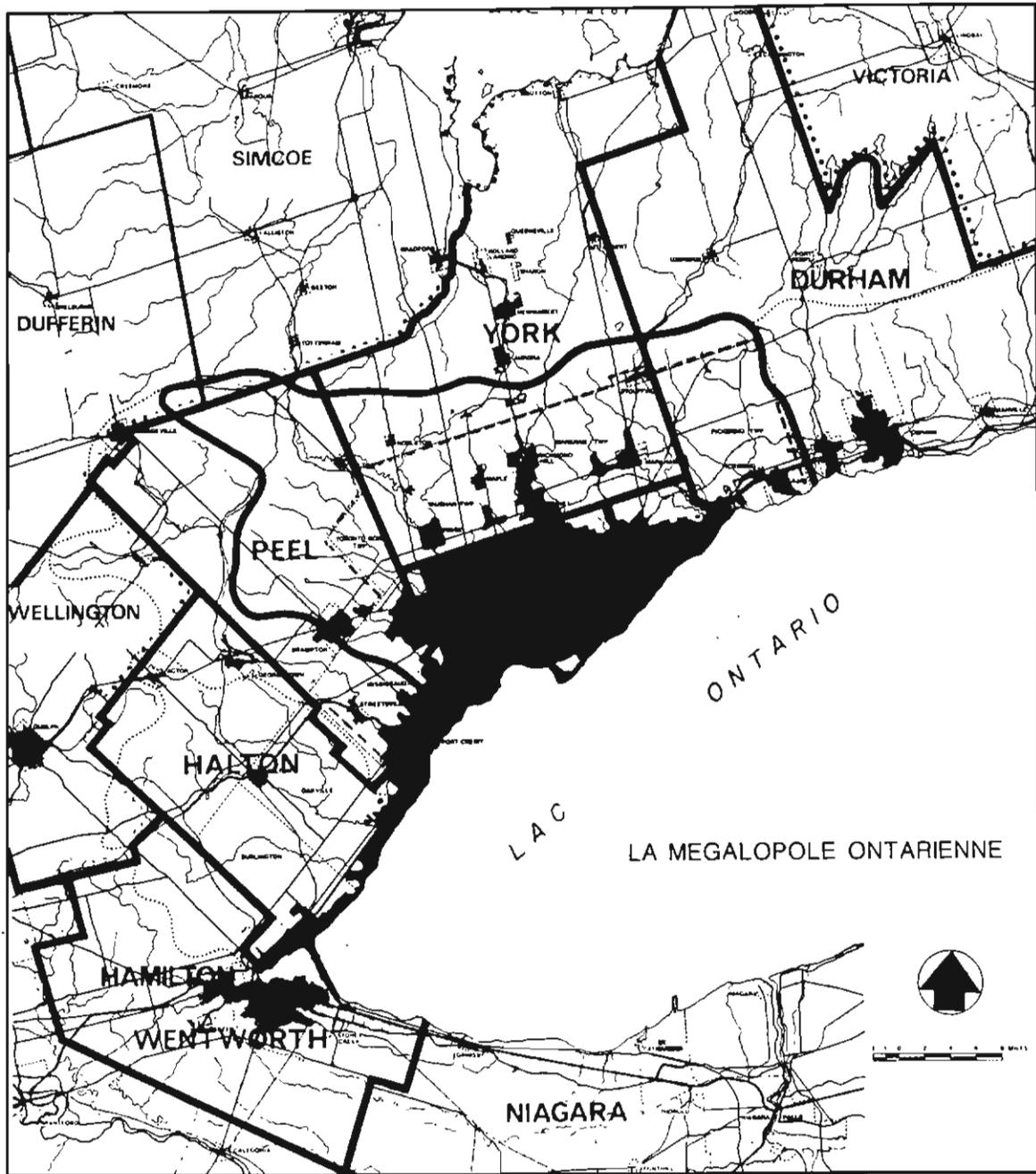
La communauté urbaine quant à elle s'occupe des affaires qui, dans le fond, touchent à l'ensemble de la population. Ainsi Métro a la juridiction sur le système policier, le service des parcs et loisirs (y incluant le jardin zoologique) le service du transport en commun et autres.

Avant la création en 1953 de la communauté urbaine, l'on retrouvait dans la région plus de 13 municipalités. Inutile de dire que les services étaient morcelés et inégaux. Plusieurs villes recevaient plus d'argent grâce aux compagnies à l'intérieur de leurs frontières, d'autres qui avaient une vocation résidentielle n'avaient pas de revenus suffisants à cause du faible retour de la taxe industrielle. Le transport en commun aussi souffrait d'une division trop grande de ses zones. Une personne habitant à Scarborough devait payer plusieurs fois le tarif pour se rendre au centre-ville.

Le regroupement de toutes ces villes et municipalités sous l'organisation de Métro Toronto simplifia les choses. Par exemple l'on unifia les villes et les transforma en 6 villes en 1967. L'on abolit les zones de transport en 1973. L'on unifia aussi les diverses forces de police sous un seul commandement, etc.

c) La mégalopole

Il existe encore, pour le touriste ou le visiteur, une troisième perception de Toronto. La Ville-Reine est le coeur géographique de l'Ontario. Toronto est aussi le coeur d'une super entité économique appelé "Le fer à cheval doré". Autour de Toronto s'étend une conurbation qui va de Hamilton à l'ouest jusqu'à Oshawa à l'est. Toutes ces villes sont reliées par un excellent système routier et ferroviaire. Elles jouissent d'une économie complémentaire qui va de l'industrie de l'acier à Hamilton, la construction automobile (Oakville, Oshawa) l'industrie légère (Métro Toronto) à un éventail de services de tous genres. De plus, certaines banlieues sont de véritables dortoirs pour les villes plus industrialisées. Certains hésitent à appeler cette région la seule mégalopole canadienne car elle n'est pas comparable à l'immense mégalopole américaine de l'Atlantique. Cette dernière, sur la côte est américaine, va de Boston à Washington. Mais sur une plus petite échelle, ce corridor étroit de développement économique sur le bord du lac Ontario présente plusieurs caractéristiques de celui des États-Unis tant au niveau de la répartition de la population que de la complémentarité de ses activités économiques.



La mégalopole (megalopolis) ontarienne,
une suite ininterrompue de communautés entre Oshawa
et Hamilton. Plus de 50 % de la province y habite.
 (Source: Ministère des Transports, Gouvernement de l'Ontario)

III

HISTOIRE DE TORONTO

1. La période amérindienne
2. Toronto française
3. York (1791-1834)
4. La guerre de 1812-1814
5. York redevient Toronto (1834-67)
6. Toronto au temps de la Confédération
7. Toronto au tournant du siècle
8. Toronto dans les 50 dernières années

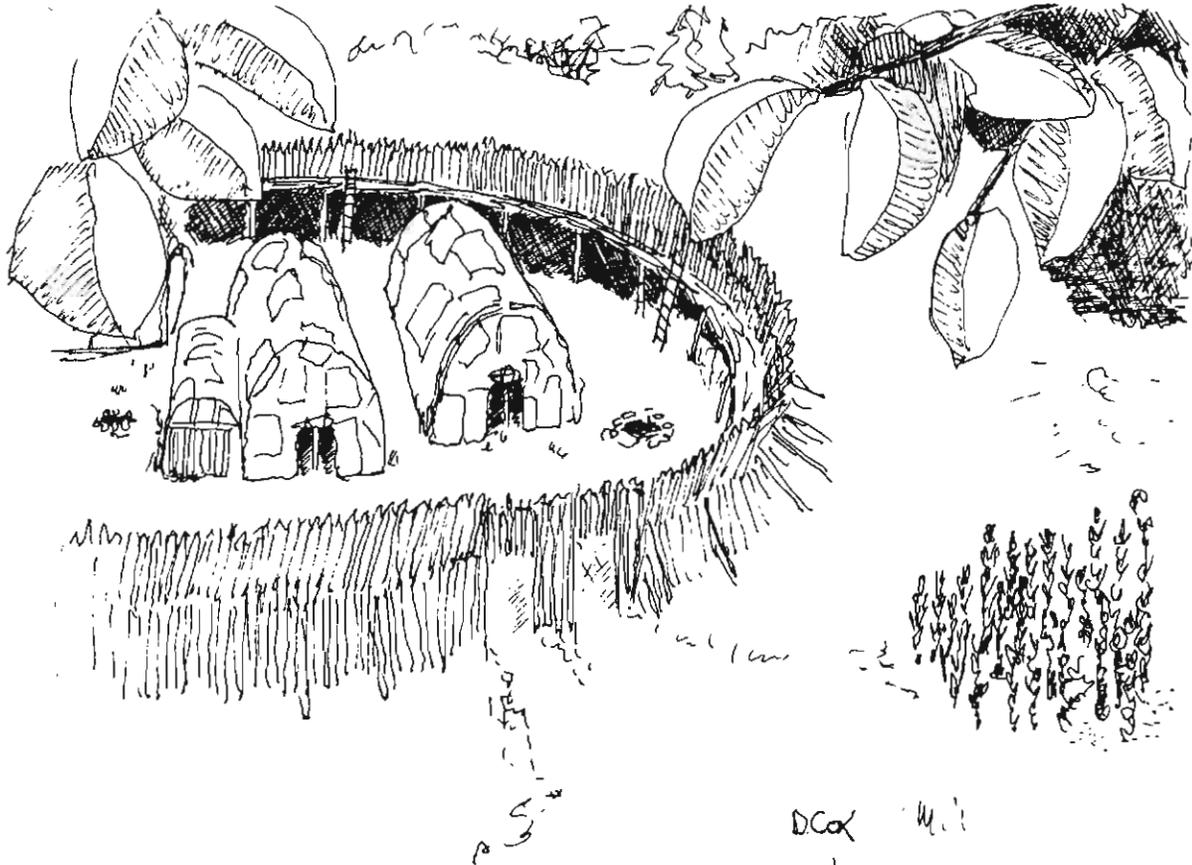
HISTOIRE DE TORONTO

1. La période amérindienne

La région de Toronto est habitée par les indigènes des centaines d'années avant l'arrivée des premiers explorateurs européens. Autour du lac Ontario vivent, depuis des siècles, des tribus de la grande famille des Iroquois et des Hurons ainsi que des Amérindiens originaires d'un peu plus au nord, de la famille des Algonquins (Algonkiens). D'autres tribus tels les Tétans et les Neutres habitent dans le voisinage immédiat.

Les Iroquois et leurs cousins linguistiques les Hurons sont des peuples plus ou moins sédentaires. Dans leur village fortifié de remparts de bois et composé de grandes maisons d'écorce plus longues que larges, ils cultivent le maïs, la citrouille, la courge, le tabac, etc. Ils pratiquent une forme d'agriculture de terre brûlée c'est-à-dire qu'ils brûlent un coin de terre, le cultivent pour quelques années et déménagent lorsque la terre devient stérile. Selon leur société matriarcale, les matrones choisissent habituellement le chef de la tribu. Les Iroquoises ont aussi des activités journalières très différentes de celles des hommes comme la vannerie, la poterie, la culture des terres et l'éducation des enfants. Les hommes quant à eux s'occupent à des activités plus "mobiles" telles la chasse, la pêche et la défense du territoire. Ils construisent aussi les canots et les armes.

À l'arrivée des Européens, la civilisation iroquoise possède un système politique des plus originaux. Tout autour du lac, du côté est s'étendent des villages appartenant à 5 tribus



Village amérindien des Hurons-Iroquois, un peuple semi-nomade. Ils cultivent le maïs mais déménagent leur village d'une manière périodique quand les terres deviennent appauvries. Ils habitent dans de grandes maisons de bois d'écorce. Plusieurs familles partagent le foyer communal.

respectives; les Onondagas, les Onéïdas, les Sênécas, les Mohawks et les Cayugas. Ces cinq groupes partagent un pacte de non-agression, une sorte d'entente multilatérale de défense commune qu'on appelle la Confédération iroquoise. L'entente entre les 5 nations iroquoises est officiellement symbolisée par une ceinture tressée, une sorte de relique sacrée appelée wampum dont les Onondagas ont la garde. Ce wampum a d'ailleurs une propre histoire. Dans les années qui suivent l'indépendance des États-Unis en 1776, ce wampum passe aux Américains avec le butin de guerre, lorsque certains Iroquois s'allient aux Britanniques durant la guerre de libération nationale. Il reste au Musée de New-York pendant 200 ans, mais dans les années 1960 les Iroquois amènent le gouvernement américain en cour pour récupérer le trophée. Le wampum sacré leur est officiellement restitué dans les années '70 et retourne dans un village iroquois de l'ouest de l'état de New York.

Lors d'un conflit ou d'une razzia chez d'autres peuples amérindiens frontaliers ou dans les colonies françaises du fleuve Saint-Laurent, chaque village tribal envoie des guerriers. La tribu elle-même est dirigée par un sachem. Fort intéressant de noter que le sachem ou conseil indien est composé du chef, du sorcier et d'autres sages de la bande. Le rôle des squaws (femmes) est de sélectionner les membres du conseil. Autre aspect de cette société matriarcale est que l'époux chez les Iroquois-Hurons s'intègre à la famille de sa femme et prend son nom. À cause de toutes les activités extérieures de l'homme, on peut dire sans risquer de se tromper que c'est sur les épaules de la femme que reviennent l'éducation des enfants et la stabilité interne du village.

On ne sait pas avec certitude si le nom Toronto est d'origine iroquoise. Le sens du mot n'est d'ailleurs pas précis. Certains disent que le terme signifie lieu de rencontre, d'autres, lieu de passage. À ces différentes interprétations s'ajou-



**En langue indienne, Toronto désigne le portage
entre la baie Georgienne et le lac Ontario.**

baie Georgienne et le lac Ontario est parsemé de lacs et de rivières qu'on utilise pour le portage entre les deux points. Ce portage s'avère un raccourci considérable entre les Grands Lacs du nord et le lac Ontario. Les rivières Don et Humber par exemple, puis la région autour des marais Holland, du lac Simcoe et la rivière Nottawasaga autour de Ste-Marie des Hurons jusqu'à la baie Georgienne servent de voies de communication. En montant ou en descendant ces rivières vers les lacs les Indiens, semble-t-il, utilisent le mot Toronto qui aurait voulu dire "passage".

C'est d'ailleurs dans le sens inverse, de Penetanguishene vers Toronto, qu'Étienne Brûlé le premier explorateur blanc à voir le lac Ontario, entreprend ses voyages dans la région. Il peut sembler curieux que le lac Ontario soit découvert plus tard que les autres lacs en dépit du fait qu'il soit si près de Montréal, appelé alors Ville-Marie. C'est que les rapides dans la région de Cornwall et de Kingston font de cette route un chemin plus difficile en canot. De plus, dans leur recherche de la route de l'ouest, la fameuse route de la Chine, il semble plus logique aux explorateurs d'utiliser la route de l'Outaouais. Les Indiens continuent de parler sans cesse de ces immenses océans vers l'ouest (sans doute les baies de James et d'Hudson, ou les grands lacs Michigan et Supérieur) de Ville-Marie. Ceci explique peut-être le pourquoi de la découverte tardive du lac Ontario.

Après avoir découvert probablement les lacs Michigan et Supérieur, les Amérindiens parlent à Étienne Brûlé de cet immense mer au sud de leur contrée, mer qu'ils nomment Ontario, c'est-à-dire grand lac paisible. Brûlé fait donc le portage entre la baie Georgienne et le lac Ontario, utilisant semble-t-il la rivière Humber.

Une autre théorie veut que le mot Toronto veuille dire lieu de rencontre. Durant l'apogée de la civilisation iroquoise, au milieu du XVII^e siècle, deux tribus de la nation des Sénécas habitent la région. À l'embouchure de la rivière Rouge, à l'est de la ville actuelle, existe le village de Gonatsekwyagon. Par contre à l'ouest, l'on trouve un autre établissement iroquois du nom de Teiaiason. Ce dernier se trouve sur la rivière Humber, à quelques kilomètres de son embouchure, près de l'emplacement actuel du vieux moulin et du parc Étienne Brûlé.

Ces deux villages se spécialisent à l'époque dans le commerce. Ils sont les intermédiaires entre les tribus plus au nord comme les Cris et les Algonquins et des tribus plus au sud comme

les Pétuns, les Tabacs, les Okios, etc. Ils échangent des fourrures, du tabac, du maïs, des pierres précieuses tout en gardant pour eux évidemment une partie des profits. Entre les deux villages existe, selon certains historiens, un sentier à la hauteur de la rue Front actuelle. L'endroit où les SÉNÉCAS se rencontrent avec les autres Amérindiens qui veulent vendre et/ou échanger leurs produits occupe justement la région entre les deux rivières, d'où le mot Toronto ou lieu de rencontre.

D'autres théories aussi ignorent cette interprétation pour donner un sens plus précis de "multitude" ou si l'on veut "il y a beaucoup de monde ici". Cette interprétation est mentionnée par le franciscain Gabriel Sagard qui avait traversé la région au XVII^e siècle. Le sens de lieu de rencontre existe toujours dans tous ces mots (portage, multitude, etc.).

L'occupation de ce territoire par les Iroquois continue durant les premières décennies de l'arrivée des Français, des Anglais et des Hollandais. Ils entretiennent le commerce des fourrures avec les tribus du nord pour leurs nouveaux clients européens. Cependant l'alliance entre les Hurons, qui habitent la région de la baie Georgienne, et les Français menace leur commerce. Ils s'installent alors du côté est du lac Ontario après plusieurs vaines tentatives dans le but d'éliminer les Hurons. Ils utiliseront toujours les rivières Don et Humber comme moyen de passage pour leur pillage et leur guérilla aux pays des Hurons mais, leur puissance diminuant, ils se concentreront de plus en plus du côté américain du lac Ontario.

Ce sont les Mississaugas qui prendront leur place au XVIII^e siècle. Les Hurons seront définitivement éliminés par les Iroquois, les quelques survivants iront à Québec avec les Français, mais les Iroquois seront trop faibles pour occuper leur territoire. Le vide sera alors comblé par des tribus de la famille des Objibways, de la grande famille linguistique des

Algonkiens. Ces tribus du nord s'installeront surtout à l'embouchure de la rivière Humber, dans un endroit que l'on nomme encore la pointe Baby. Vers 1780 les Mississaugas seront toujours dans la région torontoise et c'est avec eux que les Anglais négocieront l'achat d'une partie de Toronto. Les Indiens marchanderont le territoire en 1787 pour 1 700 livres sterling et un ensemble de produits manufacturés tels des bouilloires, des instruments en métal, de la grenadine pour leurs fusils, du verre, etc. Ils recevront aussi certaines terres pour se constituer des réserves mais les Objibways étant plutôt des Indiens nomades, ils reprendront peu à peu le chemin vers le nord. Il ne reste plus de village des Mississaugas dans la région de Toronto aujourd'hui en dépit du fait qu'une ville de banlieue porte leur nom.

2. Toronto française

Sans doute le premier blanc à mettre les pieds à Toronto fut le jeune explorateur Étienne Brûlé. En septembre 1615, Étienne Brûlé avec des alliés hurons emprunte semble-t-il le portage entre le lac Simcoe et la rivière Humber et découvre le lac Ontario. Ce voyage n'est cependant pas un voyage d'exploration proprement dit. Les Hurons pactisent avec une tribu andoste contre leurs ennemis communs, les Iroquois. Le passage d'Étienne Brûlé n'a pas de suite permanente pour la région. De même, plusieurs autres explorateurs français empruntent la rivière Humber (qu'on appelle alors la rivière St-Jean) pour se rendre dans l'ouest du continent. Cavalier de La Salle y note son passage ainsi que plusieurs missionnaires récollets, dont le père Louis Henripin en 1678. Celui-ci est un des premiers européens à contempler les chutes Niagara, à plus de 120 kilomètres de Toronto. Il est aussi le premier blanc à utiliser dans ses relations le terme Toronto pour désigner l'endroit entre la rivière Don et Humber.

Pour l'empire français, Toronto comporte beaucoup d'attraits. Sa localisation lui permet de bloquer dans un certain sens, l'expansion vers l'ouest des marchands hollandais et anglais. De plus les nombreuses rivières qui se jettent dans le lac aux alentours de la baie (Rouge, Humber, Don, Credit, etc.) sont autant de voies de communication pour les Indiens du nord pour venir échanger leurs fourrures.

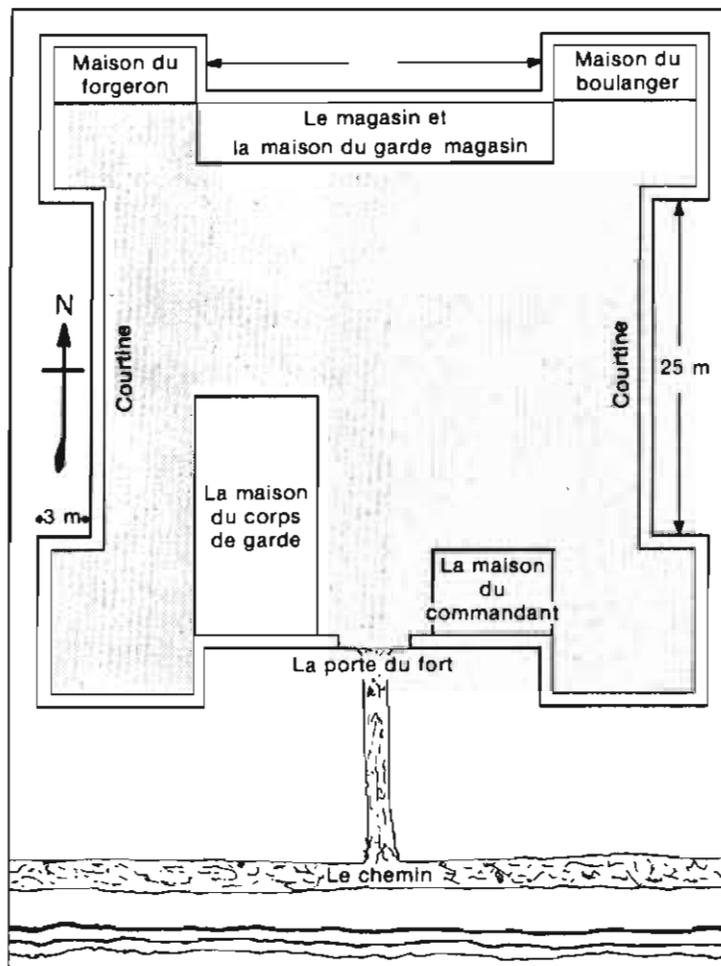
Voyant l'importance stratégique de l'endroit, les Français y construisent un premier fort vers 1720. Sous la direction d'Alexandre Dagneau Douville, le fort est avant tout un poste de traite mais il reçoit en ses murs de nombreux explorateurs, missionnaires, coureurs de bois qui y passent. C'est une sorte d'avant-poste de la civilisation française en Amérique du Nord. Le fortin est bâti sur les rives de la rivière Humber elle-même, près de l'ancien village iroquois abandonné de Teiaiagen. Ce site, un peu en retrait du lac se trouve aujourd'hui près de l'hôtel Old Mill, c'est-à-dire près de la rue Bloor et Old Mill. On dénomme ce fort le Magasin Royal et son existence ne dure qu'une dizaine d'années.

En mai 1750, un autre fortin apparaît, cette fois à l'embouchure de la rivière Humber (qu'on nomme St-Jean). L'érection de ce poste a deux fonctions. Une fonction militaire, car il s'inscrit dans un plan d'ensemble de fortifications du lac Ontario. Dans ce but, l'on construit aussi le fort Frontenac à Kingston, le fort Niagara à l'embouchure de la rivière Niagara (à Niagara-on-the-Lake) le fort Oswego du côté est du lac, dans l'état actuel de New York, le fort Détroit en Ohio et bien d'autres. L'on veut ainsi empêcher les Anglais d'empiéter sur le territoire de chasse à l'ouest des Grands Lacs. Les Français considèrent cette région comme partie de leur empire dans leur guerre économique. Donc, la militarisation du lac Ontario impliquera la construction du fort Toronto, à la croisée des routes de portage vers le nord-ouest. Cette construction impliquera de véritables fortifications avec barricades et soldats.

C'est M. Pierre de Portneuf qui aura la responsabilité de ce premier établissement militaire. Le commandant de Portneuf connaît bien le pays, étant lui-même un Canadien de naissance et ayant voyagé dans les pays d'en haut avec les troupes de Sa Majesté. Il est né à Montréal en 1708, cent ans après la fondation de la première ville du Canada, Québec. Il parcourera tout le nord-ouest, du Mississippi jusqu'à la Louisiane, au service du roi de France. De Portneuf aura sous son commandement un groupe de 4 soldats. Le fort comprend lui-même un magasin de munitions, un poste de traite et une maison pour l'officier et ses soldats.

La deuxième implication de l'établissement du fort Toronto est son aspect commercial. Sa situation géographique est si bonne que les mois d'été y voient une très grosse circulation d'indigènes allant et venant ainsi que des commerçants français. La baie à l'ouest de la rivière St-Jean sera ainsi appelée baie des Français, expression qui sera conservée jusqu'à aujourd'hui sous l'appellation Frenchmen's Bay. De même la première rivière à l'ouest du fort Toronto sera connue sous le vocable de rivière à Crédit car les Indiens venant à Toronto empruntaient souvent sur leurs futures prises de l'année suivante pour s'acheter des fusils et des munitions. Cette rivière porte encore ce nom de nos jours. Elle est utilisée tout comme le Don et le Humber pour se rendre vers le nord.

Fort Toronto a tellement de succès au niveau économique que, dès 1751, l'on triple le nombre de soldats (12 à 15 selon différentes sources). L'on en profite aussi pour déménager le fort un peu plus à l'est sur le site actuel des terrains de l'Exposition Nationale. Fort Rouillé, nom donné en l'honneur du ministre des Affaires coloniales françaises, n'aura qu'une importance secondaire, si on le compare aux forts Niagara et Frontenac au niveau de la défense du territoire. Sa situation n'est pas aussi stratégique. Mais au niveau commercial, il prend de l'expansion.



FORT ROUILLÉ 1750-1759

Le dernier établissement français dans la région, le fort Rouillé est brûlé en 1759 pour ne pas qu'il tombe aux mains des Anglais.

De fait, à l'intérieur des pallissades on y retrouve une boulangerie (le pain étant très apprécié des Indiens), une poudrière et une forge. Un officier y est toujours le commandant. Les soldats gardent le fort autant pour son contenu que pour contrer les rixes pouvant survenir dans le village amérindien temporaire attenant au fort. D'autres Français vivent un peu à l'écart des murs à l'extérieur mais c'est surtout les Mississaugas qui habitent dans la région. Ces derniers, de la famille des Objibways, remplacent les Iroquois comme résidents de la région.

En 1760, en dépit du fait que le fort Rouillé ne participe pas de pleins feux aux batailles de la guerre de Sept Ans, le commandant de la fortification fait brûler l'endroit en apprenant que le fort Niagara est tombé aux mains des Anglais. Il ne veut pas que l'endroit reste intact aux mains de l'ennemi. Douville et ses hommes repartent donc à Montréal, marquant aussi la fin de l'empire commercial français en Ontario et à Toronto. Cependant certains Français restent sur place, et continuent la traite sous l'administration des Anglais.

3. York (1791-1834)

Pendant la période de 1760 à 1784, l'Ontario vit dans une demi-quiétude. Entre la victoire anglaise à Québec et l'arrivée des premiers Loyalistes il ne se passe pas grand chose. La fin du Régime français produit une sorte de vacuum dans le développement humain et économique, les seuls habitants européens de Toronto étant des marchands français (de plus en plus rares) faisant affaire avec la nouvelle élite commerciale de Montréal. Les événements sur la côte atlantique américaine préoccupent beaucoup plus la Métropole anglaise que les quelques coureurs des bois francophones qui traitent toujours sur son territoire. En 1774, le gouvernement colonial voit d'un bon oeil l'affranchissement de certains droits et privilèges aux Français, tels l'utilisation de la langue française au niveau gouvernemental, l'acceptation du code civil comme code légal et le droit de pratiquer la religion catholique romaine sans être pénalisé dans la recherche d'emplois au gouvernement. De plus on agrandira le territoire de la province de Québec. Il retiendra pratiquement les mêmes frontières que sous l'empire français, depuis les côtes du Labrador aux plages de la Louisiane. L'attribution de ce territoire aux Québécois, en majorité française, déplaira grandement aux colonies américaines. Elles se sentiront lésées dans leur expansion

vers l'ouest et cette question mettra de l'huile sur le feu face à leurs récriminations contre l'Angleterre.

Après la guerre de l'Indépendance, le raz de marée loyaliste commence. Sur les 3 millions d'Américains, qui vivaient comme nos voisins, un tiers décide de rester loyal à la couronne britannique ou est expulsé du pays à cause de ses prises de position à la fin de la guerre d'Indépendance. De ce tiers, on évalue approximativement à 300 000 ceux qui vont dans les Antilles britanniques (Jamaïque, Bermudes, Antigua, ...), 300 000 ceux qui retournent dans les Îles britanniques (surtout des administrateurs et de la noblesse) et environ 300 000 qui viennent au Canada (les "United Empire Loyalists").

Dès le début, leur arrivée crée un problème. Un tel influx massif de population ne peut que déranger l'ordre établi. On divise ainsi le Nouveau-Brunswick en deux pour créer la Nouvelle-Écosse et, devant leur réticence à vivre sous les lois françaises, l'on divise aussi la province de Québec en deux, le Bas et le Haut-Canada. Cette division s'accompagne aussi de l'attribution de certains droits dont les Loyalistes jouissent déjà aux États-Unis. Ainsi l'on crée des parlements pour qu'ils puissent s'administrer comme le faisaient déjà les treize colonies. Donc apparaissent les premiers organismes démocratiques du Canada depuis sa découverte, les chambres d'Assemblée.

Suivant cette division du Québec en 1791, le siège du gouvernement du Haut-Canada est établi d'une manière temporaire au fort Niagara. Le gouvernement se trouve alors protégé par des fortifications navales qui s'y trouvent déjà. Le gouverneur Simcoe est cependant très mal à l'aise de se trouver si près des frontières américaines, de l'autre côté de la rivière. Son idée est de mettre la capitale un peu plus à l'intérieur des terres donnant ainsi une protection supplémentaire à ses habitants. London est fortement préférée par Simcoe mais le peu de voies



**Arrivée de Lord Simcoe sur le Mississauga,
dans la baie de Toronto. Ce vaisseau est piloté
par St-Jean Baptiste Rousseau, été de 1793.**

de communication lui fait prendre le site de Toronto comme mesure temporaire.

En Europe cependant, la situation se détériore. Les Américains, tout en se disant neutres, ne supportent pas le blocus continental contre les troupes napoléoniennes. Simcoe a peur que les États-Unis s'allient à la France et combattent les Britanniques sur le territoire canadien. Un peu à la hâte, Toronto

devient capitale "temporaire" du Haut-Canada en 1793. La péninsule en face de Toronto (qui est maintenant une île) agit comme rade et bouclier et fournit un certain abri; Lord Simcoe pense que ses troupes sont beaucoup mieux protégées advenant une attaque américaine.

C'est à l'été 1793, que la famille Simcoe à bord du schooner Mississauga, déménage ses pénates du fort Niagara à Toronto. Lord Simcoe, dans un effort d'angliciser tout ce qui l'entoure, nomme la ville York en l'honneur d'une famille princière anglaise et de la ville du même nom. Le pilote du bord, qui mène le bateau du gouverneur à travers le chenal de la baie de Toronto est d'ailleurs un francophone, St-Jean Baptiste Rousseau. Le père de ce dernier avait été un marchand au début du régime anglais au site de Fort Rouillé.

Lord Simcoe et sa dame s'installent dans une région qui recouvre le site actuel du centre-ville. La première demeure officielle est une immense tente avec chapiteaux. Dès lors, la construction d'immeubles permanents commence. Les quartiers généraux seront munis de fortifications pour se préserver des attaques américaines et indiennes. On entreprend aussi la construction du chemin Yonge, rue qui est considérée aujourd'hui la plus longue du monde. Simcoe confie l'arpentage et l'élaboration de cette voie à une équipe d'ingénieurs et de travailleurs allemands sous la direction de William Bercsy. Ces gens, des Loyalistes, avaient quitté la Pennsylvanie pour le Canada.

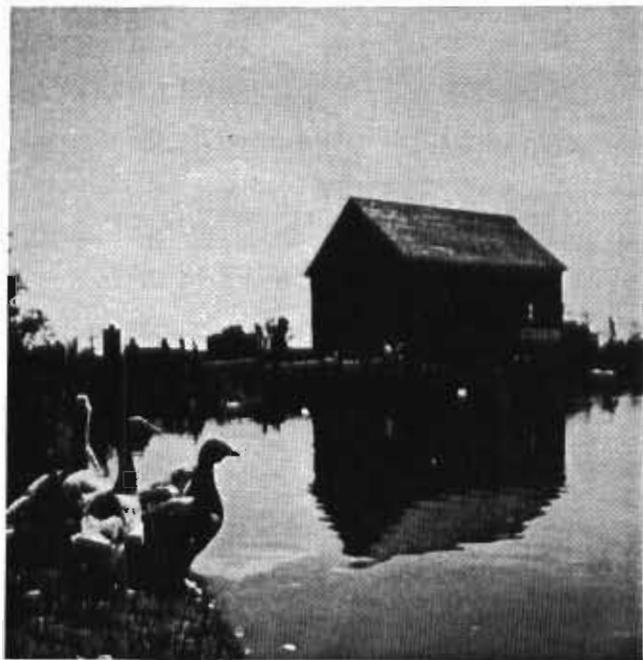
La construction de Yonge a deux buts; procurer une sécurité supplémentaire aux gens de York en cas d'attaque par les Américains. La rue est, en effet, utilisée comme sortie de secours s'il y a une attaque par la baie de Toronto. Le deuxième but est de relier le lac Ontario à la baie Georgienne et de fournir aussi une voie de commerce parallèle aux rivières Humber et Don en direction du nord-ouest. Ainsi la capitale coloniale s'ouvre aux richesses pelletières de tout l'ouest canadien.



La première tâche des Britanniques consiste à défricher le terrain pour la construction d'un fort. Puis, on entreprend la construction de la rue Yonge, vers le lac Simcoe.

Petit à petit, York se met à grossir. Des entreprises commerciales s'adjoignent au gouvernement colonial. Le système routier vers l'arrière-pays, le sud-ouest et la baie Georgienne, attire tout un flot de produits. Le défrichement des terres du sud-ouest, la traite des fourrures avec le nord-ouest procurent à la capitale un surcroît d'activités économiques. Le port de Toronto est de plus en plus utilisé pour le commerce plutôt qu'à la défense. On crée d'autres voies comme le sentier Talbot (Talbot Trail) vers London, Chatham, etc., le sentier Huron (Huron Tract) vers Stratford, Goderich, etc. York devient vraiment un pôle économique, un centre d'attraction qui irradie dans

toutes les directions. Sa population, au tout début du XIX^e siècle, est maintenant de 600 habitants.



Le village Black Creek. Reconstitution historique du mode de vie des fermiers du début du XIX^e siècle dans la région de Toronto.

(Source: Corporation de Black Creek village, service des parcs et récréation, Métro Toronto)

4. La guerre de 1812-1814

Aussitôt que la guerre est déclarée entre l'Angleterre et les États-Unis, les petites villes autour des Grands Lacs savent qu'elles sont directement sur la ligne de feu. Les nouvelles de la guerre atteignent York le 27 juin 1812. La ville est alors sous le commandement du général Brock. Celui-ci s'empare avec

son armée des forts Michilimakinac sur le lac Supérieur et de la ville de Détroit durant la saison estivale de 1812 mais il meurt à la bataille de Queenston en octobre.

Durant la première année du conflit, il est certain que les marchands de Toronto font des affaires d'or. Les affaires vont très bien avec une armée qui demande de plus en plus de provisions et de munitions. Il y a très peu de chômage mais cependant beaucoup d'inflation. Ceci est produit par une demande excessive de l'armée, une obligation de facto de fournir en premier aux armées toutes sortes de marchandises. La deuxième année du conflit, la ville elle-même verra les baïonnettes et les fusils ennemis à l'intérieur de ses murs. Le 27 avril 1813, à la fin de l'après-midi après une bataille qui fait beaucoup de morts et de blessés du côté américain, la ville voit marcher dans ses rues les troupes et le drapeau américains. Le 30 du même mois, la législature du Haut-Canada est pillée et brûlée par les troupes d'occupation. Avec l'acte de reddition en mains, les troupes se retirent de la ville le 8 mai. Cette épisode termine d'ailleurs la seule et unique occupation étrangère de la ville de Toronto. Les Américains reviendront pour une journée le 31 juillet, craignant une revanche des Britanniques; ils repartiront durant la nuit ne voyant aucune raison d'occuper une ville aussi paisible.

Il est intéressant de noter que les Britanniques ne laissent pas impuni l'incendie de la chambre d'Assemblée du Haut-Canada. En 1814, vers la toute fin de la guerre ils brûlent en représailles la résidence officielle du président des États-Unis à Washington. Les Américains, en repeignant la maison tout en blanc commenceront à appeler la demeure du président la Maison Blanche.

C'est ainsi que Toronto a son baptême du feu. La guerre de 1812-14 fut d'ailleurs la seule fois que la capitale eut à combattre des ennemis étrangers sur son territoire. La paix

revenue, York retombe dans une fébrile activité économique, grâce à une croissance rapide de l'immigration et au développement d'une infrastructure. En 1815, la ville comprend 700 habitants. En 1816, 720; en 1821, 1 240; en 1826, 1 719; en 1828, 2 235. C'est donc dire qu'en l'espace de dix ans, la population a pratiquement triplé. L'achèvement de la rue Yonge jusqu'à la base navale et militaire de Penetanguishene en 1815 continue de drainer vers la capitale des marchandises et des produits, des colons et des artisans. L'industrie et le commerce commencent à se centraliser près du port, tandis que la place du marché se retrouve déjà dans la région actuelle du marché St-Laurent, à l'est de la rue King.

La croissance de la ville va cependant grandement augmenter, grâce aux innovations technologiques qui vont bouleverser le commerce dans l'est du continent. La première partie du XIX^e siècle fait de Toronto un port important sur les Grands Lacs à cause de sa position géographique face au sud-ouest ontarien, de son statut de capitale et de l'industrie de la construction navale. C'est surtout avec l'arrivée du bateau à vapeur vers 1820 que le commerce fluvial prendra son essor. Avant cela cependant l'on devra creuser des canaux pour les schooners qui livrent les cargaisons. La canalisation de la région de Welland contribuera beaucoup à l'économie torontoise. Les bateaux à vapeur sont plutôt utilisés pour le transport des passagers. Le premier voyage à vapeur se fait sur le Frontenac en 1817, périple entre Kingston, York et Queenston. D'autres développements facilitent l'implantation de plus grosses installations portuaires. L'ouverture du canal de Lachine, en banlieue de Montréal en 1824, puis celui de Cornwall en 1840 relie Toronto à Montréal. En 1829, l'ouverture du canal de Welland offre tout l'ouest américain et les Territoires du Nord-Ouest canadien (ce qui désigne alors tous les territoires à l'ouest de l'Ontario, la majorité de ceux-ci appartenant à la compagnie de la Baie d'Hudson) à

l'initiative des marins et des marchands du Haut-Canada. En dépit du fait qu'un système de canaux vraiment efficace ne sera établi qu'en 1848 et que la compétition des canaux américains sera très forte, la première révolution des transports donne un avantage considérable aux industriels de York et petit à petit Toronto devance ses rivales comme Kingston et d'autres petites villes loyalistes telles Cobourg et Brockville, et devient la plus importante ville de l'Ontario. La ville besogne dans ses différentes manufactures de carrosses, de savon, de cuir, et l'exportation de ses produits en plus des produits de la ferme constituant une activité très importante.

Au niveau financier, la ville de York est la première ville du Haut-Canada à obtenir une charte du parlement colonial pour la création d'une banque, la banque du Haut-Canada en 1822. Cette banque joue un rôle de premier plan dans le développement de la région mais elle est maintes fois accusée par les réformistes d'être dans les mains d'une petite élite, le "Family Compact". On les accuse d'exploiter le peuple pour leur enrichissement personnel. Cette lutte entre les réformistes et le "Family Compact" est une période très agitée pour la capitale et occupe la majeure partie des années '30 et '40 de ce siècle.

5. York redevient Toronto (1834-67)

Étant donné la croissance de l'agglomération (en 1834, la ville comprenait plus ou moins 9 250 habitants) York est incorporé officiellement une cité en 1834 par le parlement du Haut-Canada. Du même coup, on en profite pour "canadianiser" le nom de la ville et on lui redonne son nom original de Toronto.

La composition ethnique de la cité change aussi profondément avec l'arrivée des immigrants. Au noyau original d'Anglais,

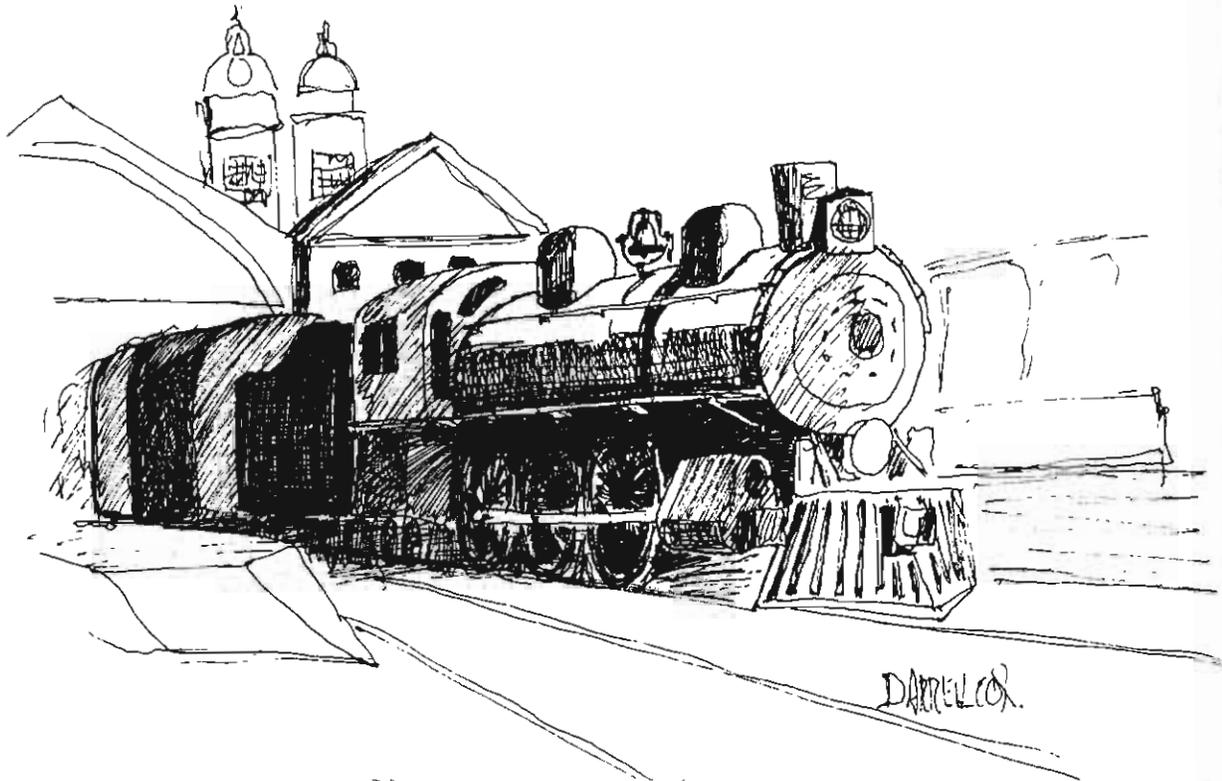
d'Écossais et de descendants des Loyalistes va s'ajouter une population assez pauvre d'Irlandais catholiques. Ces derniers, quittant leur pays à cause des terribles famines, sont attirés par la demande de main d'oeuvre suite à la construction des canaux. Mais avec l'immigration et parce que la ville n'est pas préparée physiquement à cette vague de gens (peu d'eau courante, pas beaucoup d'égouts, multitude de taudis, ...) arrivent aussi les maladies contagieuses. En 1832, une épidémie de choléra se déclare et fait près de deux cents morts en quelques mois c'est-à-dire près de 5 % de la population.

Le commerce devient de plus en plus important. C'est dans les années '30 que la fonction commerciale l'emporte sur les activités administratives et gouvernementales de la ville. Le transport des produits à l'intérieur des terres est toujours centré autour de la rue Yonge mais, petit à petit, des plans s'élaborent pour la construction d'une voie ferrée vers le lac Huron.

Ce n'est pourtant pas au niveau économique mais au niveau politique que Toronto vivra dans les années '30 ses ans les plus tumultueux. Deux forces sont en présence, deux façons de voir les choses. Une petite élite qui contrôle la politique et la vie économique de Toronto et de toute la colonie et un groupe de personnes, qu'on disait libéral et démocratique, qui veut des changements et qu'on appellera des réformistes. À leur tête, on retrouvera William Lyon Mackenzie. Celui-ci deviendra d'ailleurs maire de Toronto. Il était bien connu de l'oligarchie régnante car il avait publié des attaques virulentes contre eux dans les journaux "The Advocate" et "The Constitution". Les principales demandes des réformistes tournent autour de réformes gouvernementales. L'on n'aime pas, par exemple, que les gens du "Family Compact" (c'est ainsi que l'on nommait les quelques familles gouvernantes) cumulent des postes au gouvernement. Non seulement y a-t-il une distribution très exclusive des fonctions mais la même personne peut cumuler plusieurs titres et récolter plusieurs

salaires. En plus du cumul des postes, les réformistes demandent la fin du droit de veto par le conseil exécutif sur la législation de l'Assemblée législative. En ce temps-là, le gouvernement se compose de 3 organismes supposément indépendants. Le lieutenant-gouverneur (ou parfois le gouverneur après 1840) constitue la volonté de la couronne. Il est le représentant direct du roi dans le Haut-Canada. L'assistant dans l'élaboration de ses décisions un conseil exécutif et une assemblée législative. Légalement parlant, la volonté populaire s'exprime par l'assemblée (en effet l'assemblée est élue); la plupart des lois doivent être approuvées par le lieutenant-gouverneur ou le conseil exécutif. Mais il en est rien. Le conseil est un groupe très sélect de personnes choisies par le gouverneur. En majorité, elles possèdent des terres et s'opposent farouchement aux demandes de l'assemblée, de peur de perdre leurs privilèges. À toute proposition de l'assemblée la moindrement libérale, ils opposent leur droit de veto. Devant cette impasse administrative au niveau du gouvernement, il n'est pas surprenant que la révolte éclate. Un coup de force est pour beaucoup la seule solution. L'intransigeance du "Family Compact" joue dure sur la patience d'une certaine partie de la population. C'est en décembre 1837 que la rébellion commence et le tout ne dure que quelques mois. Les troupes gouvernementales gagnent facilement sur les rebelles mais, au niveau des idées politiques, des changements commencent à apparaître dès que la révolte se termine et que Lord Durham, enquêteur du parlement anglais cherchant les causes de ces troubles, remet son rapport. Le parti des Réformistes remportera plusieurs victoires électorales dans les années 1840-50 et l'on aura même la responsabilité ministérielle en 1848.

Pour la ville de Toronto, le rapport Durham a cependant quelques désavantages. Elle perd son titre de capitale. En effet une des recommandations du rapport de Lord Durham fut l'amalgamation de deux colonies: le Bas-Canada et le Haut-Canada. La nouvelle colonie, le Canada-Uni, devait avoir une



La locomotive à vapeur révolutionne les transports terrestres. Toronto devient le centre ferroviaire le plus important de l'Ontario.

capitale mobile en attendant que Londres choisisse un site permanent. Or, Toronto est trop à l'ouest pour garder son titre de chef-lieu gouvernemental. On pense que Kingston est plus central. On l'essaie de 1840-44 mais après quelques années on déménage de nouveau à Montréal, le centre commercial du Canada. Montréal reste la capitale jusqu'en 1849. Le parlement cependant brûle pendant une émeute et l'on décide de déménager de nouveau le gouvernement dans deux villes alternativement en attendant une décision finale de la reine Victoria. Ainsi, Toronto devient capitale du Canada-Uni de 1849-51 et de 1855-59. Québec a les autres années c'est-à-dire de 1851-1855 et de 1859 à 1865. Ottawa est enfin choisie capitale en 1858 et l'on installe définitivement le gouvernement et son parlement sur ce site, avec la création de la Confédération en 1867.

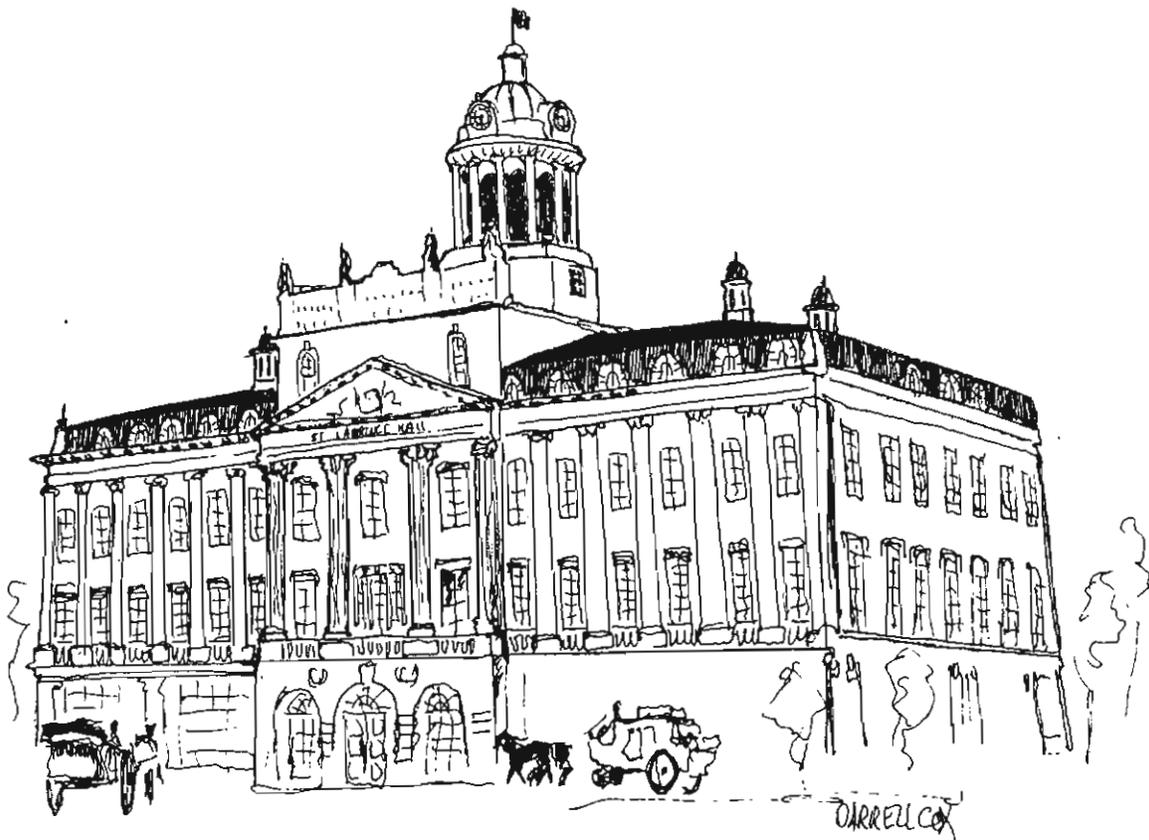
Beaucoup de gens paniquent en 1840 en apprenant que Toronto perd son statut de capitale. On craint la déchéance économique de la ville, une mort lente de la Ville-Reine. Mais déjà en 1840 Toronto est un centre économique important, l'industrie et le commerce constituant ses principales activités économiques. Et puis, il y a le chemin de fer.

C'est au milieu du siècle que le chemin de fer prend toute son importance. Les crises politiques et économiques des années 1830-40 empêchent sa construction sur une grande échelle. Les États-Unis possèdent déjà un système ferroviaire qui va vers l'ouest américain tandis qu'au Canada il y a à peine quelques centaines de kilomètres de voies. La paix sociale revenue, les commerçants et les compagnies ferroviaires s'unissent pour faire des pressions sur le gouvernement afin de rattraper ce retard.

Dans le but d'utiliser plus efficacement les deux moyens de transport, les bateaux et les trains, la gare de triage de Toronto est située tout près des installations portuaires. De là naît ce lien symbiotique entre le lac et la terre ferme.

La ville grandit encore. De 14 000 habitants en 1841 elle passe à 25 000 en 1850. Plus du tiers de la ville est de descendance irlandaise. Il n'est donc pas étonnant que le catholicisme y fasse aussi des progrès. En 1845, le premier évêque catholique Mgr Michael Power commence la construction de la cathédrale de Toronto. Cette église sera terminée sous la direction du deuxième évêque de Toronto, Mgr de Charbonnel.

Des îlots de population apparaissent peu à peu autour de la ville. Aujourd'hui ces noms ne sont que des quartiers de Toronto mais à l'époque ils avaient une existence légale comme communautés. Dans les villages tels que Yorkville habite une population qui travaille à Toronto durant le jour mais retourne en banlieue pour se reposer et se divertir. On assiste donc à l'apparition



St-Lawrence Hall - 1850

Première salle de concert de la ville, le St-Lawrence Hall reçoit dans ses murs des politiciens, des grands conférenciers, les bel canto de l'époque. Il sert durant les années 1930 à loger les sans-abris.

des premières villes-dortoirs et aussi à l'arrivée des premiers services de transport en commun. La ville elle-même s'enjolive et se modernise. Près du marché St-Laurent on érige le magnifique St-Lawrence Hall. Pendant de longues années ce bâtiment deviendra le centre culturel et politique de tout le Haut-Canada. Diverses conférences, banquets, bals y seront donnés. Dans la grande salle, politiciens, chanteurs d'opéra, grands professeurs se disputent les faveurs d'un public plus aguerri et cultivé que jamais. La construction du St-Lawrence Hall montre bien les



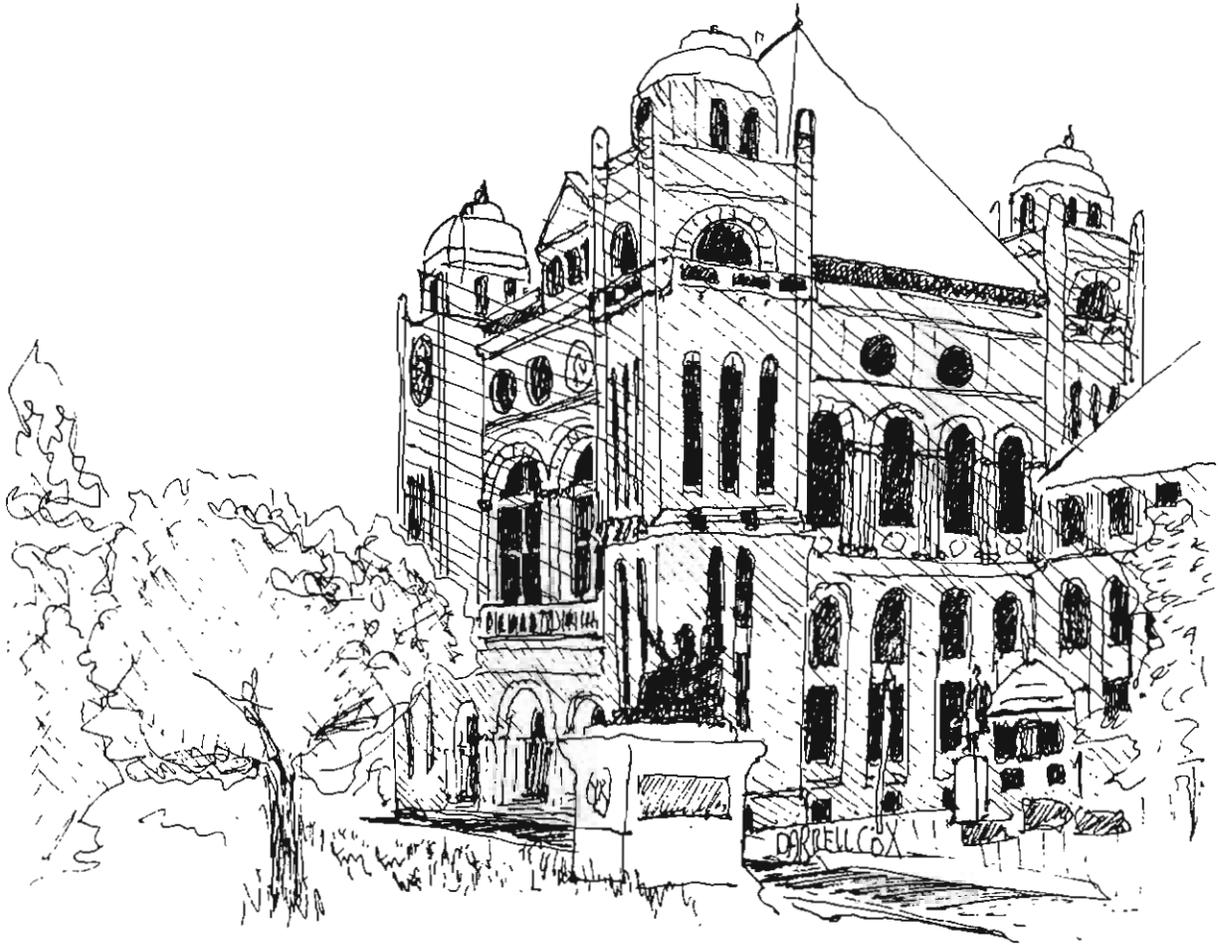
La rue Arlington en 1908 à Toronto qui fut longtemps appelé "Muddy York". Même en 1908, la plupart des rues ne sont pas pavées.
(Source: Archives municipales de Toronto)

progrès qu'a fait la ville entre 1794 et 1864, d'une ville coloniale au fin fond des bois à une grande capitale économique d'un nouveau pays. Toronto garde cependant sa réputation d'une ville avec des rues boueuses et mal éclairées. De là vient le nom de "Muddy York". On entreprend alors de paver certaines rues principales avec du gravier. L'on donne à une compagnie privée la responsabilité d'installer des lampes à gaz pour l'éclairage des rues et à une autre la construction d'un système d'aqueduc.

Un véritable boom économique s'installe avec la 2^e révolution des transports. Le chemin de fer transforme Toronto et lui donne une avance considérable sur toutes ses concurrentes avec ses 3 lignes de voies ferrées tout azimuth. Toronto devient un des centres ferroviaires du Canada-Uni. Le premier chemin de fer s'élance vers le nord. En 1855, la ligne atteint déjà Penetanguishene, mettant ainsi toutes les richesses de l'ouest à la portée des hommes d'affaires. Une deuxième ligne relie Montréal, Toronto et Sarnia en 1856. Enfin en 1855, on entreprend de relier Toronto à Hamilton. Comme cette dernière a de très bonnes connections avec le sud-ouest ontarien, Toronto devient le centre économique de tout l'arrière-pays. Le lien port-chemin de fer produit une explosion au niveau des produits d'exportation. Le bois, le blé, certains produits manufacturés deviennent monnaie courante à mettre sur les bateaux. Les facilités du port sont augmentées pour recevoir toutes sortes de cargaisons, des élévateurs à grains sont construits. Le chemin de fer attire en ville toute une batterie de manufactures et d'entrepôts de détail et de gros: biscuiterie comme celle de Christie, usines de moteur à vapeur pour locomotives ou bateaux, expansion dans les banques, les compagnies d'assurance, n'en sont que quelques exemples. En 1861, la cité compte 45 000 résidents. La population est suffisante pour établir dès 1849 un service privé de transport en commun entre le marché St-Laurent, le centre-ville et le village de Yorkville. Le service n'est pas encore mécanisé utilisant des chevaux et des carrosses.

6. Toronto au temps de la Confédération (1867-1884)

La période de 1867 à 1884 est une période intense de développement de toutes sortes pour la Ville-Reine. Plusieurs raisons militent dans cette direction.



**Parlement provincial de Toronto
choisie capitale de l'Ontario en 1867.**

Des raisons politiques tout d'abord puisque Toronto redevient une capitale en 1867, capitale de la nouvelle province de l'Ontario. Ce statut de capitale provinciale donne un plus grand contrôle aux habitants torontois sur l'économie de la province. Comme capitale, Toronto attire de nombreux immigrants et de nombreux cols blancs qui vont travailler au gouvernement. C'est donc dire aussi que la ville va profiter indirectement des retombées économiques des législations gouvernementales, étant la région la plus industrialisée et la plus peuplée de l'Ontario. Toronto, de fait, devient le centre de la province et par sa situation géographique, elle jouera un rôle primordial dans l'expansion territoriale du Canada.

Les chemins de fer seront la grande obsession du Canada dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Le gouvernement fédéral, dès les 1870, entreprendra des démarches pour la construction d'un transcontinental. Les entrepreneurs de Toronto, financiers, manufacturiers, barons de l'acier, profitent grandement de la construction du Canadien Pacifique. D'autres moyens de communication se développent. En 1875, le service postal avec livraison à domicile est inauguré, le téléphone fait son entrée sur le marché en 1879, etc.

Cette construction ferroviaire, qui s'intègre dans une politique plus générale appelée la "Politique Nationale" avait deux buts: amener les immigrants arrivant dans l'est vers les terres inoccupées des plaines de l'ouest et du même coup vendre là-bas tous les produits manufacturés de l'Ontario et apporter de l'ouest le blé pour le transbordement dans les ports de l'est et l'exportation vers l'Europe. Dans chaque cas, Toronto y trouve des profits. De plus cette "Politique Nationale" comporte l'établissement de tarifs protectionnistes. Cette initiative gouvernementale favorise l'Ontario. Ce que veut John A. Macdonald, le Premier ministre canadien, est d'élever les barrières douanières contre les produits étrangers rendant ainsi les produits canadiens plus économiques et plus compétitifs pour le consommateur. Cette question de douanes vise particulièrement les produits américains. Ceci favorise aussi les endroits comme Toronto car cela lui garantit et même augmente sa part du marché canadien. De plus, avec l'arrivée dans l'ouest des chemins de fer et des immigrants, la base industrielle de l'Ontario trouve là un réservoir pratiquement inexploité de clients et d'opportunités industrielles. L'Ontario, par exemple, joue d'une avance considérable sur les autres provinces du Canada dans les manufactures de machines agricoles.

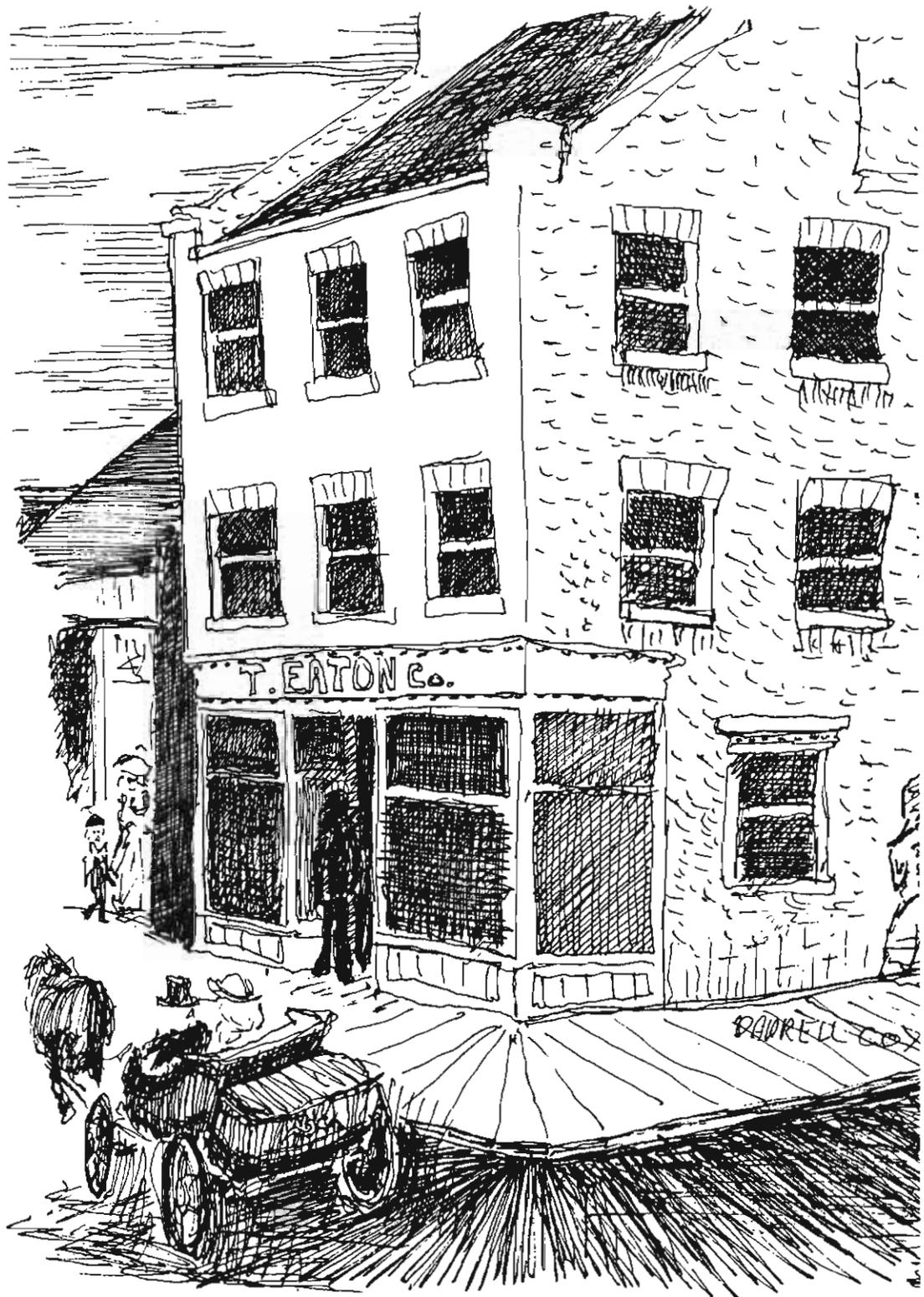
La maison Massey, ancêtre industriel de l'actuel Massey-Ferguson, voit le jour à Toronto en 1879 parce que Toronto est la

tête de ligne des chemins de fer allant vers l'ouest. Non seulement y a-t-il des compagnies régionales qui viennent s'installer à Toronto à cause de son infrastructure dans les communications mais les compagnies étrangères, surtout américaines, s'y trouvent également. Les douanes sont pour elles un handicap et elles tentent d'éliminer ce problème en installant des succursales au Canada. Toronto profite grandement de ce mouvement d'implantation au Canada.

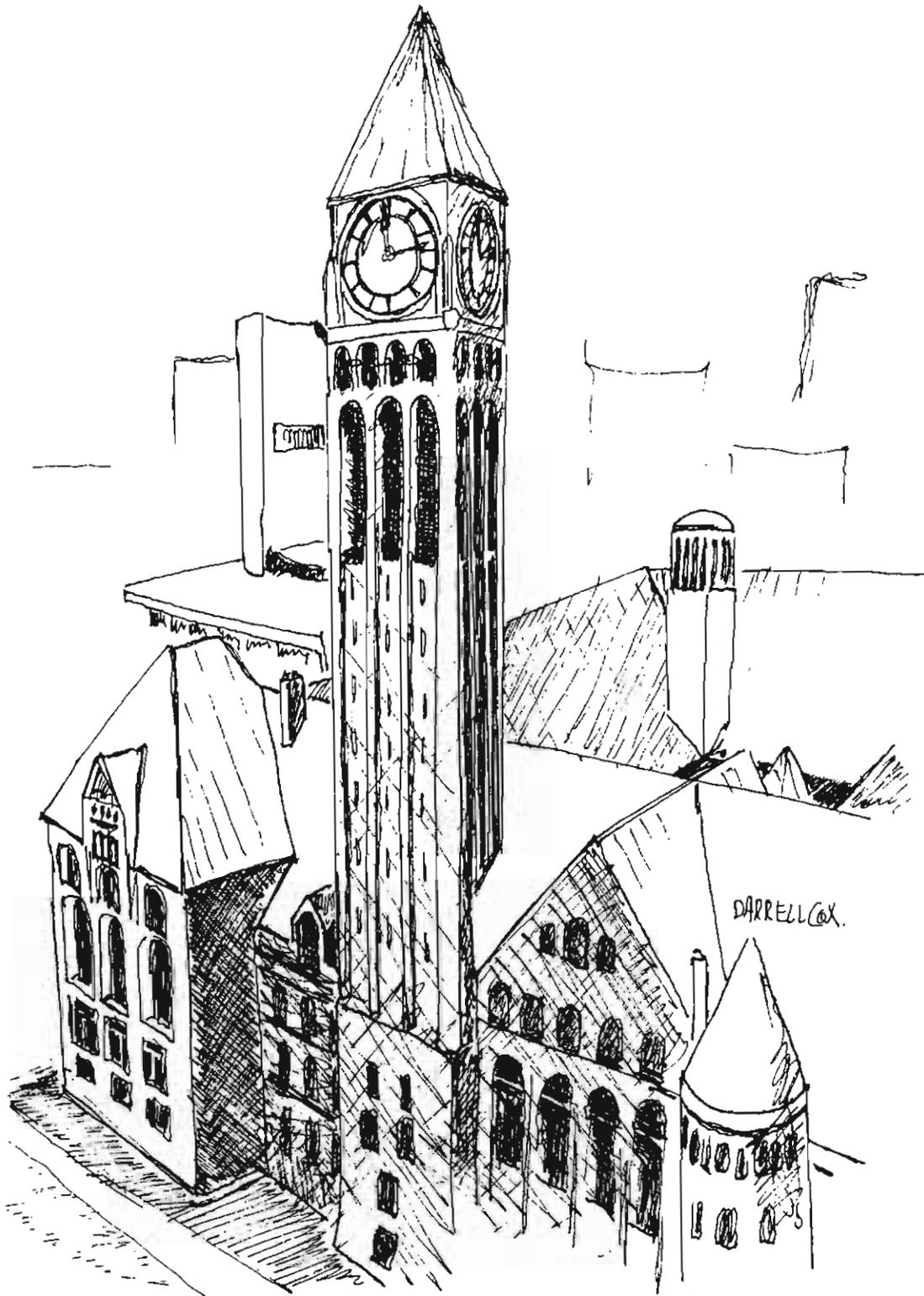
L'immigration crée aussi au niveau du commerce des possibilités toutes nouvelles sur le plan de la consommation et des salaires que l'on doit payer. Déjà en 1880, près de 80 000 Torontois travaillent et vivent dans la capitale. De grands magasins tels Simpson (1872) et Eaton (1869) apparaissent pour desservir la population des journaux tels le Mail (1877), précurseur du Globe and Mail, et le Evening Telegram (1876) informent le peuple. Ce dernier journal s'éteint en 1973.

7. Toronto au tournant du siècle

En 1884, la métropole ontarienne fête ses premiers 50 ans. La ville a maintenant une stature beaucoup plus grande que jamais dans son histoire. Elle devient vraiment "la" grande ville de l'Ontario, véritable cœur économique comme l'illustre d'ailleurs l'établissement permanent de l'Exposition Nationale Canadienne qui a lieu à tous les mois d'août jusqu'à la fête du Travail sur les bords du lac Ontario. Originellement, l'exposition est une foire agricole mais plusieurs organismes de la ville s'unissent pour construire et financer différents pavillons qui décrivent les progrès en éducation, en arts, en industrie, en divertissement, etc. Cependant tout n'est pas parfait dans cette nouvelle ville industrialisée du centre du continent. La pauvreté y est visible même dans le centre-ville. L'immigration profite aux



Le premier magasin Eaton apparaît sur la rue King en 1869.
Eaton est devenu une des chaînes de magasins à rayons
la plus répandue du pays.



Inauguré en 1899, l'Hôtel de ville devient palais de justice en 1964. On y retrouve maintenant des tribunaux de la cour provinciale.

riches et à leurs entreprises mais elle entraîne son legs de pauvreté, de maladies et de taudis. C'est ainsi que l'observateur qui participe à l'inauguration du nouvel Hôtel de ville en 1899 sur la rue Queen (bâtiment qui est maintenant utilisé comme cour provinciale) peut voir de l'autre côté de la rue, des familles s'entasser dans des cabanes faites de boîtes à savon où l'eau courante, le système d'égouts n'existent pas, où la volaille se mêle à la marmaille et partage la même habitation que les parents. Devant cette situation déplorable, un organisme privé se crée en 1891, le Children's Aid Society, la première société laïque d'aide à l'enfance dans la province.

Toronto est aussi, à la fin du siècle, dominée par l'intolérance religieuse et la fièvre de l'impérialisme britannique. Les loges d'Orange mènent la politique municipale. Aucun maire ne peut se faire élire s'il n'a pas l'appui de cette organisation anti-catholique. La défense de l'Empire britannique est aussi une préoccupation majeure de la population anglo-saxonne torontoise. L'élite de la ville se caractérise d'ailleurs par son caractère "blanc, anglo-saxon et protestant" (WASP en anglais) et considère le Canada comme une branche, une colonie de la mère-patrie, la Grande-Bretagne. Ainsi, lorsque cette dernière déclare la guerre aux Boers en Afrique du Sud, c'est avec enthousiasme que Toronto envoie ses premiers régiments et reçoit ses troupes après la victoire. À ces deux attitudes s'adjoindra le puritanisme qui caractérisera Toronto jusqu'à ces dernières années. La loi sur le travail le dimanche est strictement observée tout comme, un peu plus tard au XX^e siècle, les lois sur la prohibition.

L'époque victorienne est aussi pour la Ville-Reine une période de grand embellissement, d'acquisition de vastes bâtiments, grâce surtout à l'existence de nombreux philanthropes. Toronto génère de nombreux millionnaires et ces derniers se montrent très généreux envers leur ville. Les terrains de Hyde

Park par exemple sont donnés à la ville dans un but strictement récréatif par J.G. Howard un architecte célèbre; la salle de concert Massey Hall par la famille Massey (1892); la Casa Loma est aussi construite à cette époque.

L'administration municipale investit dans l'amélioration des services de la ville. Ainsi l'électrification des rues commence vers 1884 (en dépit du fait que les lampes au gaz restent très populaires). On tente d'améliorer l'eau potable par de nouvelles stations de pompage sur l'île. Comme il n'y a pas de traitements des eaux usées et que la plupart des égouts se vident dans la baie de Toronto, on doit toujours aller de plus en plus loin pour trouver de l'eau claire et pure. Le système de transport en commun se diversifie aussi dans ces années, il utilise maintenant les rails et l'électricité. Cette compagnie comme celle qui avait débuté au milieu du XIX^e siècle est privée. Ce n'est que plus tard que la ville prendra charge des transports en commun. En 1901, lors du recensement du Dominion du Canada, Toronto compte 208 040 habitants.

Le grand événement du début du siècle est sans aucun doute le grand incendie de 1904. Presque tout le secteur des affaires du bas de la ville est détruit, une surface d'environ 8 hectares. Le sinistre ravage une centaine d'industries et d'entrepôts mettant en chômage entre 5 000 et 6 000 personnes. Les mesures contre l'incendie sont complètement inadéquates. La plupart des bâtiments n'ont aucun appareil d'arrosage, la pression de l'eau est insuffisante et le service des pompiers, un service en majorité constitué de volontaires, n'est pas à point. Le maire doit faire appel à des pompiers de Hamilton et même de Buffalo pour arrêter la conflagration. L'incendie se résorbe plus par chance qu'autre chose, les flammes se dirigeant, à la faveur d'un changement de vent, vers le lac. Aucune vie n'est perdue lors de cette tragédie qui coûte des millions de dollars. Le feu donne cependant l'occasion aux élites municipales de replanifier le



Attrait touristique important, la Casa Loma a été construite au début du siècle 1911-14 par un millionnaire, Sir H. Pellat, qui n'y vécut que quelques années. Il dut l'abandonner lorsqu'il déclara banqueroute.

centre-ville d'une façon plus moderne, avec un code de construction beaucoup plus sévère. Des groupes de pression insistent pour embellir la ville de toutes sortes de manières: réduire le nombre considérable de chevaux (et leurs dégâts) déambulant dans les rues de la ville, planifier le commerce, construire un métro pour la Ville-Reine. L'ouverture du métro ne se fait qu'en 1954 mais déjà les architectes prennent en considération sa construction dans leurs plans et devis. Ainsi, le fameux pont qui relie la rue Bloor à la rue Danforth a déjà, même avant son inauguration officielle, une double voie superposée, une pour les automobiles sur le dessus et une pour le système de métro en-dessous (et cela 30 ans avant son inauguration).

C'est sans doute l'avènement de l'automobile qui ralentit les projets de transport souterrain. En effet, la ville expérimente une véritable frénésie pour l'automobile dans les années qui précèdent la guerre. La voiture la plus répandue vient d'Oshawa, du célèbre constructeur Sam McLaughlin. La compagnie s'amalgamera plus tard avec une compagnie américaine pour former GM Canada mais à l'époque les Buick-McLaughlin sont considérées comme les meilleures. La limite de la vitesse à Toronto pour ces bolides est de 25 km/heure.

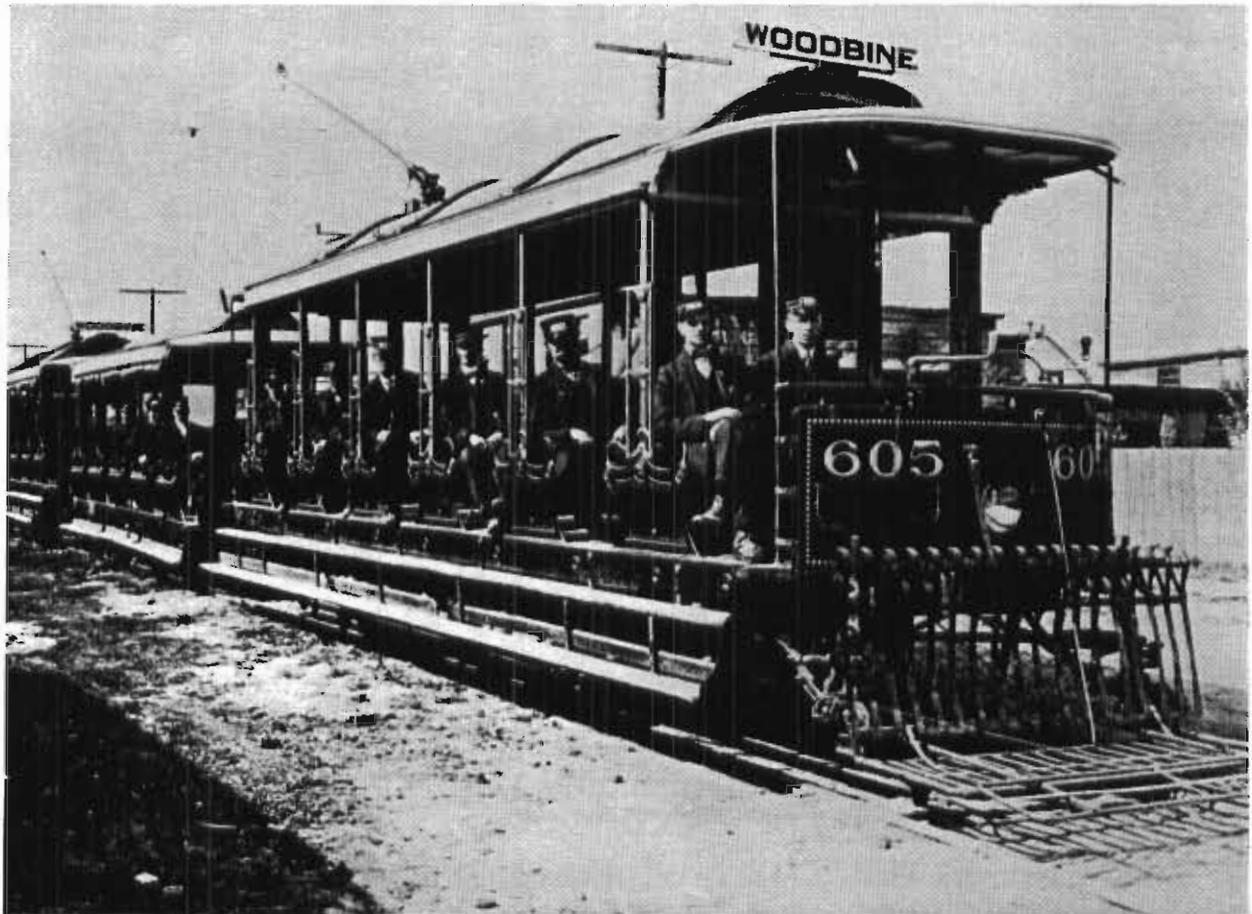
8. Toronto dans les 50 dernières années

La Première Guerre mondiale est déclarée en septembre 1914 et Toronto, dans son enthousiasme impérialiste, se met à la tâche pour la défense de l'Angleterre. De nombreux volontaires se présentent aux casernes de l'armée, l'industrie de guerre se met en marche pour l'équipement et l'approvisionnement de nos troupes et de celles de nos alliés.



L'incendie de 1904 a détruit presque totalement le centre des affaires. Ce feu donne l'occasion aux dirigeants municipaux de replanifier le centre-ville. À noter l'ancien Hôtel de ville (avec l'horloge) au fond.
(Source: Archives municipales de Toronto)

Déjà les premiers avions à fin militaire apparaissent et une compagnie aéronautique installe sa piste d'envol sur les îles de Toronto (la piste existe encore aujourd'hui). Devant la rareté de la main d'oeuvre, le travail des femmes à l'usine se fait plus courant. Après la guerre, les suffragettes utilisent cette contribution à l'effort de guerre pour obtenir le droit de vote. Le travail des enfants est définitivement mis hors la loi et la législation sur la scolarité obligatoire mise en force avec plus de sévérité. C'est aussi à cette époque que le gouvernement



Dès le début du siècle, la nécessité du transport
en commun organisé par la ville se fait sentir.
Les compagnies de tramways demeurent privées
jusqu'après la Première Guerre mondiale.
(Source: Archives municipales de Toronto)



Les premières automobiles, autour de 1900

**Les premières autos révolutionnent les transports dans la ville de Toronto. Les rues de plus en plus pavées font place aux chevaux-vapeurs.
(Source: Archives municipales de Toronto)**

local prend la charge du transport en commun. La compagnie privée est nationalisée et la commission des transports de Toronto modernise ses tramways, introduit des autobus électriques et des autobus à deux étages. On met en vigueur le tarif unique, à l'intérieur de la ville, avec droit de correspondance. Au niveau médical, deux chercheurs de l'université de Toronto obtiennent en 1923 le prix Nobel de la médecine pour leur découverte de l'insuline.

La radio connaît une vague de popularité durant les années folles (c'est ainsi qu'on appelle les années 1918-1929). Elle devient le grand passe-temps des Torontois, une sorte de fenêtre sur le monde. Elle s'améliore aussi en 1925 lorsque le torontois Ted Rodgers invente un récepteur radio qui peut se brancher sur une prise de courant ordinaire. Auparavant, tous les postes de radio fonctionnaient à piles.

Pendant cette période d'entre deux guerres, Toronto prospère au même rythme que les grandes villes américaines. La spéculation à la bourse va bon train et personne ne se doute que cette affluence toute artificielle mènera vers la grande dépression des années '30. Partout, en ville, de nouvelles constructions s'élèvent. L'hôtel Royal York, le plus grand hôtel de tout l'Empire britannique, est construit en 1927, le magasin Eaton sur la rue College, l'arène Maple Leaf Gardens en 1931, la première autoroute, le Queen Elizabeth en 1939 et j'en passe.

La grande crise ne fait qu'accentuer la pauvreté qui existe déjà dans certains quartiers de la ville. Le gouvernement provincial fait une enquête en 1934 auprès de 1 500 familles et s'aperçoit, à sa grande surprise, que 59 % des habitations (la plupart étant en location) n'ont pas de bain, 20 % utilisent encore des toilettes extérieures, plus de la moitié est infestée de rats, de puces et de cancrelats, 8 % n'ont pas de chauffage



La radio (1925)

C'est grâce à l'invention du torontois Rodgers que la radio devient de plus en plus courante. Ce dernier invente un poste de radio qui peut se brancher sur une prise de courant ordinaire. Cette invention fait de lui un homme riche. Il fonde plus tard des compagnies de câblodistribution pour la télévision (Rodgers Cable). La radio, tout comme le cinéma, ouvre les gens sur le monde.

(Source: Archives municipales de Toronto)



Les quartiers pauvres (1910-1920)

Malgré l'apparente prospérité, des quartiers pauvres remplis de taudis, parsèment la ville çà et là. À remarquer l'exiguïté des lieux, la saleté de l'extérieur, les trottoirs de bois. Les animaux, comme le cheval, vivent dans des garages attenants.

(Source: Archives municipales de Toronto)

central. C'est donc dire que, malgré l'existence de quartiers riches comme Rosedale, la pauvreté est à la vue de tous.

Pendant la crise économique, jusqu'à 32 % des Canadiens sont en chômage et Toronto, à cause de l'image de ville riche et de sa base industrielle, attire beaucoup de ces pauvres gens à la recherche de moyens de subsistance. L'exode rural y est grand. Des soupes populaires sont organisées ainsi que des dortoirs de fortune comme celui dans le St-Lawrence Hall. La ville, par l'entremise du bien-être social, donne des centaines de milliers de dollars en coupons de nourriture et de vêtements. Le chômage et la misère règnent partout. De plus, la nature s'y met de la partie et la ville subit en juillet 1936 une canicule qui fait plusieurs victimes.

La Dépression dure une bonne dizaine d'années et, malheureusement, c'est grâce à la Seconde Guerre mondiale que l'économie repart à un rythme intéressant. Toronto redevient une ville besogneuse, une véritable ruche au niveau économique. Plus de 2/3 de la population travaillent dans les industries reliées plus ou moins au conflit mondial. Munitions, jeeps, avions, appareils de communication, instruments de précision, tous ces produits manufacturés font vivre une majorité de Torontois. N'est-ce pas le vieil adage qui dit que la guerre est le nerf de l'économie!

La fin du conflit amène dans la métropole ontarienne un flot d'immigrants, surtout d'Europe, qui aident à stimuler l'économie. Toronto voit aussi ses banlieues devenir de plus en plus peuplées et une réorganisation générale de l'administration municipale est à souhaiter. À cette époque, Toronto est entourée d'une douzaine de cités et de villes (borough) les entités municipales n'offrant pas tous les mêmes services et c'est cette inégalité qui force les politiciens à penser à une restructuration de la région. Métro Toronto naît en 1953 et comprend à ce moment 1 250 000 habitants sur un territoire de plus de 400 km². Le premier

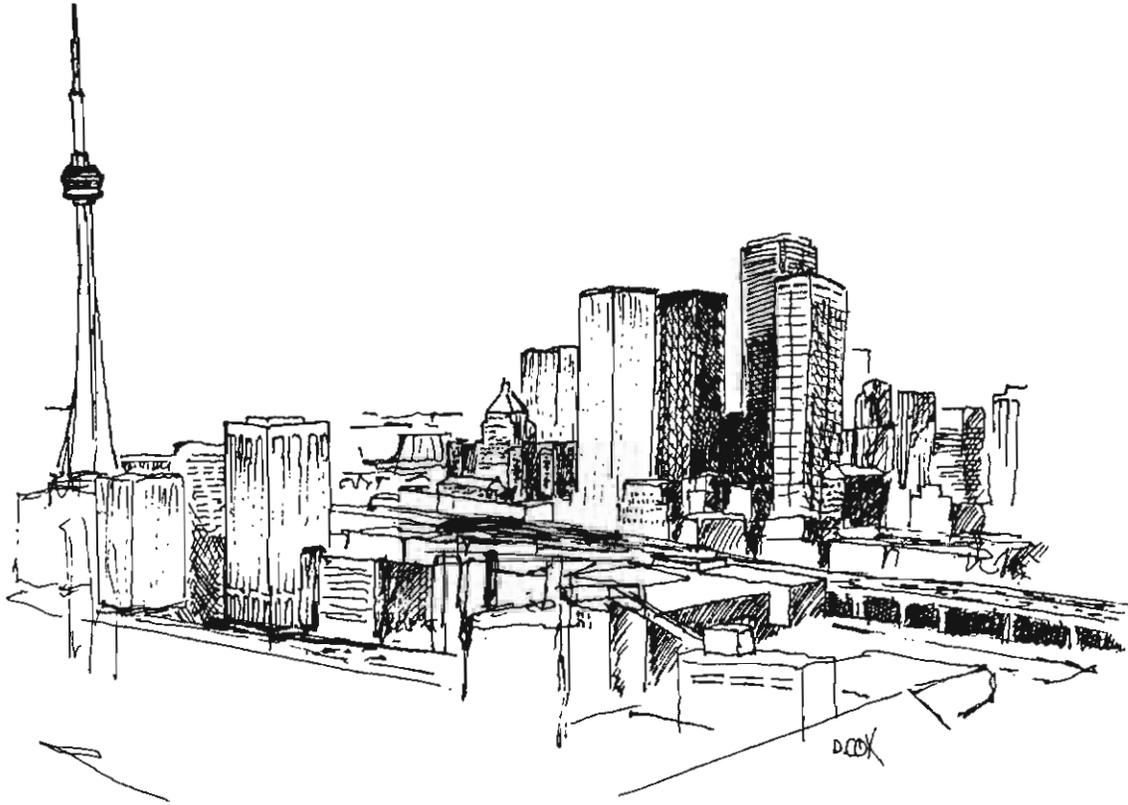
président du Toronto métropolitain est Frederick Gardiner. L'autoroute du centre-ville porte son nom. Les différents corps policiers s'unifient en un seul en 1957; la première ligne de métro débute en 1954, puis l'on ajoute des extensions dans les années subséquentes. Quant aux autoroutes, on crée le Gardiner Expressway à la fin des années '50, le Don Valley Parkway en 1961, et l'on complète l'autoroute MacDonald-Cartier (nommé aussi 401) dans les années '60. À noter d'ailleurs que dans les années '50-65 l'autoroute 401 est pratiquement à l'extérieur de la ville. Le fait qu'elle passe aujourd'hui au milieu du Toronto métropolitain nous montre comment l'expansion fut grande. Enfin, avec l'ouverture de la Voie Maritime du Saint-Laurent en 1959, le port de Toronto acquiert le statut de véritable port de mer. Une expansion des quais et des rades, progression qui ne s'était pas arrêté depuis 1794, reprend de plus bel.

D'autres constructions, celles-ci privées, changent le visage de la ville. La construction du centre Toronto-Dominion donne à Toronto l'édifice le plus haut du Canada en 1968 et lance toute une série de constructions en hauteur au centre-ville. Des tours immenses surgissent telles St-James Town ou Regent's Park avec des milliers d'appartements sur le même emplacement. Dans tous les coins de la ville, ces super-constructions donnent une densité urbaine encore jamais vue. Il n'est pas difficile pour les immigrants, la plupart venant du sud ou de l'est de l'Europe après la guerre, de se trouver de l'emploi, car la construction bat son plein. Toronto devient dans les années '70 la métropole du Canada et au rang des plus grandes villes du continent nord-américain.

IV

BRÈVE HISTOIRE ÉCONOMIQUE DE TORONTO

1. Les débuts
2. L'ère industrielle
3. Toronto, centre des services
4. Les aspects socio-économiques
des Torontois
5. Étude thématique
- Le port de Toronto



Vue à partir de l'île Centrale; la tour du CN et les gratte-ciel sont des symboles de la prospérité économique de la ville dans les années 1980.

BRÈVE HISTOIRE ÉCONOMIQUE DE TORONTO

1. Les débuts

Au temps de Fort Rouillé et de Fort Toronto, la ville est un poste de traite important. Le régime français a spécialisé la ville dans une activité économique toute unique, le commerce des fourrures.

À partir de 1791, sous le régime anglais, Toronto devient une capitale coloniale et un centre important au niveau administratif et commercial. Son succès est dû à son arrière-pays agricole et forestier, au rôle accentué du gouvernement qui, par l'argent distribué à l'intérieur de ses ministères, favorise un certain roulement monétaire et enfin une aristocratie coloniale dynamique et enthousiaste qui crée des entreprises commerciales. Les brasseries et les moulins à farine sont au début du XIX^e siècle les deux plus importantes industries. Après la guerre de 1812-14, York obtient ses propres forges. En 1820, l'introduction des bateaux à vapeur sur les Grands Lacs et le boom des canaux américains rendent Toronto un port important pour le transport des produits bruts vers les marchés européens. Ceci encourage la croissance du secteur manufacturier transformant des matériaux primaires comme le bois en bois de charpente et la peau d'animal en cuir. De plus en plus, les nécessités de la vie stimulent la production de biens de consommation tels les meubles, les charrettes, etc. Ceci se fait de plus en plus à Toronto et l'importation européenne diminue considérablement. La fondation de la "Bank of Upper Canada" marque aussi le commencement de Toronto comme centre financier.

2. L'ère industrielle

La venue du chemin de fer au milieu du XIX^e siècle marque le début de la révolution industrielle à Toronto. Celle-ci encourage l'expansion industrielle à l'intérieur de la ville et dans son proche voisinage. La voie ferrée rend les matières premières plus faciles d'accès et les marchés plus accessibles ce qui baisse les coûts du produit. En plus des établissements manufacturiers, le transport par train attire le commerce de gros et l'entrepôt. Le secteur de l'équipement du transport prend une vive allure.

L'ouverture de l'ouest canadien et le développement des ressources minières du bouclier canadien coïncident avec une reprise générale des conditions économiques vers la fin du XIX^e siècle. Cela renforce la croissance économique de la ville lui permettant d'élargir ses marchés et ses sources d'approvisionnement. De fait en 1901, Toronto dirige 34 % de toute l'activité manufacturière du sud de l'Ontario.

En même temps, le commerce de détail et l'infrastructure financière (comprenant les banques et les compagnies d'assurance) continuent de s'accroître et de générer du capital d'entreprise dans toute la région. En 1900, seule Montréal supplante Toronto comme métropole financière du pays.

L'incendie de 1904 stimule l'industrie de la construction par la rénovation d'une grande partie du centre-ville y compris le secteur financier sur la rue Bay. Ceci redonne à la ville une image plus moderne de cité de l'avenir. La Première Guerre mondiale donne une poussée économique non seulement dans des domaines spécialisés comme l'équipement lourd et les munitions mais aussi dans le secteur des biens de consommation. En 1920, Toronto s'affirme comme centre commercial et financier à cause de la promotion des activités minières dans le nord de la province.

Toronto est sévèrement touchée par la Dépression des années '30. Le chômage largement répandu entraîne beaucoup de faillites dans le secteur de la construction. Plusieurs projets restent inachevés pendant quelques années y compris l'hôtel Park Plaza (Bloor/Avenue Road) et Eaton à l'angle College et Yonge.

3. Toronto, centre des services

La Deuxième Guerre mondiale stimule encore le secteur manufacturier mais, dans l'expansion qui s'en suit l'industrie lourde commence à déménager en banlieue. Les terrains y sont moins chers et l'infrastructure routière se développe de plus en plus autour de la 401. Cet exode à la périphérie de la ville encourage beaucoup le secteur de la construction. Quant aux services ils se concentrent de plus en plus au centre-ville, dans les immenses tours à bureaux. L'économie de l'après-guerre continue à produire des biens d'une très grande diversité. L'industrie primaire y est quasi inexistante mais presque tous les secteurs secondaires (transformation des matières premières) y sont représentés. Aucune activité du secteur secondaire ne prédomine cependant. Comme dans presque toutes les grandes villes, il y a une hiérarchie de localisation, selon des cercles concentriques. Au centre-ville, autour de la rue Bay on trouve le secteur bancaire, un peu plus loin les compagnies d'assurances. Tout autour gravitent des industries légères et enfin, aux frontières de la ville, des industries plus lourdes ou plus nouvelles comme celles de la haute technologie.

Dans la ville même de Toronto, le plus grand secteur manufacturier en 1981 revient à l'alimentation et les boissons (bières, boissons non-alcoolisées) suivi par les imprimeries et l'industrie chimique (en avance sur l'industrie du vêtement depuis 1972). Dans une région plus élargie du Toronto

métropolitain, on trouve des fabricants d'équipements de transport (avions, autos, bateaux).

L'orientation de Toronto dans le secteur tertiaire, le secteur des services, se manifeste de plus en plus pendant les années '60. La croissance des services gouvernementaux aux niveaux provincial et municipal, fait que les services publics de la santé et de l'éducation, au début des années 1980, engagent une personne sur trois. Selon une enquête menée en 1981 par le département d'Études économiques de la ville de Toronto, plus du tiers des 490 plus gros employeurs de la ville relèvent du secteur public. Il faut remarquer cependant que la moitié des travailleurs de Toronto travaille pour des entreprises de moins de cent employés. Dans le secteur privé, les institutions financières (banques, compagnies d'assurances, trusts, courtiers) sont les plus nombreuses. Depuis 1976, lorsque Toronto reçoit plusieurs bureaux-chefs de Montréal à la suite de l'élection du Parti Québécois, leur nombre s'accroît. La prolifération des gratte-ciel du centre-ville, les plus hauts étant pour la plupart des banques, témoigne de cette présence. Le secteur de la vente au détail, avec les grands magasins à rayons et les centres d'achat est aussi florissant. Mais les secteurs qui ont le plus augmenté depuis dix ans sont les services aux affaires et des communications. Ce sont des secteurs de transformation de l'information, secteurs qui utilisent la haute technologie telle les ordinateurs, la fibre optique, les satellites, etc. Ce sont, de fait, les industries du XXI^e siècle, industries qui font d'une grande métropole une cité de l'avenir.

La stabilité du secteur des services et la diversité des entreprises permettent à Toronto d'enregistrer des taux de chômage bien en-dessous de la moyenne nationale et provinciale depuis longtemps. Ceci attire encore plus de monde en ville. Un autre attribut du marché du travail torontois est le taux élevé de participation de la population active; c'est-à-dire qu'il y a

plus de familles où le père et la mère travaillent à l'extérieur que partout ailleurs au Canada. Le coût de la vie est aussi plus élevé tel le prix des maisons, le taux d'imposition par les villes et les conseils scolaires, etc. C'est très dispendieux de vivre en ville. Par conséquent, les salaires moyens très élevés ne cèdent le premier rang qu'à la ville de Vancouver.

Le secteur des occupations se concentre surtout sur les activités des cols blancs, les services et les ventes. Les employés de bureau par exemple sont les plus nombreux au Canada. D'après la tendance actuelle, le secteur des services est un secteur en pleine expansion.

En général, le marché du travail est fort et pendant ses 150 ans d'existence, la ville démontre toutes les caractéristiques nécessaires pour devenir une ville de première importance.

- 1) Elle a une position favorable pour les coûts de production à cause de la disponibilité du transport.
- 2) La ville dispose d'un marché considérable.
- 3) Elle substitue ses propres denrées aux produits d'importation.
- 4) Elle utilise son urbanisation grandissante pour promouvoir son industrialisation.

**Les plus grands employeurs
du Toronto métropolitain 1981**

Employeurs	Employés
Gouvernement de l'Ontario (provincial)	20 000
Gouvernement du Canada (fédéral)	18 000
Banque Impériale de Commerce	13 400
Bell Canada	10 550
IBM Canada	9 300
Hydro Ontario	9 000
Gouvernement du Toronto métropolitain	7 900
De Havilland Aircraft	7 500
T. Eaton Co.	7 050
Banque Toronto Dominion	5 700
Banque Royale du Canada	5 600
Banque de la Nouvelle-Écosse	5 500
Le Conseil scolaire de Toronto	5 500
Simpsons	5 150
Le Conseil scolaire de North York	4 500
Dominion Stores	4 400
Le Conseil scolaire des écoles séparées	4 150
Le Conseil scolaire de Scarborough	4 000
La Cie de la Baie d'Hudson	3 900
Canada Packers	3 750

Source: Enquête menée par le Toronto Economic Development Department and the Toronto Board of Trades 1981, Toronto Star, le 14 juin 1982.

4. Les aspects socio-économiques des Torontois

Tableau 1. Certaines répartitions de la population, des logements, des ménages et des familles, selon certaines caractéristiques sociales et économiques, divisions et subdivisions de recensement, 1981

Base sur les données-échantillon (20%)

Thorntoe	Timiskaming, Unorganized West Part	Toronto Metropolitan Municipality	East York	Etobicoke	Caractéristiques
VI	UND		BDR	BDR	
151	3,102	2,124,291	106,850	287,109	Population, 1976 (2)
170	3,155	2,137,395	101,874	288,713	Population, 1981
4,88	9,306,42	630,09	21,26	123,93	Superficie en kilomètres carrés, 1981
36,5	0,3	3,392,2	4,786,5	2,410,3	Densité de la population au kilomètre carré, 1981
135	2,865	1,993,170	95,080	281,235	MOBILITÉ (1) - Population de 5 ans et plus
75	1,825	1,038,310	50,935	160,090	Personnes n'ayant pas déménagé
65	1,045	954,860	44,145	121,145	Personnes ayant déménagé
20	370	587,755	27,810	73,730	Non-migrants
60	725	377,105	16,335	47,415	Migrants
60	715	175,130	10,700	35,875	Total des immigrants internes
60	665	115,655	8,675	26,985	De la même province
40	220	-	4,140	11,310	De la même division de recensement
15	435	115,655	4,535	17,675	D'une autre division de recensement
-	50	59,470	2,075	6,890	D'une autre province
-	10	120,055	5,635	11,540	De l'extérieur du Canada
85	430	279,395	5,915	34,365	Total des émigrants internes (3)
85	375	210,170	5,550	30,765	Dans la même province
45	210	-	3,480	4,560	Dans la même division de recensement
35	160	210,170	2,070	26,205	Dans une autre division de recensement
5	50	69,225	365	3,600	Dans une autre province
-25	290	-104,270	4,785	1,510	Migration interne nette, 1976-1981 (4)
40	2,470	1,432,105	72,955	210,080	LANGUE PARLÉE À LA MAISON (1) - Langue maternelle anglaise (5) (1)
40	2,455	1,397,145	71,155	206,435	Langue anglaise parlée à la maison
-	20	2,675	90	300	Langue française parlée à la maison
130	380	31,260	1,455	3,965	Langue maternelle française (5) (1)
10	105	19,645	970	2,675	Langue anglaise parlée à la maison
120	275	10,920	465	1,190	Langue française parlée à la maison
-	215	656,875	26,720	83,285	Autres langues maternelles (6) (1)
-	135	232,215	9,175	34,610	Langue anglaise parlée à la maison
-	-	1,255	20	150	Langue française parlée à la maison
-	70	412,415	16,970	47,235	Langue parlée à la maison même que la langue maternelle
25	2,460	1,855,275	91,195	268,950	LANGUE OFFICIELLE (1) - Anglais seulement
30	65	2,030	80	185	Français seulement
110	525	171,905	6,640	21,080	Anglais et français
-	10	91,025	3,225	7,115	Ni l'anglais ni le français
165	2,560	1,982,540	95,150	276,725	ORIGINE ETHNIQUE (1) - Origines uniques
35	1,665	912,765	51,925	143,340	Britannique
130	435	51,035	2,610	7,375	Française
-	455	1,018,745	40,610	126,015	Autres
10	510	137,700	5,990	20,600	Origines multiples
150	775	786,175	26,895	124,150	RELIGION - Catholique
25	1,950	850,260	47,895	133,815	Protestante
-	875	268,960	16,145	47,090	Eglise unie
-	330	267,980	15,885	39,895	Anglicane
-	-	95,275	10,485	8,910	Orthodoxe orientale
-	-	109,850	460	1,100	Juive
-	345	202,360	10,300	20,490	Aucune préférence religieuse indiquée
-	-	73,975	4,965	8,640	Non chrétienne orientale
-	-	2,350	135	235	Autres
175	2,830	1,247,680	60,700	192,105	LIEU DE NAISSANCE - Née au Canada
160	2,580	1,051,110	51,535	162,405	Née dans la province de résidence
-	235	872,565	40,435	105,220	Née en dehors du Canada (7) (1)
-	30	28,125	1,230	3,245	Etats-Unis d'Amérique
-	-	41,805	1,530	3,930	Autre Amérique
-	45	148,045	9,885	21,325	Royaume-Uni
-	155	406,860	14,770	54,130	Autre Européen
-	5	143,230	8,090	12,780	Asie
-	80	69,155	5,480	10,365	PÉRIODE D'IMMIGRATION (8) (1) - Avant 1945
-	135	306,760	11,985	45,655	1945 - 1964
-	25	432,095	20,470	42,980	1965 - 1978
-	-	60,280	2,385	5,840	1979 - 1981 (9)
-	25	95,395	4,210	11,820	ÂGE À L'IMMIGRATION (8) (1) - 0 - 4 ans
-	60	237,840	10,835	28,795	5 - 19 ans
-	155	535,045	25,225	84,225	20 ans et plus

Tableau 1. Certaines répartitions de la population, des logements, des ménages et des familles, selon certaines caractéristiques sociales et économiques, divisions et subdivisions de recensement, 1981

Base sur les données-échantillon (20%/1)

Thématisé	Timiskaming Unorganized West Part	Toronto Metropolitan Municipality	East York	Etobicoke	Caractéristiques
VL	UND	BOR	BOR	BOR	
110	2 300	1 724 920	85 095	245 695	POPULATION DE 15 ANS ET PLUS
5	240	210 860	6 920	30 750	Fréquentant l'école à plein temps
110	2 060	1 514 060	78 180	214 945	Ne fréquentant pas l'école à plein temps (10)
25	700	311 550	15 590	37 685	PLUS HAUT NIVEAU DE SCOLARITE (-1)
45	825	461 885	23 895	70 100	N'ayant pas atteint la 9e année (11)
20	235	204 475	9 695	31 490	9e-13e année - sans certificat d'études secondaires
5	100	45 735	2 325	8 005	- avec certificat d'études secondaires
5	80	106 195	5 655	18 395	Certificat ou diplôme d'une école de métiers
15	215	219 555	11 265	35 020	Autres études non universitaires seulement (12) - sans certificat
5	55	165 625	7 565	22 720	- avec certificat (13)
5	90	209 905	9 105	24 285	Etudes universitaires (14) - sans grade
					- avec grade
50	990	776 385	42 515	105 945	LOGEMENTS PRIVES OCCUPES
5 8	5 4	5 5	5 0	5 8	Nombre moyen de pièces par logement
-	310	187 570	13 515	10 635	Période de construction - avant 1946
15	245	210 210	13 305	40 205	- 1946-1960
15	120	207 940	10 895	30 960	- 1961-1970
20	320	170 660	4 800	24 150	- 1971-1981 (19)
30	765	447 385	29 560	52 585	Logements - avec une salle de bains
25	115	326 825	12 860	53 175	- avec plus d'une salle de bains
45	615	756 005	41 760	103 940	- avec chauffage central
5	245	124 620	6 640	16 115	- nécessitant des réparations mineures
5	140	43 640	2 570	4 605	- nécessitant des réparations majeures
33 311	40 997	117 126	100 906	117 025	Valeur moyenne du logement (15)
0 6	0 6	0 5	0 5	0 5	MENAGES PRIVES - nombre moyen de personnes par pièce
4	8	5	5	6	- durée moyenne d'occupation
-	134	356	346	373	Loyer brut moyen mensuel (16)
-	15	54 420	2 565	6 700	Loyer brut > 25% du revenu du ménage (16) (32)
347	189	427	363	406	Moyenne des principales dépenses de propriété mensuelle (17) (18)
20	85	56 825	2 365	7 715	Principales dépenses de propriété > 25% du revenu du ménage (17) (18) (32)
60	1 185	826 040	38 890	118 425	ACTIVITE
55	845	665 665	30 455	96 575	Hommes - Population de 15 ans et plus
50	815	640 530	29 480	93 560	faisant partie de la population active
-	30	25 135	970	3 015	Occupés
5	340	160 370	8 440	21 855	En chômage
5	80	46 180	2 115	6 545	Ne faisant pas partie de la population active
91 7	71 3	80 6	78 3	81 5	Ayant travaillé en 1981 ou en 1980
50 0	61 7	70 2	74 3	71 3	Taux d'activité
100 0	73 7	83 8	79 2	84 9	15-24 ans
100 0	79 9	85 5	79 9	85 9	25 ans et plus
-	3 6	3 8	3 2	3 1	Mariés (les séparés non compris)
-	3 4	8 2	7 5	7 1	Taux de chômage
-	3 6	2 6	2 3	2 0	15-24 ans
55	1 115	896 885	46 205	127 275	25 ans et plus
15	475	541 895	27 180	75 910	Femmes - Population de 15 ans et plus
15	430	517 140	26 160	72 740	faisant partie de la population active
-	45	24 755	1 020	3 175	Occupées
35	640	356 990	19 025	51 360	En chômage
10	70	64 285	2 840	9 280	Ne faisant pas partie de la population active
27 3	42 6	60 3	58 8	59 6	Ayant travaillé en 1981 ou en 1980
-	39 2	68 1	72 8	69 2	Taux d'activité
44 4	43 0	58 1	55 9	56 9	15-24 ans
22 2	44 3	60 2	58 1	59 0	25 ans et plus
-	9 5	4 6	3 8	4 2	Mariées (les séparées non comprises)
-	20 0	7 1	5 9	7 0	Taux de chômage
-	6 8	3 7	3 2	3 2	15-24 ans
					25 ans et plus
50	845	665 665	30 455	96 570	GRANDS GROUPES PROFESSIONNELS (19)
-	5	3 490	70	320	Hommes - Population active totale
50	840	667 175	30 380	96 255	Profession - Sans objet (20)
10	50	88 240	3 805	13 995	Toutes les professions (21)
-	75	16 295	710	2 135	Directeurs, gérants, administrateurs et personnel assimilé
-	10	12 120	575	1 275	Enseignants et personnel assimilé
-	50	72 095	2 920	8 765	Médecine et santé
5	10	72 550	4 060	10 655	Professions techniques, sociales, religieuses, artistiques et personnel assimilé (22)
-	45	63 845	2 750	9 915	Employés de bureau et travailleurs assimilés
10	75	71 560	3 930	7 845	Travailleurs spécialisés dans la vente
-	225	6 645	260	945	Travailleurs spécialisés dans les services
10	50	22 505	880	3 695	Professions primaires (23)
					Travailleurs des industries de transformation

Tableau 1. Certaines répartitions de la population, des logements, des ménages et des familles, selon certaines caractéristiques sociales et économiques, divisions et subdivisions de recensement, 1981

Basé sur les données-échantillon (20%) (1)

Thornloe	Timiskaming, Unorganized, West Part	Toronto Metropolitan Municipality	Essi York	Etobicoke	Caractéristiques
VL	UND		BDR	BDR	
5	100	97,975	4,125	16,370	Usineurs et travailleurs spécialisés dans la fabrication, le montage et la réparation de produits (24)
-	90	57,905	2,120	7,415	Travailleurs du bâtiment
5	70	31,955	1,690	5,550	Personnel d'exploitation des transports
-	40	46,485	2,460	7,695	Autres (25)
20	475	541,900	27,175	75,910	Femmes - Population active totale
-	5	4,705	180	685	Profession - Sans objet (20)
15	470	537,190	27,000	75,230	Toutes les professions (21)
5	20	40,725	2,410	5,425	Directeurs, gerants, administrateurs et personnel assimilé
-	10	25,215	1,085	3,170	Enseignants et personnel assimilé
-	20	34,015	1,810	4,280	Médecine et santé
-	15	32,185	1,335	3,255	Professions techniques, sociales, religieuses, artistiques et personnel assimilé (22)
5	80	223,455	12,785	34,360	Employés de bureau et travailleurs assimilés
5	65	46,260	1,940	6,490	Travailleurs spécialisés dans la vente
-	110	59,620	2,610	7,025	Travailleurs spécialisés dans les services
-	125	1,250	50	205	Professions primaires (23)
-	5	6,375	245	1,325	Travailleurs des industries de transformation
-	5	41,725	1,670	5,775	Usineurs et travailleurs spécialisés dans la fabrication, le montage et la réparation de produits (24)
-	15	24,375	1,055	3,920	Autres (26)
70	1,215	1,207,560	57,630	172,490	DIVISIONS D'ACTIVITE ECONOMIQUE (19)
-	5	8,195	255	1,000	les deux sexes - Population active totale
70	1,310	1,199,370	57,375	171,485	Activité économique - Sans objet (20)
15	510	6,165	265	860	Toutes les activités économiques (21)
25	105	276,240	11,585	47,785	Industries primaires (27)
-	95	64,060	2,005	8,605	Industries manufacturières
20	65	93,540	5,370	15,390	Bâtiment et travaux publics
5	155	211,355	9,365	34,105	Transports, communications et autres services publics
-	20	108,685	6,525	12,800	Commerce
10	320	376,250	18,215	43,725	Finances, assurances et affaires immobilières
-	45	63,075	4,050	8,210	Services socio-culturels, commerciaux et personnels
-					Administration publique et défense
50	845	662,180	30,380	96,260	STATUT PROFESSIONNEL
50	660	619,175	28,560	91,005	Hommes - Tous les statuts professionnels (21)
5	170	42,580	1,795	5,225	Travailleurs rémunérés (28)
15	470	537,190	26,995	75,230	Travailleurs autonomes (29)
15	365	523,155	26,520	73,985	Femmes - Tous les statuts professionnels (21)
-	100	12,915	425	1,120	Travailleuses rémunérées (28)
-					Travailleuses autonomes (29)
1,110	772,795	37,055	111,895	REVENU EN 1980	
130	60,325	2,345	8,130	REVENU TOTAL (1) - Hommes de 15 ans et plus ayant un revenu	
70	47,790	1,825	6,105	Moins de \$2,000 (30)	
195	57,440	2,810	8,685	\$ 2,000 - \$ 3,999	
180	81,425	4,425	10,300	4 000 - 5,999	
145	121,635	6,280	15,630	6 000 - 9,999	
190	135,065	7,635	19,925	10 000 - 14,999	
100	105,075	5,190	17,105	15,000 - 19,999	
100	164,040	6,540	28,005	20,000 - 24,999	
11,614	18,140	16,855	19,403	25,000 et plus	
9,599	15,591	15,462	17,232	Revenu moyen	
575	48	144	114	Revenu médian	
740	754,170	40,215	107,260	Erreur type du revenu moyen	
105	56,730	2,165	8,595	Femmes de 15 ans et plus ayant un revenu	
90	43,445	1,815	6,780	Moins de \$1,000 (30)	
75	42,530	2,060	6,615	\$ 1,000 - \$ 1,999	
40	38,300	1,825	5,165	2,000 - 2,999	
175	111,070	6,180	14,385	3,000 - 3,999	
65	71,005	3,765	9,685	4,000 - 5,999	
55	67,510	3,635	8,935	6,000 - 7,999	
75	165,620	9,495	24,030	8,000 - 9,999	
60	157,965	9,280	23,070	10,000 - 14,999	
5,875	10,009	10,459	9,980	15,000 et plus	
4,781	8,398	9,264	8,537	Revenu moyen	
437	23	81	57	Revenu médian	
				Erreur type du revenu moyen	
870	688,800	31,655	100,495	REVENU D'EMPLOI	
80	14,860	625	1,730	Hommes de 15 ans et plus ayant travaillé en 1980	
790	673,940	31,035	98,765	Sans revenu d'emploi	
120	55,270	2,185	7,590	Avec un revenu d'emploi	
				Moins de \$2,000 (30)	

Tableau 1. Certaines répartitions de la population, des logements, des ménages et des familles, selon certaines caractéristiques sociales et économiques, divisions et subdivisions de recensement, 1981

Base sur les données-échantillon (20%)(1)

Thornloe	Timiskaming, Unorganized, West Part	Toronto Metropolitan Municipality	East York	Etobicoke	Caractéristiques
VL	UND		BOR	BDR	
					REVENU D'EMPLOI - (fin)
	90	58,895	2,355	8,040	\$ 2,000 - \$ 4,999
	125	79,950	4,035	9,910	5,000 - 9,999
	45	40,880	1,975	4,960	10,000 - 11,999
	85	73,240	3,675	9,545	12,000 - 14,999
	95	80,795	4,510	11,650	15,000 - 17,999
	65	49,830	2,590	7,730	18,000 - 19,999
	90	97,595	4,420	16,225	20,000 - 24,999
	80	137,590	5,295	23,110	25,000 et plus
	12,375	17,794	16,681	18,835	Moyenne du revenu d'emploi déclaré (31)
	12,414	15,936	15,772	17,341	Médiane du revenu d'emploi déclaré (31)
	707	45	146	109	Erreur type de la moyenne du revenu d'emploi déclaré (31)
	495	576,950	28,880	81,110	Femmes de 15 ans et plus ayant travaillé en 1980
	55	13,440	655	1,585	Sans revenu d'emploi
	440	563,510	28,220	79,525	Avec un revenu d'emploi
	60	39,725	1,580	5,870	Moins de \$1,000 (30)
	75	36,055	1,465	5,360	\$ 1,000 - \$ 1,999
	45	30,810	1,145	4,575	2,000 - 2,999
	50	50,900	2,285	6,885	3,000 - 4,999
	75	77,310	3,790	10,025	5,000 - 7,999
	45	56,320	2,780	7,370	8,000 - 9,999
	25	65,995	3,525	9,425	10,000 - 11,999
	70	85,445	5,110	12,760	12,000 - 14,999
	50	120,955	7,040	17,250	15,000 et plus
	6,557	10,075	10,965	10,088	Moyenne du revenu d'emploi déclaré (31)
	4,983	9,658	10,798	9,911	Médiane du revenu d'emploi déclaré (31)
	654	22	90	57	Erreur type de la moyenne du revenu d'emploi déclaré (31)
	825	554,035	27,780	83,405	REVENU DE LA FAMILLE DE RECENSEMENT - Toutes les familles
	80	27,805	1,110	3,005	Moins de \$5,000
	160	38,835	1,865	4,450	\$ 5,000 - \$ 9,999
	125	54,575	3,305	6,705	10,000 - 14,999
	120	63,220	3,740	8,340	15,000 - 19,999
	125	72,010	3,910	10,030	20,000 - 24,999
	70	71,140	4,015	11,060	25,000 - 29,999
	100	106,975	5,350	18,075	30,000 - 39,999
	40	119,475	4,390	21,745	40,000 et plus
	18,565	30,310	27,278	32,661	Revenu moyen
	16,466	26,345	24,828	29,120	Revenu médian
	964	74	220	172	Erreur type du revenu moyen
	240	366,125	21,720	38,295	REVENU DES PERSONNES HORS FAMILLE DE 15 ANS ET PLUS
	10	36,695	1,555	3,545	Toutes les personnes hors famille
	30	22,885	950	1,910	Moins de \$2,000
	130	61,605	3,290	6,170	\$ 2,000 - \$ 3,999
	25	55,600	3,315	5,785	4,000 - 5,999
	10	70,335	4,760	7,320	6,000 - 9,999
	25	52,060	3,710	6,185	10,000 - 14,999
	5	30,430	2,110	3,335	15,000 - 19,999
	5	36,515	2,035	4,050	20,000 - 24,999
	7,624	12,635	13,055	13,100	25,000 et plus
	5,476	10,392	11,774	11,168	Revenu moyen
	816	45	135	121	Revenu médian
					Erreur type du revenu moyen
	840	555,130	28,410	83,410	FRÉQUENCE DES FAIBLES REVENUS (32) (+)
	185	73,280	3,165	7,930	Toutes les familles économiques
	22,4	13,2	11,1	9,5	Familles économiques à faible revenu
	170	283,990	16,720	27,845	Fréquence des faibles revenus (33)
	70	95,485	4,465	8,225	Toutes les personnes seules
	41,4	33,6	26,7	29,5	Personnes seules à faible revenu
					Fréquence des faibles revenus (33)
	990	776,380	42,515	105,945	REVENU DU MÉNAGE PRIVÉ - Tous les ménages
	125	49,465	1,860	4,785	Moins de \$5,000
	225	88,280	5,140	9,375	\$ 5,000 - \$ 9,999
	135	92,810	6,200	10,405	10,000 - 14,999
	135	94,345	6,245	11,760	15,000 - 19,999
	135	93,715	5,745	12,120	20,000 - 24,999
	85	84,890	5,100	12,445	25,000 - 29,999
	115	125,705	6,560	19,870	30,000 - 39,999
	40	147,165	5,665	25,185	40,000 et plus
	17,183	27,476	24,533	30,361	Revenu moyen
	15,710	23,301	21,371	26,697	Revenu médian
	847	58	171	149	Erreur type du revenu moyen



Le port de Toronto, autour des années 1850

5. Étude thématique - Le port de Toronto

Aperçu historique d'une agence économique.

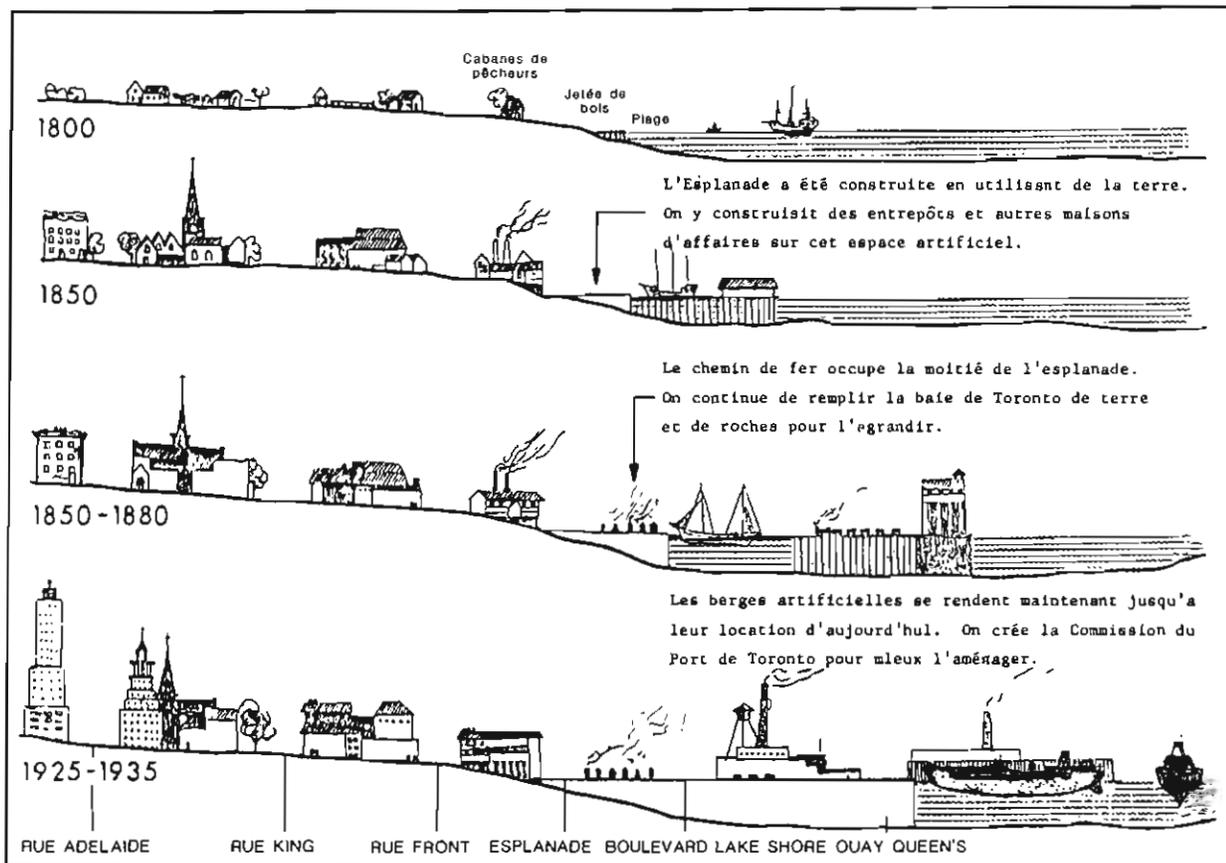
Vers la fin du XVIII^e siècle, la plaine de la ville se termine brusquement au bord de l'eau par un banc d'argile recouvert de 7 à 10 mètres d'eau.



Les "voiliers sur glace", circa 1925, est un des sports d'hiver préférés des Torontois. Les bateaux à voile placés sur des quilles de bois glissent sur la surface glacée de la baie.

(Source: Archives municipales de Toronto)

L'île de Toronto, autrefois une péninsule, fut créée par le lac Ontario. Les courants avaient érodé l'escarpement de Scarborough et déposé les débris dans la baie. À leur tour les vents ont aidé à construire une pointe de terre qui s'allonge très lentement vers l'ouest. Cette île, devenue telle après une tempête vers le milieu du XIX^e siècle, en plus de protéger la baie de Toronto, donne un petit port naturel très attrayant.



Au cours des 200 dernières années le port de Toronto a été modifié à plusieurs reprises pour répondre aux besoins économiques.

(Source: Conseil du Port de Toronto)

Originellement, les rivières Don et Humber serpentent paresseusement dans leur large plaine. Près de son embouchure, la rivière Don se divise en deux canaux et se rend à la baie par un marais. Aux alentours de 1890, environ 3 kilomètres de cette rivière sont coupés, principalement pour créer un meilleur accès des chemins de fer au centre-ville et au port. Ce marais, peu à peu rempli, forme aujourd'hui un port industriel dans l'est de la ville.

Présentement la baie de 3 kilomètres de long sur 1,50 km de large repose sur un fond de roche mère recouverte de dépôts glaciaires. À l'entrée du port à l'ouest, la roche mère se trouve à peu près à 7 mètres sous la surface du lac, dans le coin nord-est elle descend à 14 mètres et à l'entrée du port à l'est jusqu'à 25 mètres. Le port lui-même est dragué à une profondeur de 9 mètres.

Toronto a été un des ports canadiens les plus fréquentés. La voie maritime et un système de canaux ont rendu possible un commerce extérieur et, à son apogée vers les années '60, plus de 4 000 bateaux entraient au port annuellement dont souvent presque la moitié étaient des transocéaniques. On a vu jusqu'à 6 millions de tonnes de cargo passer par le port dans une année. Des navires d'une longueur de 200 mètres et pouvant être chargés dans une profondeur de 9 mètres entrent dans le port. L'étendue du terminus lacustre est de 175 000 mètres carrés en plus de 24 hectares de quais d'entrepôts. Toronto est un des ports les plus modernes et les mieux équipés du monde.

Les principaux articles d'exportation de Toronto sont la viande (plus de viande et ses sous-produits sont envoyés à l'extérieur en partance de Toronto que de n'importe quel autre port de l'Amérique du Nord), le grain, les automobiles et la machinerie lourde.

Depuis une dizaine d'années, le port de Toronto génère moins d'activités économiques, et emploie beaucoup moins de débardeurs. Ce déclin est dû à plusieurs causes. Premièrement, le déclin dans le secteur des biens manufacturiers et la montée du secteur des services réduisent l'importance du port. Prenons l'exemple de la transformation de la viande. L'exportation de ce produit a considérablement baissé devant la remontée de l'agriculture européenne et la nouvelle concurrence des pays du Tiers-Monde. Dans

l'ensemble, les produits faits à Hong-Kong, en Corée et au Japon, coûtent moins cher que les mêmes produits faits au Canada.

De plus, le port de Toronto est lent à s'équiper de grues pour la manutention des containers. De fait, les ports de Montréal et de Halifax ont adopté ce changement technologique, ce qui a nuit beaucoup au port de Toronto. Le développement d'Harbour Front comme parc d'amusement et de récréation sur la façade du lac, accentue la baisse de l'importance du port. Plusieurs vieux bâtiments sont détruits, d'autres sont rénovés pour créer des boutiques, des centres d'achats ou des appartements-condominium.

Les installations portuaires lentement déménagent vers l'est depuis une décennie, plus près de la rue Bayview et Leslie au lieu de Yonge et Bathurst.

Toronto est encore une escale importante sur la Voie Maritime du Saint-Laurent mais, comme pour le port de Buffalo, les changements technologiques ne favorisent pas Toronto comme port intérieur du continent. Depuis dix ans, de fait, son activité a décru.

v

**LES ARMOIRIES ET LE DRAPEAU
DE TORONTO**

CHAPITRE V

LES ARMOIRIES ET LE DRAPEAU DE TORONTO

Les armoiries sont des symboles. Elles représentent, en général, l'histoire d'une famille ou d'une ville, en quelques dessins ou figures héraldiques. C'est dans ce contexte que les armoiries de Toronto sont dessinées en 1833 et re-dessinées de nouveau en 1961.

Deux emblèmes de Toronto! Oui et ils nous montrent bien l'évolution de ses 200 ans d'existence.

Le crédit des premières armoiries revient au maire du temps, William Lyon Mackenzie. Ce dernier, un réformiste, veut rappeler les origines de Toronto mais aussi créer une nouvelle identité municipale détachée de son passé colonial. C'est dans cette optique qu'il rebaptise la ville de Toronto abandonnant le nom anglais de York.

La légende veut que ce soit un ivrogne que W.L. Mackenzie rencontre dans une taverne qui soit l'auteur de ces armoiries. La description de ce premier emblème se fait comme suit. À droite, un Amérindien, à gauche la représentation de l'Angleterre, Britannia. Le bouclier est couronné d'un castor représentant le Canada ainsi que la première activité commerciale, les fourrures. La couronne démontre notre attachement à la couronne britannique. À l'intérieur du bouclier, on y retrouve la gerbe de blé symbolisant le rôle majeur qu'a joué Toronto dans le développement des provinces de l'Ouest, les lions symbolisant l'Angleterre, un autre castor et un bateau représentant les origines maritimes de Toronto.

En 1961, on apporte des changements aux armoiries. Plusieurs experts en histoire canadienne et en art héraldique critiquent l'ancien emblème. On trouve par exemple que l'Amérindien porte une coiffe plus caractéristique des Indiens des plaines que des côtes du lac Ontario. On le change donc. De même, on enlève la gerbe de blé du blason central pour la remplacer par une roue d'usinage symbolisant ainsi le caractère industriel de la ville. Le centre du bouclier s'ornementa d'une feuille d'érable. On conserve les lions mais un bateau de la fin du XIX^e siècle remplace l'ancien. Le castor fait place à la rose, en mémoire de la famille princière de York, premier nom de Toronto. Industrie, intelligence et intégrité demeurent la devise officielle.

Le drapeau de Toronto

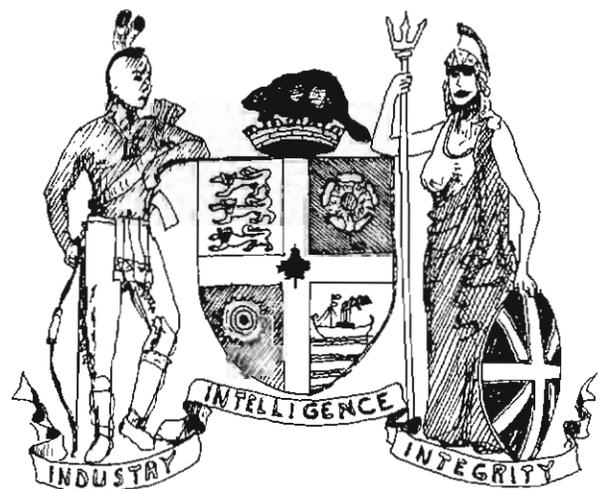
Ce n'est que tout récemment que la ville de Toronto adopte officiellement un drapeau. Dans les années 1970, le conseil municipal cherche un symbole plus torontois que les divers drapeaux provinciaux et anglais, que la ville arbore. Un vent de changement et de réforme anime le conseil municipal. Après une compétition publique, l'Hôtel de ville approuve le drapeau suggéré par un jeune étudiant de 21 ans du Collège George Brown. L'ensemble du drapeau est de couleur bleue. L'emblème municipal décrit les tours jumelles du nouvel Hôtel de ville avec une feuille d'érable rouge au centre, en bas. Le nouveau drapeau est adopté en 1974.



Le drapeau de Toronto arbore la couleur de base bleu ciel.
 Le dessin central représente à la fois Toronto avec le T
 et la stylisation de l'Hôtel de ville. Approuvé en 1974.



Les anciennes armoiries de
 Toronto, circa 1834. À noter
 les symboles du castor, du
 blé, des lions anglais et
 des bateaux.



Les nouvelles armoiries
 dessinées en 1961 illustrent
 le passé de la ville. À noter
 les lions anglais, la rose de
 la famille de York, la roue
 d'usinage, et les bateaux com-
 merciaux. L'Amérindien est un
 Iroquois plutôt qu'un Indien
 des plaines.

VI

**LES DIFFÉRENTS GROUPES ETHNIQUES
ET TORONTO** 3 QUARTIERS

1. La mosaïque ethnique
2. Le quartier Kensington
3. Forest Hill
4. Chinatown
5. La petite Italie
6. Cabbagetown
7. Danforth et les Beaches
8. High Park et Swansea
9. Yorkville
10. Rosedale

**LES DIFFÉRENTS GROUPES ETHNIQUES À TORONTO
ET LES QUARTIERS DE TORONTO**

1. La mosaïque ethnique

La ville de Toronto est le fruit de l'annexion en douceur de plusieurs municipalités adjacentes. De plus, l'immigration change sa physionomie et lui donne un caractère beaucoup plus cosmopolite que celui du XIX^e siècle. En effet, en 1871, 80 ans après la fondation de York, l'élément britannique constitue 94,3 % de la population. Le reste comprend d'abord les Allemands (1,7 %), puis les Français (1,0 %), tandis que les autres minorités combinées représentent à peine 3 % de l'ensemble. (Voir le tableau, page 89).

D'un recensement à l'autre, cette situation évolue lentement. Si les Torontois d'origine britannique garde encore le premier rang comme groupe ethnique, en 1981 ils ne représentent plus que le tiers de la population totale. Le second tiers est formé d'Européens et la balance est constituée d'Asiatiques (10,9 %) et d'un grand nombre d'ethnies en faible pourcentage.

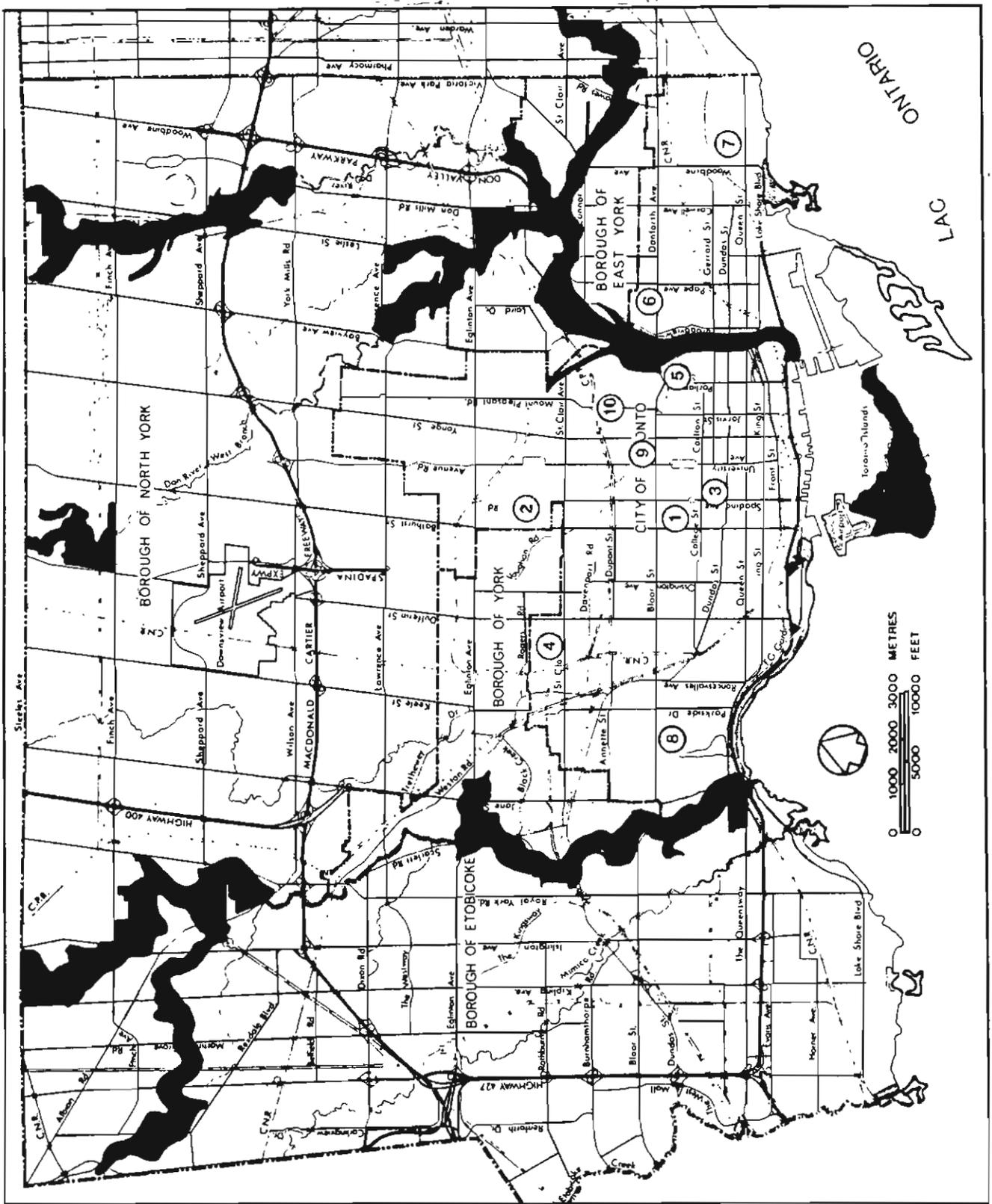
Dans ce phénomène, la réalité dépasse les nombres. Comme il est dit ailleurs, Toronto la **pure**, Toronto l'**orangiste** subira une mutation en profondeur. En général les immigrants auront tendance à se regrouper en raison de la langue. Quant aux francophones, bilingues pour la plupart, ils ne suivent pas cette tendance, sauf ceux qui sont reliés à la base militaire.

Ces divers groupes apportent avec eux langue, culture et tradition. En plus de contribuer à la prospérité matérielle de leur ville, ils l'enrichissent de talents culturels, artistiques.

RÉPARTITION DES GROUPES ETHNIQUES À TORONTO
DE 1871 À 1981

Origine	Pourcentage				
	1871	1901	1931	1951	1981
Britannique	94,3	90,5	80,8	68,5	33,9
Français	1,0	1,6	1,7	3,2	2,6
Allemand	1,7	3,0	1,5	1,7	2,2
Juif		1,9	7,2	6,0	3,6
Italien			2,1	2,7	7,7
Polonais			1,3	3,1	2,6
Asiatique			1,0	1,2	5,4
Chinois				0,4	5,5
Ukrainien				3,5	2,4
Portugais					8,8
Grec					2,9
Autres	3,0	3,0	4,4	9,7	22,4
	100 %	100 %	100 %	100 %	100 %

Source: Statistique Canada 1984



Dix différents quartiers de la ville
 (La carte est tirée d'une étude de la Commission des
 Parcs de Toronto.)

Le but de ce chapitre n'est pas de parler de tous les quartiers ethniques de Toronto ainsi que des villages en bordure qui sont incorporés à la ville petit à petit. Une vue d'ensemble avec quelques exemples particuliers suffiront à démontrer notre point.

L'immigration à Toronto transforme la Ville-Reine, surtout après la Deuxième Guerre mondiale. Si l'on regarde le tableau précédent, l'on voit que la proportion de Britanniques est passée de 69,9 à 33,9 en seulement 30 ans. Ces transformations se sont surtout passées grâce à des lois plus généreuses au niveau de l'immigration. En 1981, les Italiens, les Portugais et les Chinois forment les communautés ethniques les plus importantes. Prenons comme exemple un quartier de la ville pour illustrer ces différentes phases de l'immigration.

2. Le quartier Kensington (1 sur la carte)

Kensington est un quartier très uni situé à 2 km du centre-ville de Toronto. Le quartier est borné au nord par la rue College, au sud par la rue Dundas, à l'est par la rue Spadina et à l'ouest par la rue Bathurst. On reconnaît ce quartier surtout à son caractère multi-culturel. Chaque groupe ethnique donne au quartier une atmosphère distinctive qui crée alors une mosaïque urbaine unique en Amérique du Nord. Le quartier Kensington subira trois vagues massives d'occupation.

Durant les années 1790, York n'est qu'un campement militaire avec quelques édifices administratifs et commerciaux. Le gouvernement cependant crée de grandes propriétés pour attirer les fonctionnaires à Toronto. Ces propriétés, une quarantaine d'hectares, se situent entre la rue Queen et la rue Bloor.

La parcelle de terre (Kensington compris), achetée par le capitaine John Denison vers les années 1800, reste aux mains de cette famille pour près de trois générations. Un de ses descendants subdivise la propriété foncière en lopins de terre pour des raisons financières. Comme peu de gens peuvent se permettre d'acheter ses lots, on achète en groupe et on se redivise entre actionnaires les terres ainsi achetées. Ceci expliquerait la petitesse des lots de ce secteur.

Les premiers immigrants de Kensington sont en grande majorité d'origine britannique, terme qui inclut les Irlandais. La république d'Irlande n'obtient son indépendance qu'au XX^e siècle. Quelques décennies plus tard, ce groupe néo-canadien s'enrichit dans l'ensemble et déménage peu à peu plus au nord de la ville.

a) Les Juifs

La deuxième vague d'immigration se produit au début du XX^e siècle et comprend surtout des gens d'origine juive. Il y a déjà une petite population juive à Toronto. Cette dernière arrive, au milieu du XIX^e siècle, d'Angleterre et des États-Unis. Elle est composée de gens éduqués et dans l'ensemble assez fortunés.

Cette première communauté n'est composée que de quelques douzaines d'individus. Toutefois ils se font construire une première synagogue de style bysantin (cette synagogue est maintenant une église grecque-orthodoxe). Il peut sembler bizarre que les gens de cette ethnie se fasse construire un temple dans ce style d'architecture mais tout cela s'explique par le fait que beaucoup de leurs ancêtres sont expulsés de l'Espagne au XV^e et XVI^e siècles par les rois catholiques. Durant leur séjour dans la péninsule ibérique, ils sont beaucoup influencés par la présence des Maures, envahisseurs musulmans de l'Espagne du IX^e au XV^e siècle.



À Toronto, les Juifs habitent surtout la ville de North York. Ils appartiennent aux trois grandes branches du judaïsme moderne: les orthodoxes, les conservateurs et les réformés. Ils comptent en tout 125 000 membres, ce qui fait de Toronto la plus grande ville juive au Canada.

Les Juifs du XX^e siècle viennent surtout de l'Europe centrale et orientale. Ces gens persécutés à cause de leur religion, arrivent à Toronto et s'installent surtout dans le quartier de Kensington. C'est à cette époque qu'apparaissent donc les deux synagogues que l'on retrouve dans le secteur, ainsi que la première boucherie Kosher de l'Ontario.

Ainsi, entre 1900 et 1912, 18 000 Juifs émigrent de Russie suite aux pogroms qui sévissent à la suite de l'assassinat du tsar Alexandre II. Par contre, entre 1921 et 1931, la majorité vient de la Pologne. De fait, encore aujourd'hui, la majorité des Juifs torontois sont d'origine polonaise. Les deux synagogues que l'on retrouve au Kensington, le Kerver et le Minsher, sont bâties entre les deux guerres. Le marché débute avec les Juifs qui font le commerce avec des charrettes qu'ils laissent sur le gazon de leur propriété, aux environs de la rue Spadina et College.

Entre 1931 et la fin de la deuxième guerre il n'y a pas d'immigration juive; les portes du Canada leur sont fermées. Ceux qui vivent dans le quartier s'enrichissent et s'installent plus au nord, le long de la rue Bathurst. Ils se dispersent un peu partout dans la ville de North York, à partir de la rue Eglinton jusqu'à la rue Steeles toujours aux alentours de Bathurst.

b) Les Portugais

Puisque cette région reçoit si bien les immigrants, d'autres groupes prennent la place des Juifs lors de leur déménagement. Le groupe le plus important aujourd'hui est composé de Portugais. Plus de 45 % des habitants du marché Kensington viennent du Portugal et plus précisément des Açores.

Les Portugais sont au nombre de 100 000 dans la région de Toronto. Leur arrivée date surtout de la prise du pouvoir par le dictateur Salazar au Portugal. Depuis 30 ans, leur migration a été considérable. La plupart des premiers immigrants sont des travailleurs agricoles, qui ne peuvent subsister sur des terres exiguës des îles Açores. De plus, beaucoup de ces terres appartiennent à de grandes familles et il n'y a pas la possibilité pour eux d'acheter ou de travailler sur ces fermes. Ils s'installent alors dans les villes du Portugal. Malheureusement le chômage sévit. Aux Açores par exemple le taux de chômage atteint 65 %. Il n'est donc pas surprenant qu'ils choisissent l'émigration comme moyen de s'en sortir. Contrairement à d'autres minorités qui, aussitôt qu'elles s'enrichissent, sortent de leur quartier pour s'établir en banlieue, les Portugais préfèrent rester dans le secteur et rénover leur maison. L'ensemble donne une couleur vraiment typique au district, car ces derniers essaient d'amalgamer la culture canadienne à leur propre culture. Leur culture influence aussi la façon de vivre au Canada. Il est reconnu que les Portugais ne sont pas tellement impliqués au niveau de la politique municipale ou de la politique en général. Ils sont un groupe assez conservateur et en général très religieux. Ils ont beaucoup souffert de la dictature de Salazar et ne veulent pas s'impliquer ici car ils ont perdu le goût de la politique. De même, ils se mêlent très peu avec les autres groupes, ce qui fait que le nombre de gens qui ne parlent pas l'anglais est beaucoup plus élevé que la moyenne. Toutes ces caractéristiques donnent donc au quartier Kensington un cachet de tranquillité, de "vieille Europe", une sorte de microcosme de la vie portugaise dans les îles Açores.

3. Forest Hill (2 sur la carte)

Le village de Forest Hill, à l'est de Bathurst entre St-Clair et Eglinton, est incorporé à la ville de Toronto à la fin des années '67. Il est maintenant l'un des quartiers les plus exclusifs et strictement résidentiel. Peu de maisons valent moins de 300 000 dollars dans ce secteur. Le quartier est composé de belles rues tranquilles ornées d'arbres immenses et de verdure un peu partout. La moitié des habitants sont d'origine juive, l'autre moitié de "gentils" (gens non-juifs). C'est en bordure du quartier Forest Hill que l'on retrouve le prestigieux Upper Canada College. Cette école a la réputation d'être le berceau de la future élite commerciale et industrielle de l'Ontario. Beaucoup d'hommes d'affaires prestigieux ont fait leurs études dans cet établissement. Forest Hill a aussi dans son quartier la plus grande et la plus riche synagogue du Canada. À noter cependant que la population juive du secteur n'est pas en général la même qui est arrivée après la guerre, mais plutôt issue de celle qui a habité au début dans le secteur Kensington. Les Juifs, arrivés après 1945, sont au nombre de 60 000, c'est-à-dire presque la moitié de la population actuelle des Juifs de Toronto. Ces gens, persécutés sous le régime nazi viennent surtout de l'Europe de l'Est, après avoir échappé à l'Holocauste. Un autre groupe vient aussi d'Afrique du Nord. Ce sont surtout des Juifs de la culture sephardim. Ils ont quitté des pays musulmans (Maroc, Algérie, Tunisie) car ils se sentaient mal à l'aise dans les pays du Magreb après l'indépendance d'Israël en 1947. La plupart de ceux-ci demeurent au nord de la ville, dans la région de North York.

4. Chinatown (3 sur la carte)

Un des quartiers les plus exotiques est sans doute le quartier chinois de Toronto, le plus grand du Canada, dépassant celui de Vancouver.

Les premiers Chinois arrivent à Toronto vers le milieu du XIX^e siècle. La plupart d'entre eux sont employés par les compagnies de chemin de fer lors de la construction de notre premier transcontinental, le Canadien Pacifique. On les appelle alors les coolies. Le premier Chinois qui arrive à Toronto s'installe tout près du quartier chinois actuel, rue Adelaïde. La plupart des Chinois ouvrent ici des buanderies, comme M. Sam Ching notre premier torontois chinois. En 1935, il y avait de 200 à 300 buanderies chinoises et dans les années '50 près de 1 000. Le quartier chinois est localisé derrière l'Hôtel de ville près des rues Dundas et Elizabeth. Une deuxième partie se trouve plus à l'ouest, toujours sur Dundas près de Spadina. Certaines parties du Chinatown sont détruites lors de la construction du nouvel Hôtel de ville. De plus, la jeune génération de Chinois canadiens émigre au nord-est de la ville, dans la section d'Agincourt. Le quartier chinois est maintenant plutôt spécialisé dans le commerce et la restauration et sa partie résidentielle va en diminuant. Dans les années '80, Toronto devient la troisième ville chinoise d'Amérique du Nord après San Francisco et New York. Deux raisons expliquent cela. Tout d'abord, beaucoup de Chinois de Hong Kong* décident d'immigrer. Beaucoup de Chinois fortunés ne veulent pas vivre sous le régime communiste et préfèrent immigrer au Canada. Une dernière raison qui explique ce flux d'immigrants est la politique du gouvernement

* La ville de Hong Kong retournera à la République populaire de Chine d'ici 1999. Quand l'Angleterre avait loué ces territoires à la Chine, elle avait signé un bail de 99 ans.

canadien face à l'immigration. Une clause permet aux Canadiens d'amener leur parenté au Canada sans être obligés de passer par un comité de sélection. La réunification des familles chinoises explique donc l'augmentation de leur nombre. Enfin, une troisième raison entre ici en jeu. Lors de la prise du pouvoir par les communistes au Viet-Nam, plusieurs Vietnamiens d'origine chinoise quittent le pays car ils craignent d'être persécutés. Ces gens, qu'on appela les "boat people" émigrent en masse au Canada, parrainés par des institutions charitables ou des familles. Beaucoup se retrouvent à Toronto.

Le caractère spécial du Chinatown réside dans la diversité des produits exotiques offerts dans les magasins et les restaurants et dans l'activité bourdonnante que l'on y retrouve le dimanche, journée de marché traditionnelle.

5. La petite Italie (4 sur la carte)

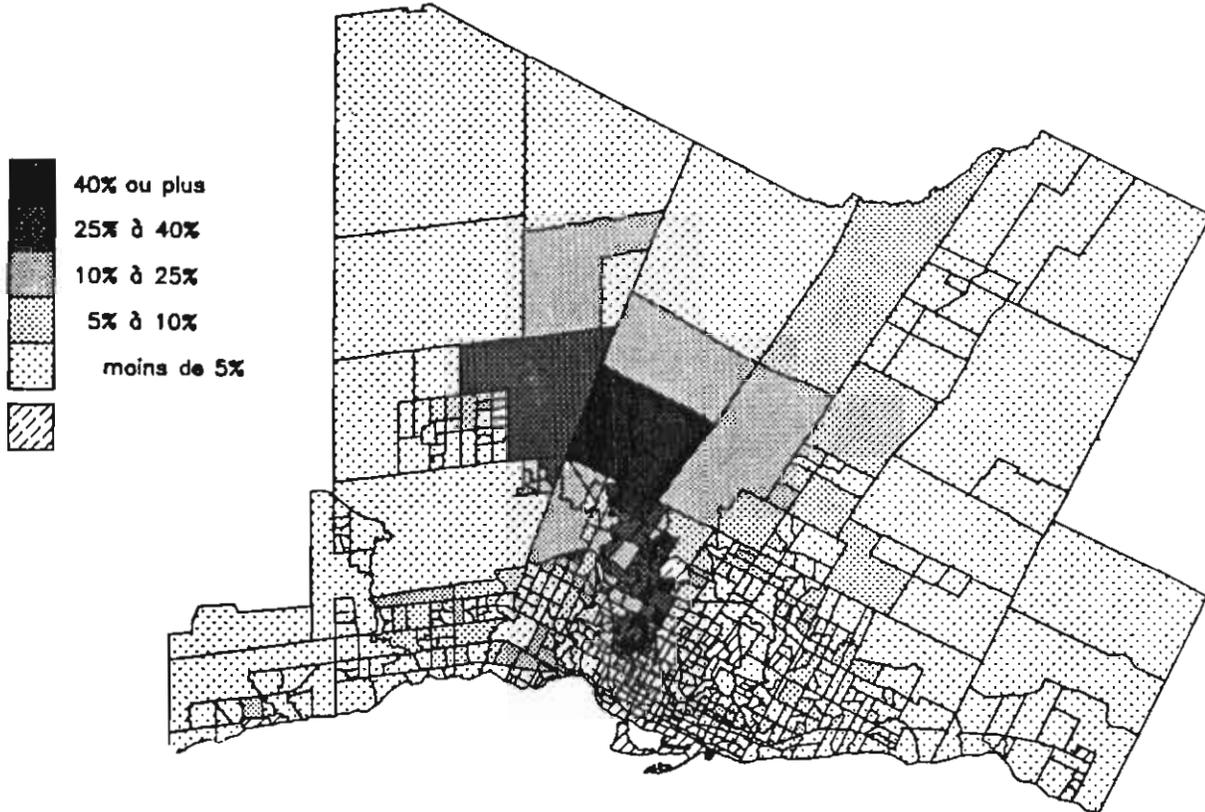
La petite Italie signifie au début du siècle une région de la ville autour de la rue College, près de Spadina et Bathurst. Aujourd'hui, la petite Italie comprend en plus une section de la rue St-Clair, à l'ouest d'Eglinton.

La population italienne de Toronto est le groupe ethnique le plus nombreux. Au recensement de 1981, il se chiffre à 300 000. Les Italiens sont très dispersés dans Toronto mais une très forte concentration se retrouve sur la rue St-Clair Ouest entre Spadina et les limites de la ville. On y retrouve magasins, cinémas, petits cafés, etc. comme en Italie, d'où l'origine du nom. L'immigration italienne s'est faite en deux vagues successives. Un premier groupe arrive au XIX^e siècle jusqu'en 1945. Ce groupe montre une appartenance régionale très forte car l'Italie vient à peine de s'unifier et il n'est pas encore attaché au pays tout

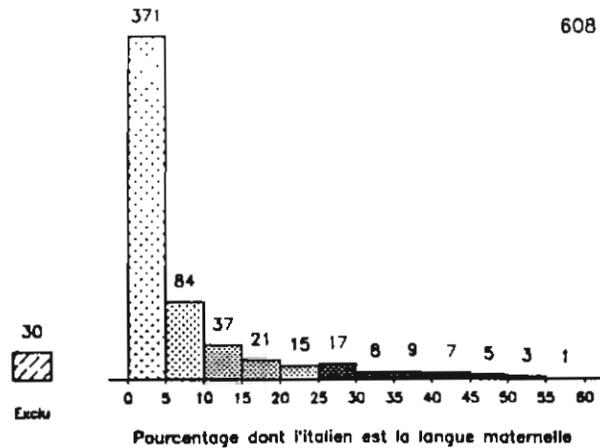
ITALIEN COMME LANGUE MATERNELLE

Le nombre de personnes dont l'italien est la langue maternelle est exprimé en pourcentage de la population totale. Tous les secteurs de recensement comptant moins de 15 personnes dont la langue maternelle est l'italien ont été exclus.

TORONTO SECTEURS DE RECENSEMENT RMR



NOMBRE DE SECTEURS SELON LE POURCENTAGE DONT L'ITALIEN EST LA LANGUE MATERNELLE



CHIFFRES COMPARATIFS

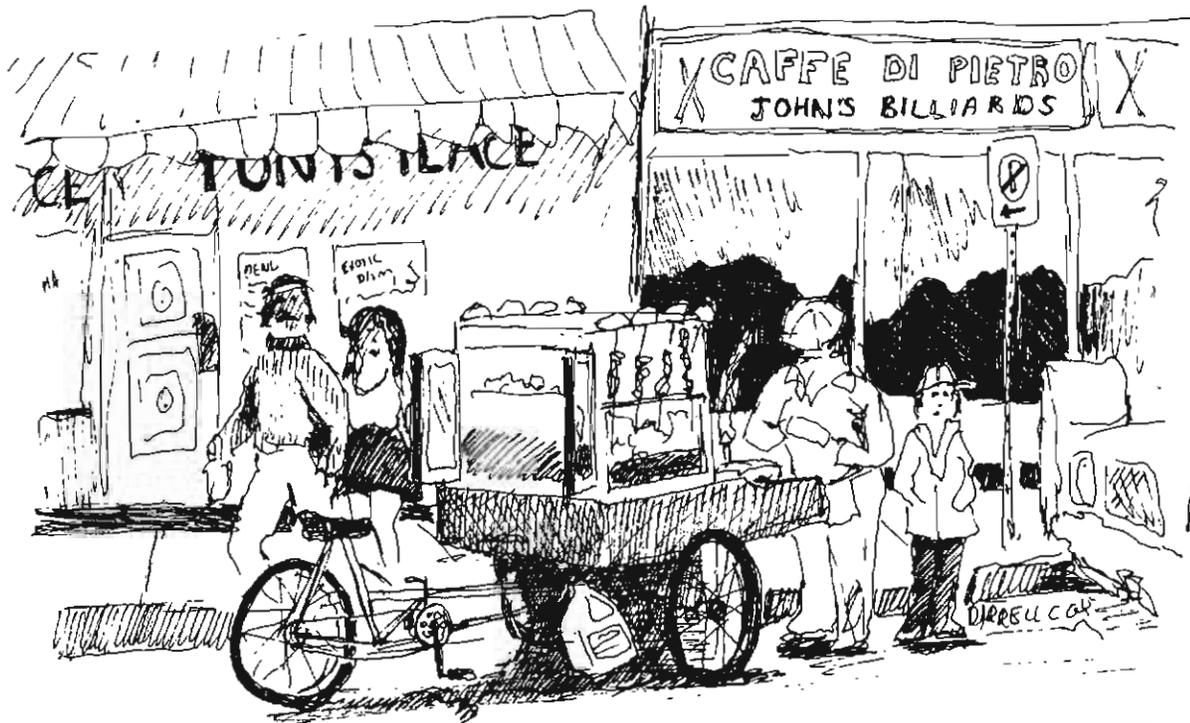
TORONTO	7.3%
RMR	
ONTARIO	3.9%
CANADA	2.2%

entier. Les premiers immigrants commencent à arriver vers 1860 et déjà en 1871, au premier recensement du Dominion, on en compte 2 000. Beaucoup de ces gens travaillent dans la construction, en particulier la construction des canaux et des chemins de fer. Ces Italiens viennent surtout de la région de Naples, de Venise ou de Rome. Ils bâtissent leur première église en 1908 - Notre-Dame du Carmel.

Entre les deux guerres mondiales, il n'y a pratiquement pas d'immigration. Le dictateur Mussolini prend le pouvoir, interdit l'émigration et propose même une politique volontaire de rapatriement. Il veut faire de l'Italie une des nations les plus peuplées d'Europe et voit d'un très mauvais oeil la présence italienne à l'extérieur. C'était ce qu'on appelait le rêve de la Grande Italie, une sorte de copie du grand Empire romain.

Après la Deuxième Guerre mondiale, l'émigration italienne reprend de plus belle. Cette deuxième vague s'établit surtout dans les grandes villes du Canada comme Montréal et Toronto, qui expérimentent un boom dans la construction: tous les gratte-ciel du centre-ville sont construits après 1967, l'expansion du métro et la construction d'Ontario Place se fait dans les années 70, en plus de la construction domiciliaire tout autour de la ville. La communauté italienne littéralement bâtit le Toronto d'après-guerre et lui enlève son caractère largement protestant. Aujourd'hui la VilleReine est presque à majorité catholique grâce à l'immigration méditerranéenne.

Une des plus grandes manifestations que Toronto connut depuis sa fondation est sans doute celle de la communauté italienne, suite à la victoire de l'Italie à la coupe du monde au soccer. Les journalistes estiment à plus de 100 000 les personnes qui déambulent dans les rues de la petite Italie durant la fin de semaine victorieuse, avec fanfares, drapeaux et costumes traditionnels. Toronto compte 5 journaux italiens actuellement.



Les Italiens forment la communauté ethnique la plus nombreuse. Ils sont plus de 300 000 actuellement.

Les Italiens ont aussi leur centre culturel, le Centre Colombo, des maisons de retraite, des églises nationales, des cafés, etc. Une partie de cette communauté vivante émigre vers les comtés de Peel et de York, dans le nord-ouest de la métropole.

6. Cabbagetown (5 sur la carte)

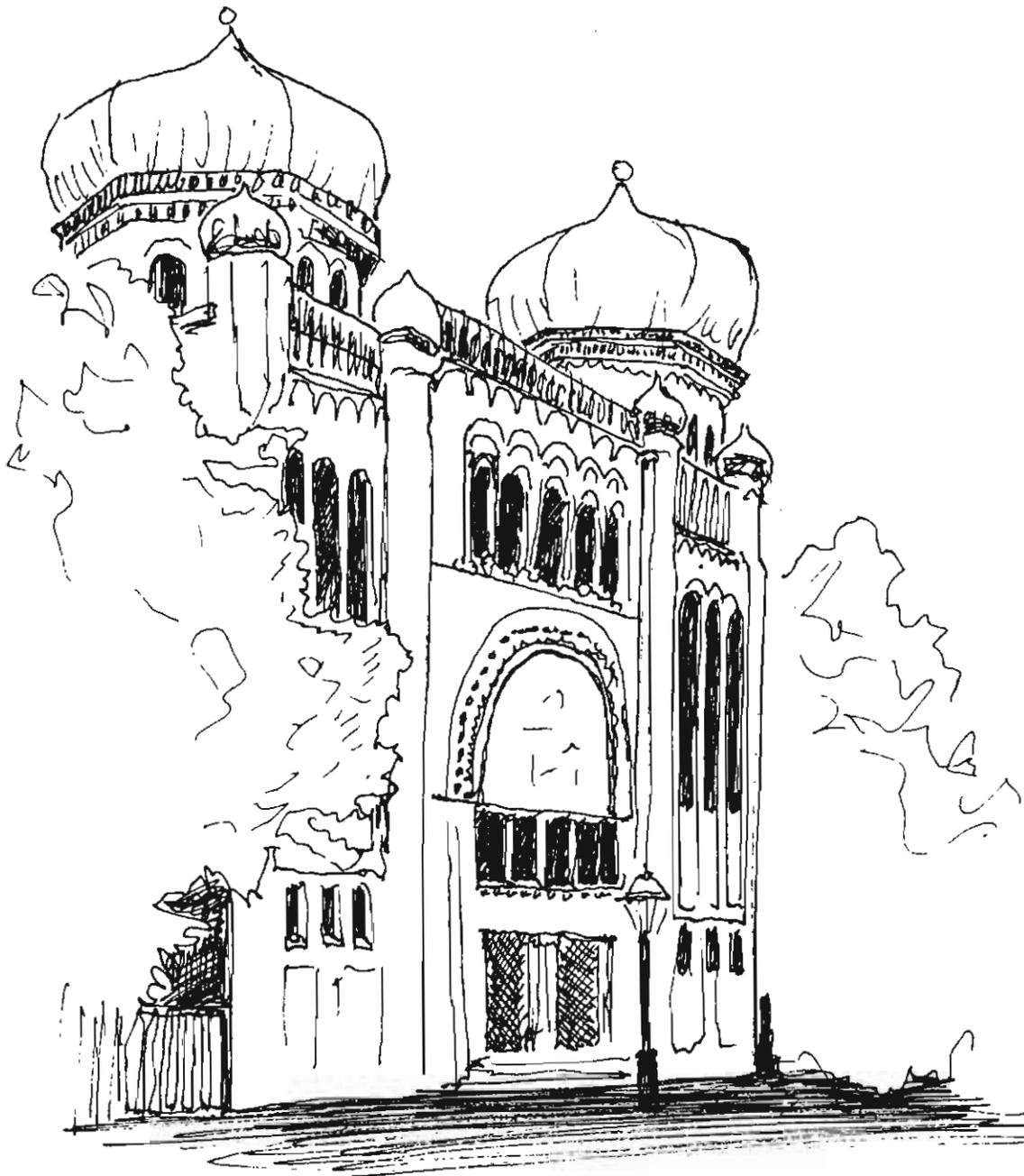
Cabbagetown est un secteur urbain de Toronto qui s'étend de la rue Bloor au nord jusqu'à la rue King, au sud de la rue Sherbourne à l'ouest jusqu'à la promenade Don Valley à l'est.

L'arrivée des Irlandais dans les années 1850 marque la première vague de leur immigration à Toronto. Ils s'établissent à l'est de la rue Yonge dans la région maintenant appelée Cabbagetown. Cette expression vient du fait que les immigrants, sitôt arrivés au pays, plantent des choux dans leur jardin, déterminés à ne plus jamais manquer de nourriture.

Au XX^e siècle, Cabbagetown devient un quartier d'ouvriers, solide et stable. Un important groupe de francophones, surtout des Acadiens, se regroupent autour de l'église du Sacré-Coeur. Après une tentative de renouvellement urbain à l'américaine, qui produit d'immenses tours d'habitation à très haute densité de population (Regent's Park et St-Jamestown), et qui logent une population plutôt modeste de jeunes professionnels s'y établissent dans les années '60. De plus, plusieurs travailleurs quittent la banlieue et préfèrent plutôt acheter des vieilles maisons qu'ils rénovent dans le quartier. Cabbagetown devient un district de prestige suite à cette rénovation. Le prix des maisons monte de façon astronomique. Pourtant, au sud de la rue Gerard, pour chaque famille qui gagne 40 000 \$ en 1981, deux familles gagnent cette somme dans le quartier rénové au nord de Gerard. D'un quartier de cols bleus, le quartier de Cabbagetown, dans sa section rénovée, devient un quartier chic, de la classe moyenne supérieure.

7. Danforth et les Beaches (6 et 7 sur la carte)

Pendant longtemps, le quartier de Danforth-Riverdale a été un quartier très anglo-saxon de la classe moyenne. Le district lui-même est borné à l'ouest et au nord par le Don Valley Parkway et à l'est Warden se trouve tout près. Au sud, l'autoroute Lakeshore est plus ou moins sa limite. Danforth réunit des groupes ethniques différents. Mais c'est surtout la communauté



020X

L'église grecque-orthodoxe. La population grecque de Toronto comprend plus de 75 000 membres.

grecque qui, dans ces dernières années, lui donne un cachet particulier. Le quartier est aussi caractérisé par les maisons de briques de deux ou trois étages sur des terrains assez étroits. Il y a aussi d'autres habitations comme les tours à appartements multiples et des immeubles à location mais l'ensemble reflète un quartier résidentiel. Les rues sont tranquilles, le trafic routier, à l'exception de la Danforth, y est découragé. C'est surtout après la Deuxième Guerre mondiale que le quartier perd sa majorité anglo-saxonne et devient multi-culturel. L'immigration grecque entre 1945 et 1975 produit l'établissement de nombreux commerces grecs et surtout des restaurants. Leur spécialité culinaire favorise les fruits de mer et les mets du pays comme la moussaka et les baklavas. On retrouve les petits restaurants grecs, ainsi que les fromageries, fruiteries, épiceries de toutes sortes surtout entre la rue Pape et Broadview. Le nombre de Grecs dans le quartier diminue cependant. Ils déménagent de plus en plus au nord-est de la ville, dans la région de Scarborough où l'on a construit tout récemment un temple grec-orthodoxe. Leur nombre est maintenant de 75 000 à Toronto. Le quartier est envahi peu à peu par des jeunes professionnels et leurs familles qui quittent la banlieue pour se rapprocher du centre-ville. La construction de la ligne de métro en 1966 rapproche le quartier du centre commercial de la ville (20 minutes) et beaucoup de gens apprécient la tranquillité et le caractère européen du quartier et sa proximité avec leur lieu de travail. Le quartier est maintenant en pleine rénovation à cause de cette arrivée massive de jeunes familles.

Un peu au sud-est de ce quartier se trouve une région que l'on appelle les Beaches (les plages). Ce quartier a débuté comme lieu de villégiature dès le début du XIX^e siècle. Des petits chalets s'étendaient le long des plages très sablonneuses jusqu'à l'escarpement du Niagara. Ces chalets de bois sont remplacés peu à peu par des maisons plus solides mais l'atmosphère relaxante du quartier demeure. La ville a même installé le long

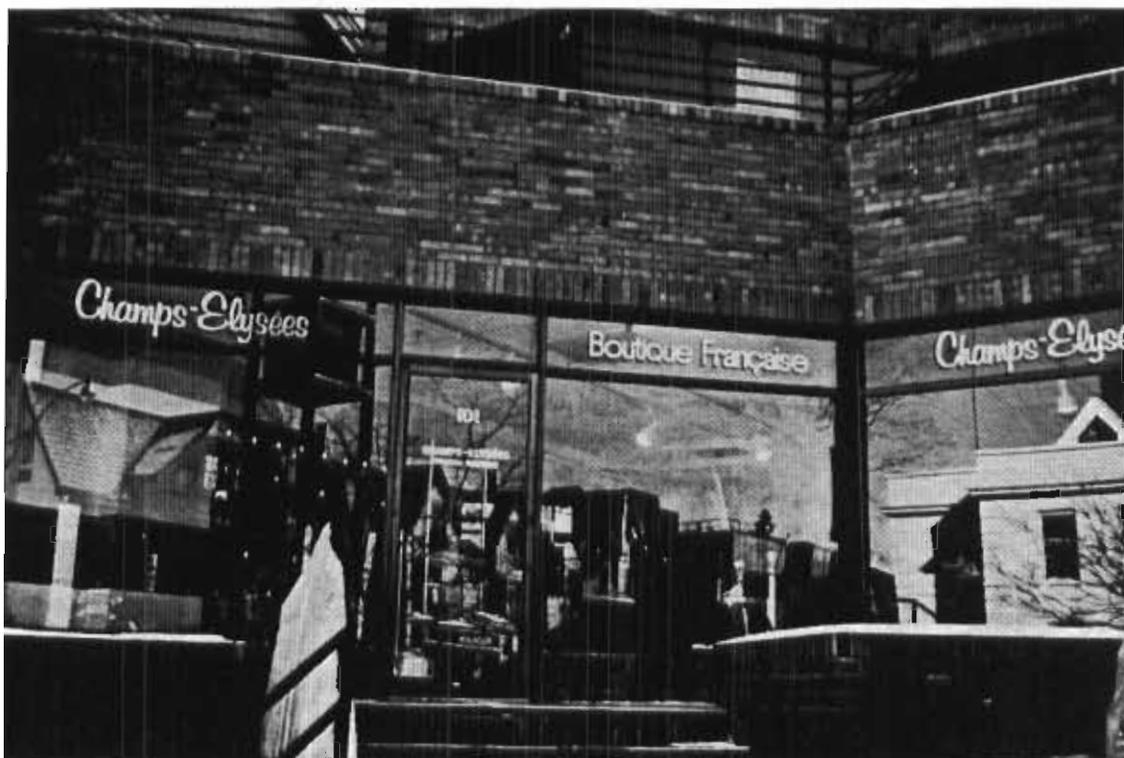
du lac, à la tête de la plage un immense trottoir de bois, long de plusieurs kilomètres (le boardwalk). Tout ceci encourage la marche, le jogging et les promenades à bicyclette. Le quartier, qui a subi de nombreuses rénovations depuis 15 ans garde une ambiance de "petite ville". Les résidents affectionnant particulièrement ce cachet s'impliquant au niveau communautaire afin d'empêcher le développement urbain qui briserait cet esprit de quartier.

8. High Park et Swansea (8 sur la carte)

Ce quartier entoure le plus grand parc de la ville, High Park. Ce dernier, depuis 150 ans, procure aux Torontois l'endroit idéal pour retrouver la paix et la tranquillité dans un décor presque forestier. Le parc a été donné à la ville par l'architecte J.G. Howard à sa mort, à la condition qu'il ne soit pas développé et qu'il reste dans son état naturel. Autour du parc l'on retrouve une communauté d'origine européenne et surtout polonaise. Les Polonais de Toronto arrivent en deux vagues successives mais surtout depuis la Deuxième Guerre mondiale et la prise du pouvoir par les communistes. En dépit de cette immigration, le district garde son caractère très anglo-saxon et un peu puritain. La région est une des rares en Ontario où l'on ne vend pas d'alcool dans les restaurants. Cette situation fut contestée mais un référendum en 1983, durant les élections municipales, retient cette prohibition dans le quartier.

On appelle aussi ce quartier le "West End". On y retrouve une population assez aisée avec de belles maisons bien entretenues.

Les anciens villages.



**Le quartier Yorkville où les boutiques étalent
une marchandise des plus dispendieuses au Canada.**

Plusieurs des anciens villages adjacents à Toronto préser-
vent leur caractère distinctif bien qu'ils fassent partie de la
métropole depuis des dizaines d'années. Deux des plus connus de
ces quartiers sont Yorkville et Rosedale; d'autres comme Forest
Hill, les Beaches ont déjà été traités partiellement dans le
texte.

9. Yorkville

Yorkville est sans doute l'un des endroits les plus chics du
Canada, avec ses boutiques de luxe, ses cafés-terrasses et sa vie
nocturne qui rassemble tout le "jet set" de Toronto. Yorkville
cependant a eu un passé plus que modeste.

Fondée en 1853, Yorkville offre une entité légale indépendante de la ville de Toronto. Ses industries principales comprennent une brasserie et une briqueterie. Beaucoup de fermiers en route pour York ou y revenant arrêtent dans les diverses auberges de Yorkville, sur la rue Yonge.

Vers 1870, Yorkville devient un peu le dortoir de la ville de Toronto. La plupart des résidents ne travaillent pas dans la ville même, mais bien au centre-ville de Toronto. Un système de transport en commun relie les deux villes pour amener les banlieusards au travail. L'annexion de la ville se fait en 1883.

Vers les années 1950-60, le quartier devient le refuge des beatniks, des hippies et d'autres groupes marginaux. C'est la colonie artistique de la Ville-Reine.

Vu sa proximité de l'université de Toronto, on y rencontre une population très jeune et dynamique, toujours prête aux expériences psychédéliques, musicales, théâtrales et autres... la génération du "Flower Power".

Le quartier revient cependant à la mode pour les spéculateurs à la fin des années 1960. Beaucoup de rénovation urbaine s'y fait, le prix des terrains augmente et la population estudiantine et bohémienne quitte les lieux. Une population plus fortunée la remplace, la seule d'ailleurs qui peut se permettre de magasiner dans des boutiques d'Hazelton Lane ou les galeries d'art.

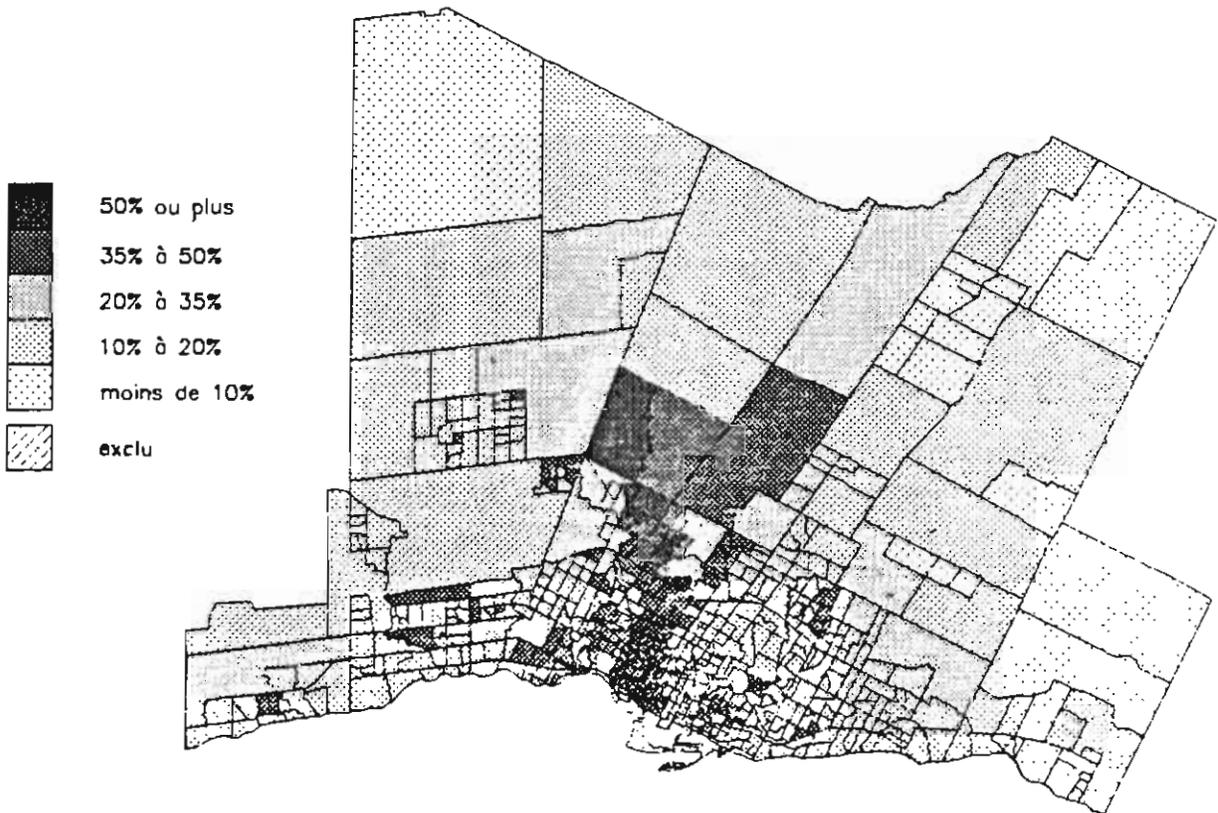
10. Rosedale

Rosedale demeure aujourd'hui l'un des quartiers les plus exclusifs de la métropole. Depuis plus de 150 ans, ce district

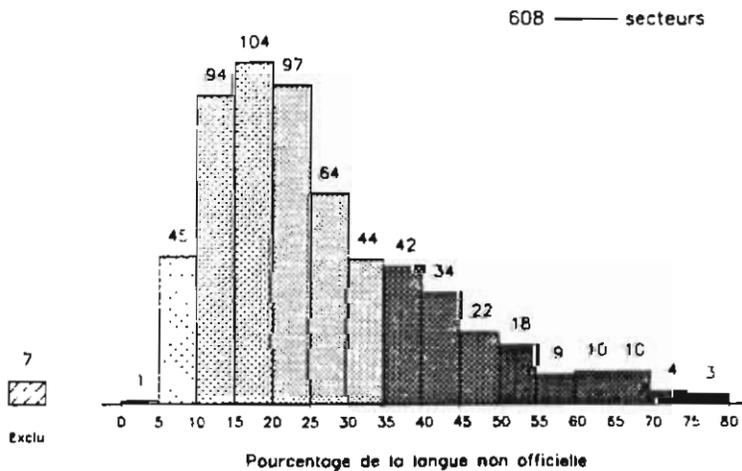
LANGUE NON OFFICIELLE COMME LANGUE MATERNELLE

Le nombre de personnes dont la langue maternelle est une langue non officielle est exprimé en pourcentage de la population totale. Tous les secteurs de recensement comptant moins de 15 personnes ayant une langue non officielle comme langue maternelle ont été exclus.

TORONTO SECTEURS DE RECENSEMENT RMR



NOMBRE DE SECTEURS SELON LE POURCENTAGE DE LA LANGUE NON OFFICIELLE



CHIFFRES COMPARATIFS

TORONTO	27.2%
RMR)	
ONTARIO	17.1%
CANADA	13.0%

SOURCE: RECENSEMENT DU CANADA DE 1981
ÉTABLIE PAR STATISTIQUE CANADA

est habité par des gens riches et très affluents de la ville. C'est en effet l'un des quartiers les plus résidentiels de la cité, le quartier de "l'establishment local". De très grandes maisons victoriennes se dressent le long des rues parsemées d'arbres et on y retrouve de petits parcs tels le Charley Park, l'ancienne résidence du lieutenant-gouverneur de l'Ontario et Craigleigh Gardens, le vieux domaine de la famille Osler.

Depuis son annexion à Toronto, Rosedale est devenue la première banlieue de la ville. L'association des propriétaires y est toujours très forte et leurs traditions de lobbying remonte à 1905, année où elle fait interdire tout commerce dans le quartier. Le quartier est encore très huppé et est habité par des entrepreneurs, des hommes d'affaires et de loi, des académiciens et des artistes.

Ainsi ces quartiers de Toronto reflètent les origines et les cultures diverses de sa population. Le tout forme un ensemble multi-culturel où chaque groupe peut partager et s'épanouir grâce à la diversité des contacts humains. Il en résulte, dans une ville très dynamique, une symbiose culturelle harmonieuse.

Les francophones aussi sont présents ici mais, contrairement à bien d'autres ethnies ils ne sont pas concentrés dans un quartier en particulier. Dispersés à travers la ville et le grand Toronto métropolitain on les a déjà appelés "les français invisibles". Pourtant la contribution des francophones n'est pas négligeable; c'est que nous allons voir dans le chapitre suivant.

VII

LES FRANCOPHONES À TORONTO

1. Les débuts
2. Au XIX^e siècle
3. La première église française
4. Au début du XX^e siècle
5. Les écoles françaises
6. Les associations francophones
7. Le théâtre et autres divertissements
8. Les médias

CHAPITRE VII

LES FRANCOPHONES À TORONTO

Faire l'historique de l'implantation des francophones à Toronto durant les 300 dernières années est une tâche plus qu'ardue. Jamais dans l'histoire, à l'exception de la période française, les français n'ont été majoritaires. Ils ont toujours joué un rôle mineur et caché sur la scène municipale et provinciale. Au niveau fédéral, le sénateur Belcourt est l'exception qui confirme la règle ayant été l'unique Franco-Torontois qui fit sa marque en tant que défenseur des Franco-Ontariens.

Ce manque d'éclat n'est certainement pas une raison pour oublier nos pionniers, nos ancêtres qui, la plupart du temps dans le silence et l'anonymat, se sont battus pour préserver ici notre langue et notre culture. Ce rapide tour d'horizon veut donner un aperçu de la présence française ici. Ce chapitre n'est pas en soi exhaustif, il se veut seulement un point de départ pour des recherches plus approfondies.

1. Les débuts

Comme on l'a vu au début de ce livre, les francophones ont toujours été présents à Toronto durant les 300 dernières années. Qu'il nous suffise de remémorer deux de ses plus illustres personnages qui installent ici les postes de traite, comme Alexandre Douville et le commandant Pierre de Portneuf durant le Régime français.

Alexandre D. Douville est le premier français à installer un poste de traite sur la rivière St-Jean (maintenant Humber) en 1720. Avant lui, Étienne Brûlé et bien d'autres explorateurs et missionnaires passent par là, mais sans établir de poste permanent sur cette route de portage. Le premier fort construit par Douville, qu'on appelle alors le Magasin Royal, n'est pas situé sur les berges immédiates du lac Ontario, ni à l'embouchure du Humber mais un peu plus en amont sur la rivière, près du parc actuel Étienne Brûlé. Douville choisit cet emplacement car il craint les incursions des Anglais, eux-mêmes situés du côté est du lac, près d'Oswego. Douville choisit aussi cet emplacement pour intercepter les Amérindiens venant du nord-ouest avec leurs fourrures. De 1720 à 1760, cette région de Toronto est assez souvent occupée par les traiteurs français.

Ainsi en 1750, le fortin est déménagé de son site à quelques kilomètres en aval de la rivière à l'embouchure même du Humber. Sous le commandement de Pierre de Portneuf, un Canadien d'origine, un autre déménagement s'effectue. Né à Montréal en 1708, De Portneuf explore l'ouest de l'Ontario, se rend même jusqu'en Louisiane avec les troupes de Sa Majesté le roi de France. À son arrivée, De Portneuf transfère le fort un peu plus à l'est de la baie de Humber, sur un territoire plus plat, donc plus facile à défendre. Ce site se trouve actuellement sur le terrain de l'Exposition Nationale Canadienne de Toronto et une stèle commémorative, près du lac, rappelle cet événement. Fort Toronto comme le nomme de Portneuf est la plus imposante fortification française jamais construite dans la région métropolitaine. À l'intérieur de ses murs plusieurs bâtiments, nécessaires à la traite et à la défense y sont érigés. À l'extérieur, un village indien s'établit. Ce village grossit énormément pendant l'été, avec l'arrivée des Indiens du nord venus vendre leurs fourrures. L'hiver, seuls les Indiens Mississaugas habitent la région.

La présence française ne s'éteint cependant pas avec la fin du Régime français. Même après la conquête du Canada par les Anglais, quelques Français résident dans ce qu'on appelle alors les pays d'en haut. À Toronto, deux familles sont bien connues au début du Régime anglais.

En 1762, un Français de la région de Windsor fait la traite à l'endroit même de l'ancien fort Rouillé. Son nom est Jacques Dupéron Baby. Gardant un pied à terre dans la région de Windsor, cela ne l'empêche cependant pas de se faire construire une demeure dans la région à l'embouchure du Humber qu'on nomme encore aujourd'hui Baby Point. Sa connaissance de certaines langues amérindiennes et le fait que beaucoup de tribus comprennent plus le français que l'anglais lui donne certainement un avantage sur les commerçants anglais. D'ailleurs avec les troubles aux États-Unis entre 1760 et 1783, les Français ont beau jeu dans cette région du continent. Ils peuvent commercer tout aussi bien que durant le Régime français. De plus, avec l'Acte de Québec de 1774, le territoire de la province de Québec est élargi vers l'ouest et le sud ce qui enlève aux futurs Américains d'excellents territoires pour le commerce des fourrures.

Tout ceci explique bien la bonne fortune de la famille Baby. Jacques Baby ne laisse cependant pas son patelin local. En 1785, il est nommé par le gouverneur Carleton, juge du district de Windsor. Ceci procure un avantage au gouverneur car l'Acte de Québec rétablit les lois françaises comme valides au niveau civil pour les Français du Canada. Un juge francophone dans une région de souche très française comme la région d'Essex va donc de pair. Jacques Dupéron Baby s'éteint en 1789, mais deux de ses fils continuent de travailler pour le gouvernement britannique dans la région de Toronto. En 1791, à cause de l'arrivée des Loyalistes et de leur réticence à vivre sous des lois à caractères français, la couronne britannique décide de diviser le Canada (ou si vous voulez le Québec) en deux colonies. L'Ontario se nommera

dorénavant le Haut-Canada. Ce nom dérive du fait que pour les habitants du Québec (le Bas-Canada), les territoires à l'ouest se trouvent dans une région plus haute et montagneuse que la plaine du Saint-Laurent. De plus, le courant amène les eaux du lac Supérieur vers le golfe Saint-Laurent, descendant en altitude jusqu'au niveau de la mer.

Cette division du Canada amène aussi l'établissement d'un nouveau type de gouvernement. Les Loyalistes connaissent, avant leur départ des États-Unis, un gouvernement représentatif, c'est-à-dire élu par la population. Ils n'en demandent pas moins à leur arrivée dans la colonie. Le gouvernement est aussi composé d'un conseil exécutif (comme le Sénat d'aujourd'hui) dont les membres sont nommés par le lieutenant-gouverneur et d'une assemblée législative élue par la population. En 1791, lors de l'ouverture du premier parlement, le gouverneur Simcoe nommera Jacques Baby (fils) au conseil exécutif. Jacques Baby, qui se fait aussi appeler James, sera donc un conseiller du gouverneur et siégera au conseil du comté de Kent. Son frère par contre se fera élire par la population pour le même parlement et la même région. En effet François Baby en 1792 sera député de Kent à la législature provinciale. Celle-ci sera d'ailleurs déménagée à Toronto en 1794 comme mesure temporaire, Simcoe craignant une attaque des Américains à Niagara-on-the-Lake. C'est donc dire que les deux fils de Jacques D. Baby vivront dans la ville qui avait réellement enrichi leur père car le parlement provincial demeurera à Toronto pour de bon à partir de 1794.

Un autre marchand francophone de Montréal, St-Jean Rousseau, après la chute du Régime français, ouvre un deuxième poste de traite dans la région vers les années 1770. St-Jean Rousseau est un commerçant dans le style coureur des bois plutôt que marchand britannique. Son effort à Toronto a pour but de canaliser dans ses mains le courant commercial des fourrures qui passe par les rivières Don et Humber. Il semble plus opportuniste que les

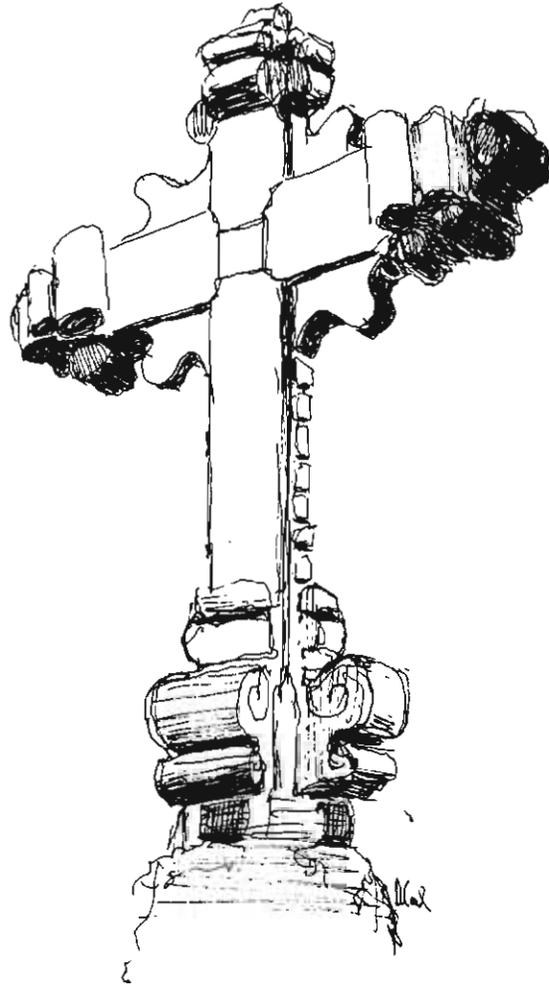
membres de la famille Baby qui étaient en Ontario de plus vieille souche. Cependant, les efforts de Rousseau sont récompensés et il devient un personnage important de la place, au début du Régime anglais. Son fils a aussi sa petite place dans l'histoire locale. Lorsque Simcoe et toute sa famille s'établissent à Toronto en 1791, leur bateau retient comme pilote Jean-Baptiste Rousseau. Celui-ci apparemment, connaît assez bien la baie et les différents chenaux pour faire naviguer un bateau d'un plus gros tonnage. Toronto, que Lord Simcoe dans un effort d'angliciser tout ce qu'il l'entoure renomme York, n'a jamais vu de bateaux d'une si grande envergure. Jean-Baptiste Rousseau joue encore un autre rôle très important, celui d'interprète entre les Mississaugas, Indiens de la tribu des Cris et l'administration britannique, pour l'achat de terres dans Toronto. Sa famille habite la région pendant longtemps. Ses membres sont peu à peu anglicisés et il n'est pas rare de lire au sujet des St-John au début de l'histoire de York. À l'arrivée des premiers habitants loyalistes, Jean-Baptiste possède toujours la terre familiale à l'embouchure de la rivière Humber. Il y avait là d'ailleurs un moulin à farine mais sa plus grande activité était sûrement le commerce des fourrures.

2. Au XIX^e siècle

Au début du XIX^e siècle arrive de France un royaliste sous le nom de Laurent Ouetton de St-George. Pendant la Révolution française et sous l'empire de Napoléon Bonaparte, plusieurs nobles de France se réfugient en Angleterre. C'est donc en provenance de l'Angleterre que M. de St-George s'établit alors dans la ville-capitale du Haut-Canada, qui a pour pseudonyme York la boueuse ou Muddy York. M. de St-George devient un très riche commerçant, unes des personnes les plus riches de la ville. En 1812, il y a à peu près 25 familles francophones dans

l'arrondissement de Toronto. Nul doute que celui-ci y est le plus prospère. Il commence sa carrière dans le commerce des fourrures en 1798, l'année de son arrivée au Canada. Puis, il ouvre un magasin général qui devient très populaire. C'est avec la guerre de 1812-14 contre les Américains que Laurent Ouetton s'enrichit énormément. Cependant, M. de St-George ne demeure pas toute sa vie à Toronto. Avec le retour des royalistes en France, il vend ses actifs à Toronto et retourne à la mère patrie où il est connu sous le nom de Laurent Ouetton. (Il avait pris le pseudonyme de St-George en l'honneur du jour où il mit les pieds en Angleterre pour la première fois en 1796.) Peu de gens savent qu'aujourd'hui la station de métro St-George a été nommée en son honneur!

Dans les années 1830, un autre français devient très connu comme artiste peintre. Il est considéré comme le meilleur portraitiste sous le régime du Haut-Canada. Il est commun à l'époque, la caméra n'existant pas, que les membres des familles riches fassent faire leur portrait par des peintres pour la décoration de leur maison. George Théodore Berthon fut l'un de ceux-ci. Né à Vienne (Autriche) en 1806 au Palais royal de l'Empereur, Berthon a comme père un artiste peintre. Ce dernier est à l'emploi de la famille impériale autrichienne bien qu'il soit d'origine française. Très tôt, Berthon montre des dispositions pour la peinture et son père le fait étudier chez le célèbre David, celui même qui était peintre de la cour de Napoléon. George T. Berthon arrive à Toronto vers les années 1837-40. Toronto ne s'appelait plus York mais avait repris son ancien nom. Il est engagé par l'élite locale pour décorer divers édifices publics tels le parlement de l'Ontario et la grande bibliothèque de la faculté de Droit d'Osgoode Hall. En plus de faire de la peinture, Berthon fait aussi des plans d'édifices publics. Ainsi, la façade d'Osgoode Hall où l'on retrouve aujourd'hui une partie de la Cour Suprême de l'Ontario est sa création. Sa renommée est si grande qu'il devient rapidement le peintre le



Cette croix, donnée par Mgr de Charbonnel, deuxième évêque de Toronto, est située au faite du plus haut clocher de la cathédrale St-Michael. Elle contient une relique authentique de la Sainte-Croix de Jésus.

plus en demande de l'aristocratie locale. Sa carrière fut aussi extraordinairement longue, car il s'éteignit à 86 ans en 1892.

Vers 1850, peu de francophones vivent ici encore. Seulement 467 familles sont recensées en 1851 dénombrant environ 2 000 à 3 000 habitants. Dans la majorité des cas, la religion catholique est leur confession du culte. De fait, il y eut sûrement, chez les Canadiens français un grand honneur à ce que le 2^e évêque de Toronto soit un francophone. En effet une des figures les plus importantes de l'histoire du catholicisme à Toronto fut Armand Francis de Charbonnel nommé au siège épiscopal de la capitale du Haut-Canada. De Charbonnel n'est cependant pas d'origine canadienne. Il est issu d'une famille noble qui avait survécu à la Révolution française de 1789. De fait, Armand de Charbonnel est né durant l'Empire de Napoléon Bonaparte, en 1802. Il est originaire de la vallée de la Loire, à l'ouest de la région parisienne. Il demeure huit ans à l'évêché de Toronto mais, étant plus un contemplatif qu'un prêtre séculier, il prend sa retraite chez les Franciscaïns. Son premier séjour au Canada date des années 1840. À cette époque, l'immigration irlandaise est à la hausse et plusieurs immigrants arrivent au pays avec des maladies contagieuses mortelles. Une de ces maladies est la fièvre typhoïde. Cette maladie est véhiculée par des puces que l'on retrouve sur des bêtes comme les rats, nombreux sur les bateaux surpeuplés venant d'Europe. Les conditions d'hygiène diffèrent de celles d'aujourd'hui. De fait, en apportant le secours aux malades, l'abbé de Charbonnel attrape lui-même la fièvre. Il doit retourner en France pour faire sa convalescence. C'est durant cette convalescence qu'il apprend que l'évêque de Rome le nomme 2^e évêque de Toronto à la suite de Mgr Michael Power. Il décline cette nomination ne se sentant pas qualifié pour la tâche, mais Rome insiste et il arrive donc dans la Ville-Reine en 1850. De Charbonnel est d'origine noble. Cependant, à son arrivée ici, il vend tous ses biens et entreprend, avec cette somme, la construction de la cathédrale St-Michael. On dit même qu'il

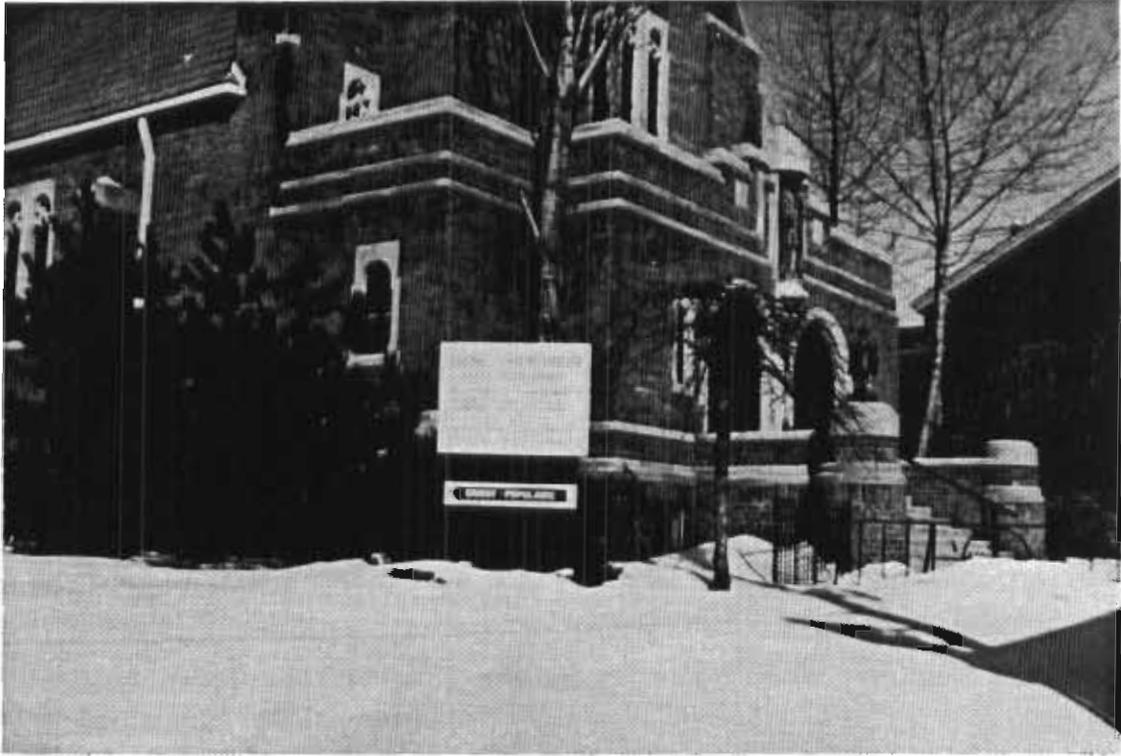
défraie de ses propres avoirs l'érection, au-dessus du plus haut clocher, d'une croix renfermant des véritables reliques de la Sainte-Croix. Cette croix contiendrait encore aujourd'hui cette relique. Sous son règne on entreprend non seulement la construction de St-Michael mais aussi celle de l'hôpital catholique St-Michael et des collèges pour garçons de La Salle et St-Michael. C'est donc dire le grand travail qu'il accomplit ici dans ses huit années d'épiscopat. Il demande cependant en 1858 d'être relevé de ses fonctions. Il finira ses jours en 1881, dans la pauvreté, dans une abbaye de l'ordre de St-François en France.

À la même époque, une religieuse d'origine française vit ici. Elle aussi fait beaucoup pour la catholicisme et pour l'aide aux pauvres et aux malades. Il s'agit de Soeur Jeanne-Marie Fontbonne. Soeur Jeanne-Marie vit à Toronto au milieu du XIX^e siècle. Elle fonde un ordre religieux sous le patronnage de St-Joseph. Les soeurs de St-Joseph fondent l'hôpital St-Joseph dans l'ouest de la ville et, sous les encouragements de Mgr de Charbonnel, travaillent à la planification de l'hôpital St-Michael. Au départ les soeurs de St-Joseph sont des contemplatives, mais comment peuvent-elles rester inactives face à la pauvreté et à la maladie de centaines d'immigrants. Ce n'est pas à Toronto que soeur Jeanne-Marie (qui se faisait appeler Soeur Ste-Delphine) commence son apostolat. Avec six de ses compagnes elle débarque au Nouveau Monde en 1836 dans la région de Philadelphie en Pennsylvanie. C'est Mgr de Charbonnel, qui apprenant leur présence, leur demande de lui venir en aide à Toronto en 1851. À cette époque Soeur Ste-Delphine est Mère Supérieure et elle arrive au Canada avec 3 de ses compagnes. Sa première tâche consiste à soigner les victimes d'une autre épidémie de fièvre typhoïde. De plus, Soeur Fontbonne fonde un orphelinat, la maison de la Providence. Étant donné que ces soeurs vivent de la charité publique et que la majorité des catholiques de Toronto sont de pauvres Irlandais, les religieuses doivent quêter constamment les restants de nourriture. Elles fréquentent

surtout les places du marché, hiver comme été, sous toutes les intempéries. Leur rôle d'hospitalière n'apparaît que beaucoup plus tard mais Soeur Ste-Delphine n'en est pas témoin. En effet, elle meurt en 1856 ici même de la fièvre typhoïde qu'elle avait contractée des malades. Son oeuvre lui survécut cependant. La Maison de la Providence par exemple devient la plus grande institution charitable de la province. Éventuellement ses religieuses réussissent à établir leurs hôpitaux tant rêvés comme l'hôpital St-Michael en 1891, et l'hôpital St-Joseph en 1921.

3. La première église française

C'est autour de l'église catholique que le noyau de francophones se réunira officiellement à Toronto au XIX^e siècle. En effet, les Franco-Torontois demandent une église dite nationale, c'est-à-dire de langue française, à l'archevêché vers 1887. L'Église est, pour des groupes minoritaires comme les francophones, un lieu de ralliement et de solidarité. Devant la présence d'un si grand nombre d'entre eux au centre-ville, la première église française se situera entre le rue Power et la rivière Don sur la rue King. La population française de cette époque est surtout composée de Québécois, d'Acadiens, de Franco-Ontariens et de Canadiens français de l'Ouest et des États-Unis. Pour rassembler tout ce monde disparate, l'Église n'a pas seulement une vocation religieuse mais organise aussi des activités culturelles et entreprend l'érection d'une école bilingue. C'est là un moyen de maintenir la culture canadienne-française. Pendant tout le XIX^e siècle et une bonne partie du XX^e, alors que la foi est intimement liée à la langue chez les francophones, cette démarche s'imposera d'autant plus que Toronto vit à cette époque une grande période d'intolérance religieuse, très semblable à ce



Première église française de Toronto, l'église du
Sacré-Coeur dessert maintenant les francophones
du centre-ville et de l'est de la ville.
La paroisse est fondée en 1887.

qui se passait aux États-Unis avec le "nativisme". Cette idéologie sous-entend que les vrais citoyens de l'Ontario doivent être de souche britannique et de religion protestante et que les catholiques, les français encore plus, doivent être surveillés efficacement car ils sont à la solde d'une puissance étrangère, le pape. C'est ainsi qu'à Toronto les tenants de la loge d'Orange (les Orangistes) détiennent une bonne partie de l'administration municipale et influencent grandement le gouvernement provincial. Pour les Franco-Torontois l'Église est un lieu de ralliement, un lieu où ils peuvent échanger des paroles d'encouragement et préserver leur culture française.

C'est l'abbé Philippe Lamarche qui est le premier curé de cette église. Il y demeure d'ailleurs jusqu'en 1924 et sera alors remplacé par son neveu l'abbé Édouard Lamarche.

L'église déménage en 1937 au coin de Sherbourne et Carlton. Le bâtiment est acheté de l'église presbytérienne qui se fusionne pour fonder l'Église-Unie du Canada.

La plupart des curés de Sacré-Coeur sont des prêtres d'origine québécoise, mais l'église aura son premier curé franco-ontarien en 1962.

La location de cette église s'explique avant tout par la démographie. Il n'y a pas à Toronto de quartier massivement francophone. Certains quartiers ont de 5 % à 10 % de Franco-Torontois mais seule la région autour de la rivière Don a une concentration jusqu'à 15 %. Cette région est appelée aujourd'hui Cabbagetown. Les gens autour de Sacré-Coeur sont surtout des personnes de la classe moyenne ou de la classe pauvre, la majorité vient du Québec ou de l'Acadie. Jusqu'à 400 familles sont sous la juridiction de la paroisse. D'autres francophones tentèrent de créer une autre église catholique française à Toronto. Cette tentative dans l'ouest de la ville échoue dans les années 1950 et ce n'est qu'en 1966 que des paroissiens du nord-est de la ville convainquent l'archevêché de la nécessité d'un deuxième lieu francophone pour le culte. La population de Toronto augmente beaucoup et l'on estime à 55 000 les français qui vivent dans la région métropolitaine, dans les années 1960. L'église St-Louis de France est donc accordée aux gens du nord de la ville. Pendant quelques années, l'abbé Benoit Jobin célèbre l'eucharistie dans le gymnase de l'école primaire Ste-Madeleine. Ce n'est qu'en 1970 que le comité de la paroisse -la fabrique- achète une synagogue sur la rue Don Mills pour la paroisse. La communauté chrétienne de St-Louis de France comprend 300 familles.

Un autre groupe de catholiques francophones demande depuis quelques années la fondation d'une 3^e église dans la région de Toronto. Celle-ci se trouve un peu plus à l'est de la ville dans la région de l'école St-Jean de Lalande. Des messes ont lieu depuis 1983 dans le gymnase de cette école d'une manière sporadique.

4. Au début du XX^e siècle

Si l'on assiste au niveau religieux à l'érection de cette première église francophone en 1887, au niveau politique les francophones d'ici fourniront au pays un chef de file à la cause des Franco-Ontariens. C'est à Toronto que naît le 15 septembre 1860 Napoléon-Antoine Belcourt. Napoléon Belcourt, qui sera nommé sénateur en 1907, deviendra un des principaux opposants du Règlement 17 de l'Ontario. Ce règlement, qui interdit l'usage du français dans les écoles et veut ainsi assimiler tous ceux qui ne parlent pas l'anglais, est combattu farouchement par une jeune association de Franco-Ontariens, l'Association canadienne-française de l'Éducation de l'Ontario dont le sénateur Belcourt dirige les destinées pendant 10 ans. Belcourt joue un rôle de premier plan contre le Règlement 17. Il va même défendre la cause des Franco-Ontariens au Conseil Privé de Londres. Napoléon Belcourt commence sa carrière politique comme député de la Chambre des Communes en 1896. Il se lie d'ailleurs d'amitié avec le Premier ministre de l'époque Sir Wilfrid Laurier. Comme lui, Napoléon Belcourt croit à la survivance de la langue française partout au Canada. Son bilinguisme parfait en fait un candidat idéal pour la position d'Orateur de la Chambre des Communes qu'il occupe de 1904 à 1906 puis il est nommé au Sénat en 1907. De 1910 à 1921 le sénateur Belcourt préside l'ACFEO.

Dans les années 1920, un groupe d'anglophones de Toronto créent un groupe de pression pour améliorer une meilleure compréhension entre les Canadiens français et les Canadiens anglais au Canada. Ce groupe de torontois, qui s'appelle la "Unity League", essaie de colmater les brèches dans l'unité nationale suite à la crise de la conscription et au passage du Règlement 17. Le sénateur Belcourt sera le seul francophone catholique membre de ce groupe de penseurs. Il en sera même un des membres fondateurs. En somme, Napoléon-Antoine Belcourt, sans aucun doute, est le représentant le plus illustre des francophones de Toronto de la fin du XIX^e siècle. Il meurt le 7 août 1932.

5. Les écoles françaises

Les francophones au XX^e siècle insistent beaucoup sur une éducation française pour leurs enfants. Comme on l'a vu au niveau de la province les choses n'ont pas été toujours faciles. Toronto ouvre sa première école française en 1889.

Cette école, adjacente à l'église du Sacré-Coeur, reçoit au début tout près de 75 élèves. Pendant près de 80 ans, cette école est l'unique institution primaire des catholiques franco-torontois. L'édifice actuel est inauguré en 1954. Les soeurs de la Congrégation de Notre-Dame en étaient les gestionnaires et les enseignantes pour le conseil des écoles séparées de Toronto.

Comme on l'a vu pour l'église catholique, les francophones ne sont pas concentrés en un seul endroit particulier dans la ville. Il n'est donc pas surprenant que la demande pour d'autres écoles se fasse sentir dans les années soixante. Cette requête, parallèle à une grande émigration de francophones dans la Ville-Reine, témoigne d'une nouvelle fierté face à sa langue d'une

meilleure perception de l'utilité de l'enseignement en français pour le marché du travail.

C'est ainsi qu'en 1965 la 2^e école apparaît; Ste-Madeleine dans le nord-est de la ville. Cette institution se veut au début un pôle d'attraction pour les habitants d'East York, de Scarborough et de North York. Son progrès est fulgurant au point d'atteindre en quelques années seulement, le nombre de 600 élèves. Devant la longueur des distances parcourues par certains enfants (parfois jusqu'à 25-30 km), des groupes de parents se réunissent pour revendiquer d'autres écoles dans la ville. Ainsi on assiste à la formation de l'école George-Étienne Cartier qui dessert la région est de la ville de Toronto dans le quartier Beaches-Danforth en 1968. L'année suivante, c'est la fondation de l'école St-Noël Charbonnel dans la région de Downsview, au nord-ouest de la ville. Cette région, la plus francophone de Toronto selon Statistique Canada 1984, comprend la base militaire de Downsview. Plusieurs militaires francophones et leur famille y sont de passage pour quelques années avant d'être mutés à d'autres bases militaires au Canada. L'objectif de cette école est de desservir cette population. Enfin la dernière école catholique primaire de la région est créée en 1974 dans le nord-est de la ville, presque aux limites municipales de Métro Toronto. Les quartiers au centre de la ville étant très dispendieux, beaucoup de jeunes familles s'installent en banlieue de Toronto, souvent dans la ville de North York et c'est cette clientèle que l'école St-Jean de Lalande veut desservir. De plus, l'école a des ententes avec les conseils scolaires à l'extérieur de la région métropolitaine pour recevoir les petits francophones de Markham, et des autres villes avoisinantes.

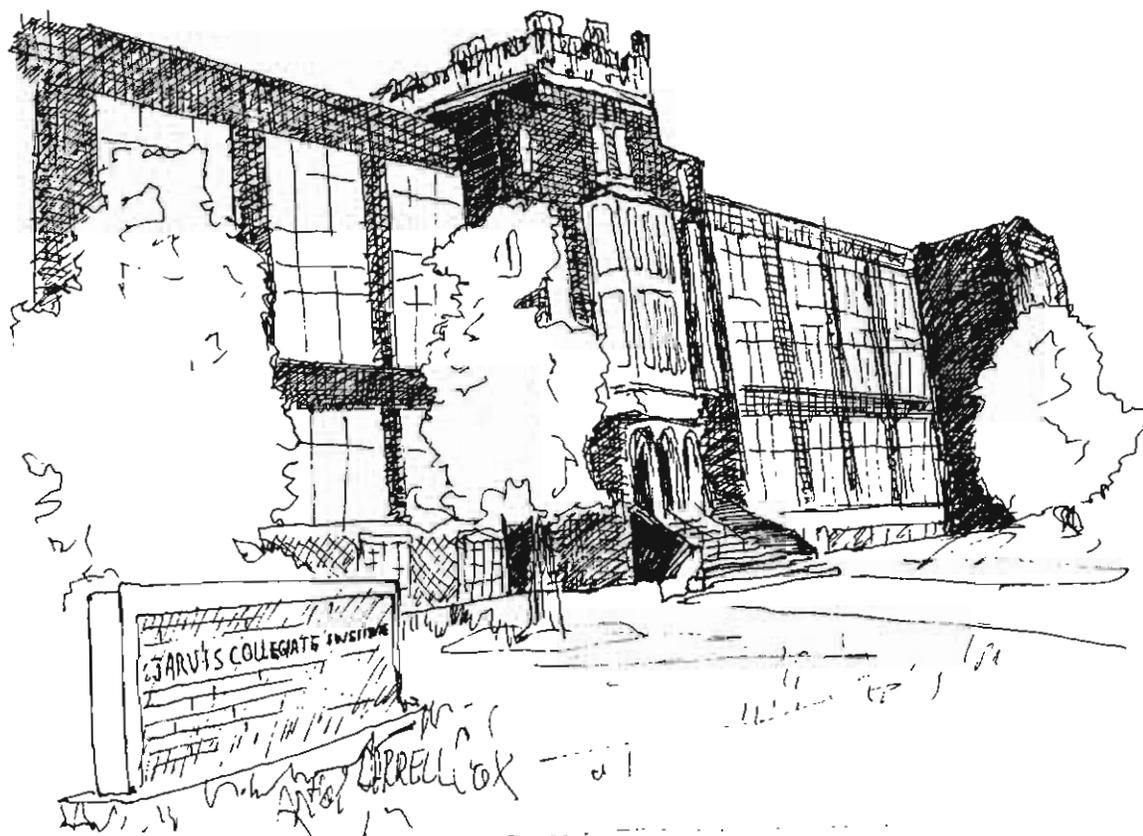
Les années 1970 voient aussi apparaître des écoles françaises au secteur public. C'est ainsi que le conseil scolaire de North York établit en 1975 l'école élémentaire Jeanne-Lajoie. (Nom tout symbolique de cette héroïne franco-ontarienne de la

région de Pembroke qui combat le Règlement 17 en créant une école élémentaire française dans sa propre maison.) En 1984, l'école comprend tout près de 200 élèves. De même le conseil scolaire de Toronto crée sa propre école primaire en 1976 sous le vocable de l'auteur Gabrielle Roy. Cette école obtient un succès fulgurant chez les francophones et les francophiles et comprend en 1984 près de 650 élèves.

L'histoire des écoles secondaires est beaucoup plus récente. La loi ontarienne ne permettait pas l'établissement d'écoles secondaire publiques avant 1967. Plusieurs tentatives de créer une école secondaire à Toronto demeurent sans succès. La raison principale est que ces écoles privées doivent se payer par elles-mêmes et les Franco-Torontois ne sont pas en général d'une classe très riche. L'autre facteur relève du transport. Il est très difficile de trouver un endroit central pour la majorité des francophones. Dispersés dans la ville, les francophones doivent souvent parcourir des dizaines de km en transport public pour se rendre à l'école. Pour la plupart des gens, l'école du quartier est plus pratique.

C'est vers les années 1950 qu'une première école secondaire ouvre dans le bas de la ville. La villa Marguerite-Bourgeois n'a cependant que quelques années d'existence, le financement étant le principal handicap.

Un groupe de parents se réunit donc vers la fin des années 50, surtout autour du club Richelieu, pour la planification d'une nouvelle école. Le fruit de leur cogitation donne ainsi l'école secondaire de Charbonnel. Un premier site est choisi dans la région de Downsview, à l'endroit même de la nouvelle école catholique secondaire de 1985, dans les bâtiments de l'école St-Robert. Ce site est rejeté pour des raisons de transport, de même que celui dans Don Mills. La question du transport est très importante, car la ville est divisée en zone dans les années 60.



Le collège Jarvis abrite dans ses murs la deuxième école de langue française publique de la ville de Toronto. Ce module de langue française a été créé en 1977.

L'étudiant qui devrait traverser plusieurs zones paie double ou triple tarif. (Ce système est aboli en 1973.) Finalement l'école est érigée au coin de Lawrence et Bayview, à l'endroit même où deux zones de transport se joignent. Ainsi les élèves de Toronto ainsi que ceux du nord de la ville ne paient qu'un seul passage d'autobus. La direction de cette école est confiée encore une fois aux religieuses de la Congrégation de Notre-Dame. L'on offre les cours jusqu'en 12^e année; les deux premières années sont gratuites et les 11^e et 12^e relèvent de l'école

privée. Dès la première année, 76 élèves s'inscrivent. En 1965, il y a déjà 90 élèves. Cette école a cependant plus l'image d'un couvent pour jeunes filles que d'une école secondaire mixte. En effet 90 % des élèves sont des jeunes filles et à une exception près, le personnel enseignant est composé essentiellement de religieuses. Beaucoup de garçons refusent d'y aller.

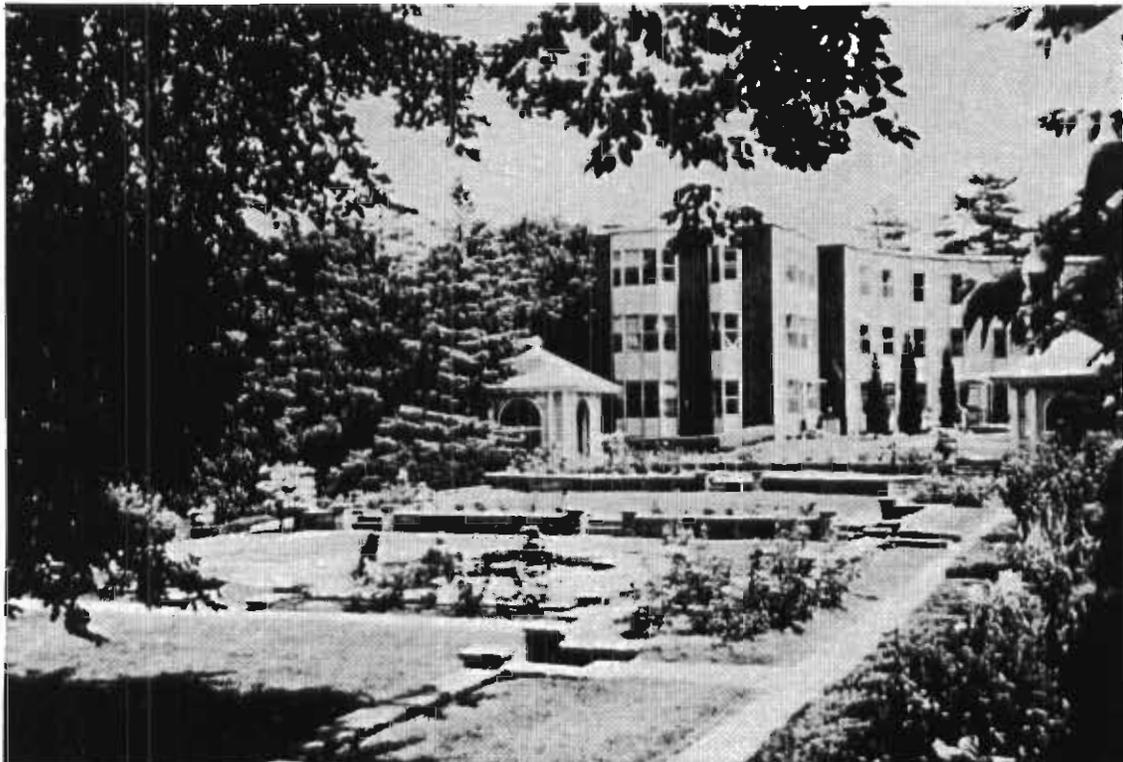
C'est à la suite de la décision du Premier ministre John Robarts et de son ministre de l'Éducation William Davis, de permettre la création d'école secondaire française publique, que l'on bâtit l'école secondaire Étienne-Brûlé en 1969. L'école de Charbonnel se saborde en juin et la majorité de ses étudiants s'inscrit à Étienne-Brûlé en septembre. À cause de la vocation régionale de cette école, on la construit plus près des grandes autoroutes que l'école de Charbonnel. Une station de métro est sur la même rue et permet ainsi le transport des enfants de tout le Toronto métropolitain. De plus, des ententes avec les conseils scolaires d'Oshawa (Durham) Halton, York et de Peel font que des autobus scolaires amènent les francophones à Étienne-Brûlé. L'école compte tout près de 650 élèves en 1984.

Une autre école secondaire publique est créée dans le conseil scolaire de Toronto en 1971. Tout d'abord située à Monark Park, l'école loge maintenant dans les murs de l'école Jarvis. Elle comprend en 1984 près de 200 élèves. De plus, en 1983, un module de langue française est créé au College Central Tech. pour des études en commerce et en affaires.

Enfin, une autre école secondaire catholique celle-ci voit le jour en septembre 1985. Son établissement se fait dans le nord-ouest de la ville dans la région de l'aéroport de Downsview. Elle sera sous l'égide du conseil des écoles séparées du Grand Toronto. Elle reprend le nom de l'école catholique de 1968 c'est-à-dire l'école Mgr de Charbonnel. Dès la première année, l'école comprend une soixantaine d'enfants.



L'entrée du collège universitaire Glendon. Glendon est la seule faculté bilingue du sud de l'Ontario. Le collège est partie intégrante de l'Université York.



Les résidences du Collège Glendon.

Il ne faut pas oublier de mentionner l'existence d'une école privée depuis les années '60. Le "Toronto French School" dessert avant tout une population plus fortunée qui veut donner à ses enfants une éducation bilingue. L'école connaît un très grand essor, tant au niveau primaire que secondaire, et plusieurs campus de cette école apparaissent aux quatre coins de la ville. L'école offre, en plus du diplôme de l'Ontario, les examens pour le baccalauréat français et pour le Certificat d'Oxford.

Aux niveaux collégial et universitaire, les Franco-Torontois n'ont pas, jusque dans les années 1963, d'institutions post-secondaires. Les gens qui veulent continuer leurs études en français en Ontario doivent obligatoirement aller à l'Université d'Ottawa. Cependant, lors du déménagement de l'Université York aux rues Steeles et Keele, l'on décide de convertir les anciens bâtiments situés au nord-est de la ville à Lawrence et Yonge pour créer une faculté de sciences humaines et de lettres bilingues. Le collège Glendon est le seul endroit dans le sud de l'Ontario qui offre aux francophones la possibilité de poursuivre en français leurs études universitaires.

De plus, quelques collèges comme le collège Sênéca et le Collège Humber offrent maintenant quelques cours en français dans des domaines très spécialisés comme l'informatique, l'éducation des enfants en garderie, etc.

Il n'y a aucun doute pour les francophones de Toronto, que le plus grand événement au sujet de leurs écoles secondaires est la déclaration que M. Robarts a adressée à l'ACFEO le 27 août 1967. Le statut légal confié aux écoles secondaires françaises en 1968 encourage beaucoup de parents à envoyer leurs enfants aux écoles françaises car ils savent maintenant que ces derniers pourront aller jusqu'à la fin du secondaire et ne seront pas désavantagés en passant d'un système primaire français à un système secondaire anglophone.

6. Les associations francophones

Si l'Église et l'école forment les deux piliers principaux de la survivance canadienne-française à Toronto, de nombreuses associations de toutes sortes essaient de compléter ces deux institutions. Les journaux, les clubs sociaux, la radio, la télévision et le théâtre collaborent tous à leur manière à l'existence d'une vie francophone dans la métropole. Il est vrai qu'au début la plupart des activités sociales et culturelles gravitent autour de l'église paroissiale. Danses, soirées canadiennes, semainier dominical deviennent lieux de rencontre ou bulletins de communication.



**Centre francophone, quartier général du COFTEM.
Organisation parapluie qui regroupe plus d'une soixantaine
de clubs, organisations, groupes culturels et autres.
Fondé au début des années 1970.**

Dès 1902 un organisme apparaît sous le nom de l'Alliance Française. Ce club culturel à but social, culturel et éducatif est l'un des plus vieux organismes non reliés à l'église catholique. Il est suivi de deux autres clubs de même inspiration comme le club France-Canada en 1948 et le Ciné-Club en 1965. Pourtant, malgré toutes ses bonnes intentions, l'Alliance Française ne rejoint pas beaucoup les francophones d'ici. Les activités plutôt intellectuelles attirent les gens plus aisés et la majorité des Franco-Torontois ne porte pas beaucoup d'intérêt à ce club un peu sélect. L'Alliance s'oriente plus vers les arts et la culture de la France que vers la culture canadienne-française proprement dite. Ce fut d'ailleurs un dilemme constant entre les divers groupes de francophones de Toronto que de trouver un terrain d'entente malgré leurs diverses perceptions de la francophonie. Trois centres de ralliement dans les vingt dernières années tentent d'englober les divers groupes de francophones. Tout débute avec la Maison française le 24 octobre 1966. Cette organisation parapluie veut rallier les différents éléments de la société franco-torontoise mais beaucoup lui reprochent d'être trop centrée sur l'Europe et pas assez sur la francophonie d'ici. Un deuxième organisme apparaît en 1968 sous le nom de la Chasse-Galerie. Ce centre culturel se veut lui aussi une organisation de service avec galeries d'art, ateliers d'artisanat, cours de français, expositions itinérantes, etc. De nombreux problèmes d'organisation, de finances et de location font que ce centre culturel doit fermer ses portes à la fin des années '70. La Chasse-Galerie cependant démontre que la survie de la culture franco-ontarienne est possible à Toronto et qu'il est aussi possible que les différents groupes francophones s'entendent entre eux pour des projets communs.

La flamme de cette nouvelle identité franco-torontoise tombe maintenant dans les mains d'une immense organisation; le Conseil Francophone des organismes du Toronto Métropolitain. En 1984, plus de 50 organisations différentes deviennent membres du

COFTEM. La diversité de la francophonie de Toronto, y est illustrée par la présence de l'Alliance Acadienne, l'Alliance Française, l'Association Canadienne-Française de l'Ontario, le Cercle des Canadiens d'Égypte, la Confrérie haïtienne, l'Union des Français à l'étranger et j'en passe. COFTEM et tous ses membres forment le siège principal de beaucoup d'activités socio-culturelles. Localisé directement sur les bords du lac Ontario, sur les terrains du port de Toronto, à Harbourfront, le COFTEM publie régulièrement un mensuel, le Bulletin. Il organise aussi des rencontres pour diverses occasions, présente des conférences et des soirées sociales, des ateliers pour les enfants et les adultes, un centre de main-d'oeuvre etc. De plus le secrétariat de COFTEM fait la liaison entre les associations et les divers mouvements communautaires, culturels et religieux sous sa supervision.

Il serait fastidieux ici d'énumérer les divers groupes sociaux qui reflètent la francophonie torontoise. La vie française à Toronto couvre de multiples facettes et à chaque époque des groupes de gens ont fait vivre par l'entremise d'organisations sociales leurs espoirs et leurs ambitions. Ainsi dès 1961, 300 personnes se réunissent autour de la Société de l'Assomption, un regroupement des Acadiens de Toronto. On a vu apparaître aussi dans les années '50 la Fédération des femmes canadiennes-françaises, l'Alliance Canadienne (1953), le Club Rouillé, etc. Une association cependant qui fit sa marque dans la vie française d'ici est sans aucun doute le Club Richelieu. Fondé en 1953, ce club est constitué un peu à la manière des clubs de service nord-américains tels le Rotary ou le Kiwanis. Il regroupe surtout les gens de l'élite locale tels des hommes d'affaires, des professionnels, des administrateurs, etc. Le club Richelieu a pour but principal la promotion de la francophonie à travers le monde. Ici à Toronto, les réunions du groupe ont lieu mensuellement. Les membres se réunissent, au début, au restaurant Swiss Chalet, sur la rue Bloor. Le gérant de ce restaurant était d'ailleurs un

francophone. Depuis quelques années, les réunions se font au restaurant Fantasy Farm.

Dans les années 50, le Club Richelieu est l'un des groupes de pression les plus dynamiques face à l'établissement d'une école secondaire française. Après l'obtention de l'école de Charbonnel, le Club Richelieu se charge de déboursier les frais du transport scolaire des étudiants les plus démunis.

Dans les années '60, le Club Richelieu fait pression pour l'obtention d'un poste de télévision française pour le sud de l'Ontario. Il présente des soumissions au gouvernement et la télévision française fait enfin son apparition en 1973.

Dans les années '80, le Club Richelieu s'occupe beaucoup de projets d'aide à l'enfance, surtout dans le cas des jeunes malades et des pauvres.

7. Le théâtre et autres divertissements

Je m'en voudrais cependant de laisser ces pages sur les groupes culturels et sociaux de Toronto sans mentionner une institution en elle-même, le théâtre du P'tit Bonheur. Ce dernier fêtait d'ailleurs ses 15 ans d'existence en 1982-83, ce qui est un exploit pour l'existence d'un organisme francophone d'ici. Le théâtre du P'tit Bonheur est le seul théâtre permanent de langue française à Toronto depuis 1967. D'autres troupes de théâtre existent, en particulier du département de français des universités de Toronto et de York, mais leurs productions sont plutôt intermittentes et le travail se fait sur une base d'amateurs. Le théâtre s'est vu opérer, d'année en année, sur des bases plus professionnelles grâce à des subventions du secrétariat d'État et de divers ministères du gouvernement de l'Ontario. En 1970, le

théâtre s'installe sur la rue Danforth, dans l'est de la ville. Dans une ville cosmopolite comme la Ville-Reine, les buts de ce théâtre sont nettement l'encouragement et la dispersion de la culture française en Ontario. La réalisation de cet objectif se fait en produisant des spectacles (4 ou 5 par an), en offrant des ateliers de théâtre et en effectuant un travail d'animation auprès de la collectivité de Toronto et de ses environs.

Le théâtre rejoint une population très variée: francophones de tous les coins du monde mais aussi les anglophones qui sont intéressés au fait français et à sa culture. Le théâtre doit donc dans ses productions refléter cette dimension de la francophonie d'ici. C'est pourquoi il offre des spectacles, des pièces du répertoire classique français (Molière et al.) des traductions françaises de pièces contemporaines, des pièces d'auteurs québécois et aussi des créations franco-ontariennes et même franco-torontoises. Ainsi fut créé le spectacle "Clara" de Marcelle McGibbon en 1979, "Une histoire à dormir debout" d'Anne Dansereau en 1982 et "Fort Rouillé" de Patricia Dumas en 1984.

En 1982-83, le théâtre célébrait ses 15 ans d'existence. De grands changements ont eu lieu dans ces dernières années, en particulier l'obtention d'une salle permanente sur la rue Adelaïde. Pour répondre aux exigences d'un public toujours grandissant le théâtre déménage dans cette maison historique, ancienne cour de justice de la rue Adelaïde entre les rues Church et Yonge. De fait, le P'tit Bonheur devient co-gestionnaire avec, à l'origine deux autres compagnies "l'Open Circle" et le "New Theatre". Celles-ci se partagent l'équipement technique et le service des guichets. Les deux autres compagnies n'ont pas survécu dans leur forme actuelle. Seul le P'tit Bonheur reste du groupe original qui avait acheté cet édifice bâti en 1852.

L'EXPRESS

Hebdomadaire d'actualité



50c

DE TORONTO

Vol.10 No.3

Semaine du 29 janvier au 4 février 1985

CJBC-Matin
 Dès 6h
 du lundi au vendredi
 à la radio de Radio-Canada

LA PUBLICATION DE LANGUE FRANÇAISE LA PLUS IMPORTANTE DU SUD DE L'ONTARIO

L'Alliance

TORONTO

TORONTO, DÉCEMBRE 1954

10 SOUS

No 2

25c

COURRIER

SUD

Volume 4
No. 14

207 Queen's Quay West
Toronto, Ontario
362-1143

mercredi 23 juin 1976

TORONTO-PRESSE

LA VOIX FRANÇAISE DE L'ONTARIO — ONTARIO'S FOREMOST FRENCH PAPER

Toronto, le 1er Septembre, 1955

"Unité — Coopération"

Vol. 1, No. 2

LE BULLETIN

10
SOUS
le numéro

Au service de la population de langue française de Toronto

VOL. 1 — NO. 22 Autorisé comme envoi postal de deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa TORONTO, LE 15 SEPTEMBRE 1956

Échantillons des principaux en-têtes des journaux franco-torontois des 20 dernières années

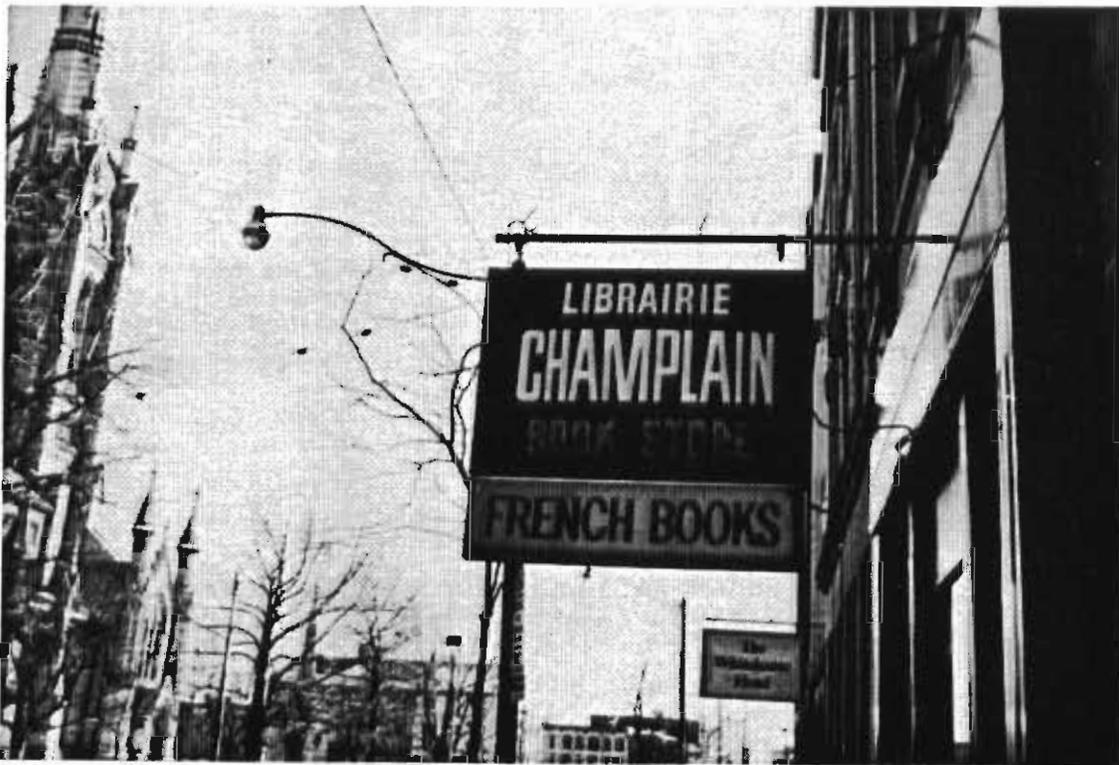
8. Les médias

C'est enfin, autour des médias écrits et électroniques, que la réalité torontoise de la francophonie peut le plus s'illustrer et s'exprimer. Depuis les 30 dernières années, une dizaine de journaux se sont succédés. Tous ont péri excepté le petit dernier car la dispersion des francophones, la petitesse du marché, la difficulté de retrouver des points centraux de regroupement en font une distribution hasardeuse. Dès 1954, on assiste à la formation du journal l'Alliance. Il est ensuite suivi du Toronto-Press en 1955, du Bulletin en 1956, des Nouvelles Françaises, de l'Alouette en 1964, de Courrier-Sud en 1973 et enfin de L'Express en 1976.



L'Express, seul journal authentiquement franco-torontois. Existe maintenant depuis 1976.

Il est très difficile de faire vivre un journal d'actualités courantes c'est pourquoi cet hebdomadaire, publié le mardi, se concentre surtout sur des articles d'analyse et des comptes rendus d'activités culturelles ou sociales des semaines précédentes. La publicité gouvernementale fait une grande différence au niveau du financement de ce journal, contribution que les autres journaux n'ont pas eue. Il faut cependant féliciter le courage et l'esprit d'entreprise de la jeune équipe de rédaction qui fait tout son possible pour dévoiler les visages de la francophonie d'ici.



La librairie Champlain, la doyenne des libraires françaises de Toronto.



La Société Radio-Canada regroupe les services français de la radio (fondée en 1964) et de la télévision (1973).

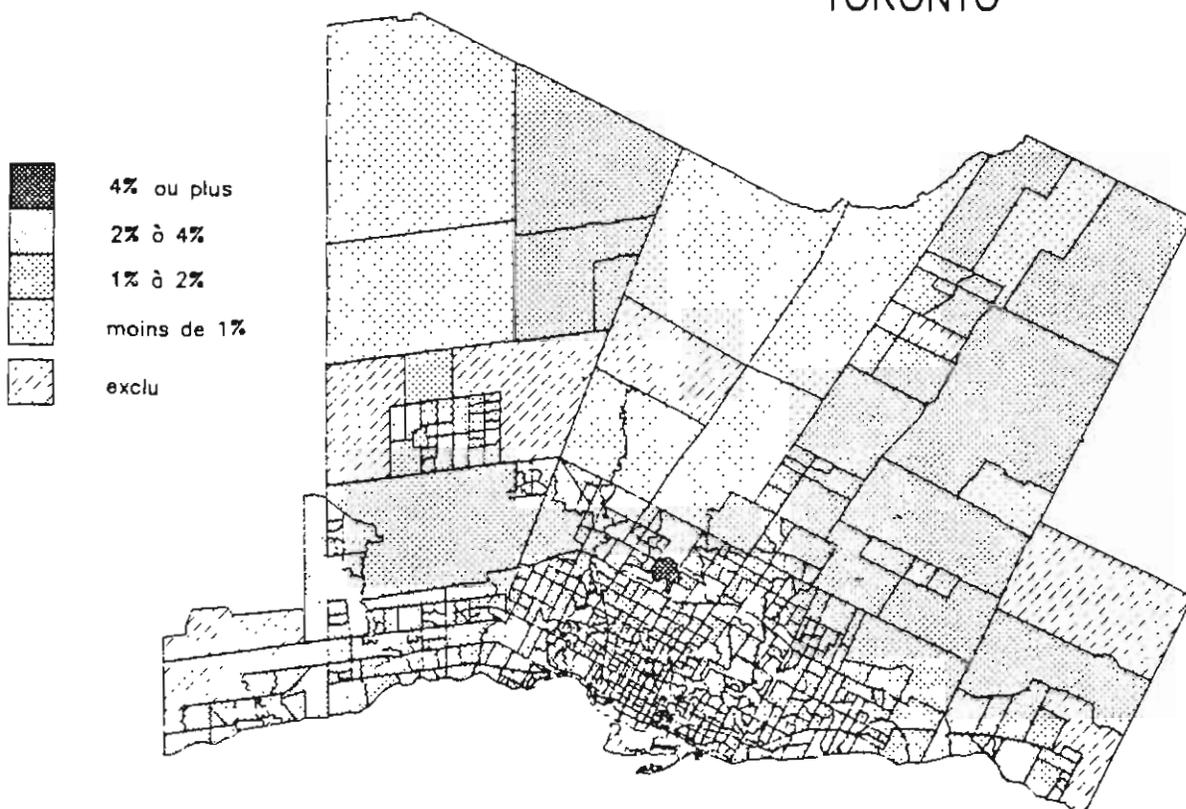
Le domaine des communications écrites se trouve aussi favorisé par la présence en ville de la librairie Champlain. Établie sur la rue Church depuis de nombreuses années, la librairie Champlain permet à d'innombrables francophones de trouver en un même endroit livres et disques d'expression française. La librairie elle-même a survécu à d'autres librairies, telle la librairie Garneau sur la rue Bay, grâce à son service de vente de livres scolaires un peu partout à travers toute la province. Sa location au centre-ville permet aux travailleurs de bouquiner sur l'heure du dîner, d'acheter les revues et magazines du Québec et de la France ou de louer des vidéocassettes des derniers films français.

Au niveau des médias électroniques, la Ville-Reine possède un service de radio et de télévision de la société d'État. En effet, Radio-Canada ouvre son seul poste français de radio à Toronto le 1^{er} octobre 1964. Des groupes de pression commencent dès 1956 à faire des recommandations au gouvernement fédéral, en particulier, l'Office de la Radio et des Télécommunications Françaises (O.R.T.F.) qui présente un mémoire à la commission Laurendeau-Dunton à ce sujet dans les années '60. Beaucoup de francophones ne comprennent pas la logique d'ouvrir un poste de radio anglais dans la ville de Québec mais refuser le même droit pour les francophones de Toronto qui y sont tout aussi nombreux. L'injustice est réparée en 1964 lors de la fermeture du deuxième poste de CBC à Toronto. CJBC naît en utilisant le même signal radiophonique que l'ancienne "radio du Dominion". On fête en 1984 le 20^e anniversaire de cette inauguration. Depuis 20 ans beaucoup de chemin a été fait. La grande critique est que la radio n'offre pas de programmation locale suffisante. Alors qu'au début le poste de Toronto n'était à toute fin pratique qu'un poste de base, il développe petit à petit des services locaux de plus en plus nombreux et une image communautaire de plus en plus grande.

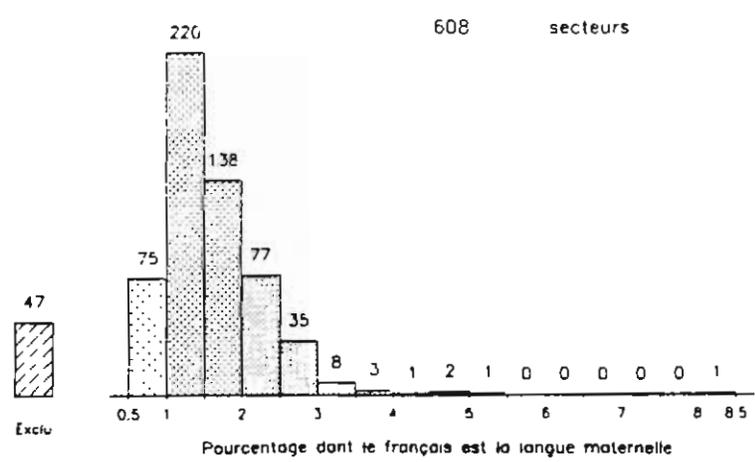
Dans le domaine de la télévision, l'arrivée de CBLFT se fait en 1973. Le canal 25 diffuse par la bande VHF et par l'entremise de ses radio-émetteurs il rejoint plusieurs milliers d'auditeurs. Sa programmation est largement composée d'émissions venant de Montréal. Cependant plus d'une quinzaine d'heures d'informations locales sont diffusées par semaine. Les Torontois ont aussi la possibilité de regarder les émissions françaises de TVOntario le dimanche. De midi à minuit, la télévision éducative offre un vaste programme allant du ciné-club, à des émissions d'enfants, des émissions traitant d'histoire, de géographie et de sciences. En 1985-86, le service de TV Ontario offrira une programmation française durant toute la semaine. Voici donc un autre jalon important vers la bilinguisation officielle de l'Ontario.

Le nombre de personnes dont le français est la langue maternelle est présenté en pourcentage de la population totale. Tous les secteurs de recensement comptant moins de 25 habitants dont le français est la langue maternelle ont été exclus.

FRANÇAIS LANGUE MATERNELLE TORONTO



NOMBRE DE SECTEURS SELON LE POURCENTAGE DONT LE FRANÇAIS EST LA LANGUE MATERNELLE



CHIFFRES COMPARATIFS

TORONTO	1.5%
RMR	
ONTARIO	5.5%
CANADA	25.7%

SOURCE: RECENSEMENT DU CANADA DE 1981
ÉTABLI PAR STATISTIQUE CANADA.

La localisation des Torontois de langue française en 1981. Downsview, site de la base militaire des Forces armées canadiennes, est la seule région où l'on retrouve plus de 4% de francophones. Viennent ensuite: Cabbagetown, Riverdale et Danforth. (Source: Statistique Canada, 1981)

Selon le centre francophone et le conseil métropolitain des organismes francophones de Toronto, près de 235 000 personnes de Toronto considèrent le français comme une langue qu'ils peuvent parlée avec facilité. Sur ce nombre près de 100 000 se considèrent francophones d'après le dernier recensement. C'est donc dire que la francophonie, dans un sens très large, comprend près de 8 % de la population totale de Toronto. Ce n'est pas un nombre inoffensif quand on considère que le français a un statut officiel comme langue au Canada.

Que de progrès la ville a faits depuis 250 ans... des 25 familles des années 1800 aux 100 000 Franco-Torontois des années 1980! Nul doute que la langue française à Toronto n'est pas morte et qu'elle connaît dans ses dernières années une regain d'énergie.

VIII

PERSPECTIVES D'AVENIR

CHAPITRE VIII

PERSPECTIVES D'AVENIR

L'histoire de Toronto, dans les 200 dernières années, nous montre, qu'au niveau social, il y eut pour nous des progrès dans cette ville. Toronto, au XIX^e siècle, était intolérante et un peu bigote. Avec l'arrivée de toute ces nationalités, son tempérament s'est adouci et elle est devenue plus ouverte sur le monde.

Pour nous, les francophones, cela ne peut que présager du bien. Il est vrai que dans toute notre histoire nous n'avons jamais dépassé 10 % de la population de la métropole, mais malgré cela notre présence, en ces dernières années, s'est fait sentir. Notre plus grand problème demeure l'assimilation. À ce sujet les statistiques sont accablantes. Dans le sud de l'Ontario, le taux d'assimilation est de plus de 60 %, c'est-à-dire qu'après une génération 60 % des enfants de la génération précédente se sont assimilés au groupe majoritaire. À ce rythme, nos forces diminuent à une allure vertigineuse.

Il ne faut pas désespérer cependant. Après 15 ans d'un bon système d'écoles françaises dans cette ville, après l'arrivée de la radio et de la télévision, devant une plus grande prise de conscience de notre identité nationale, il y a l'espoir que cette flamme de notre héritage francophone ne va pas s'éteindre.

Le gouvernement municipal, à ce titre, doit être louangé. Depuis quelques années il existe un comité français à l'Hôtel de ville. Ce comité est chargé de coordonner certaines activités comme la semaine française et aussi d'aviser le conseil municipal sur le fait français.

Au niveau fédéral, notre présence est aussi reconnue. Depuis les débuts des années 1980, notre ville est considérée comme district bilingue par le gouvernement d'Ottawa. Ceci veut dire que tous les services aux citoyens (bureau d'emploi, assurance-chômage, service des passeports, etc.) du gouvernement central peuvent être donnés dans les deux langues. Il est regrettable que les francophones ne fassent pas plus d'efforts à ce niveau pour utiliser ces services. Beaucoup préfèrent utiliser les services anglais, de peur de se sentir discriminer.

Quant au niveau provincial, notre principal niveau de gouvernement en ce qui concerne les choses de tous les jours, il reste du chemin à faire malgré tout. Les progrès ont été assez grands depuis 15 ans. On a maintenant le droit aux services judiciaires en français, à certaines documentations des différents ministères, à notre éducation de la maternelle à l'université en français, mais l'Ontario refuse de faire de notre langue une langue officielle. Tant que ceci subsistera, toutes ces choses accordées par le gouvernement de Queen's Park resteront des privilèges alors qu'en fait ce sont nos droits. La différence est importante car tant que cela restera des privilèges, on pourra nous les enlever à la suite des aléas de la politique.



Source: Conseil scolaire de North York

Bibliographie

- ALLEN, Robert Thomas. The Great Lakes. Toronto, Natural Science of Canada, 1970. 160 p.
- ANDRE, John. Infant Toronto as Simcoe's Folly. Toronto, Centennial Press, 1971. 221 p.
- ARMSTRONG, Frederick H. Toronto. The place of meeting. Toronto, Windsor Publication, 1983. 304 p.
- AUBIN, Benoit. "Toronto, le nombril du Canada" dans Actualité (Nov. 1979), Montréal, Actualité 1979. p. 72 et al.
- CANADA, Gouvernement du. Toronto 150. Portrait of a changing city. Ottawa, Statistics Canada, 1984. 126 p.
- CARRIÈRE, Laurier. Les français dans les pays d'en Haut. Toronto, McGraw-Hill Ryerson, 1981. 308 p.
- CHOQUETTE, Robert. L'Ontario français historique. Montréal, Études Vivantes, 1980. 272 p.
- FIRTH, Edith G. Early Toronto Newspapers 1793-1867. Toronto, Baxter Publishing Company, 1961. 32 p.
- HOONSOME, Eric. Toronto en 1810. (The town and buildings). Toronto, Coles, 1975. 83 p.
- LAPIERRE, André. Toponymie française en Ontario. Montréal, Études Vivantes, 1981. 120 p.

- HALL, Roger et Gordon DODDS. A picture history of Ontario. Edmonton, Hurtig, 1978. 224 p.
- HARRIS, Marjorie. Toronto. The city of neighbourhoods. Toronto, McClelland and Stewart, 1984. 128 p.
- MAXWELL, Thomas R. The invisible French - The french in Metropolitan Toronto. Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 1977. 173 p.
- MYERS, Jay. The Great canadian road. A history of Yonge Street. Toronto, Red Rock Publishing, 1977. 159 p.
- NORTH YORK, Cité de. Historical Outline of the Administration of the Borough of North York. North York, Public Information Office, 1973.
- SPECT, Jacob. Toronto. Toronto, Collier McMillan Canada, 1973. 183 p.
- TORONTO LIFE. The best of Toronto. Toronto, Toronto Life ed., 1980. 160 p.
- TORONTO TRANSIT COMMISSION. Transit in Toronto. Toronto, T.T.C., 1976. 36 p.
- WEST, Bruce. Toronto. The romance of Canadian cities series. Toronto, Doubleday, 1979. 293 p.
- WRIGHT, J.V. La préhistoire de l'Ontario. Ottawa, Fides, 1981. 121 p.

Biographie de l'auteur

Torontois depuis 12 ans, Jacques Gravel est natif de Chicoutimi, dans le Saguenay-Lac-St-Jean. Il fit ses études au Collège classique de Jonquière, à l'université de Montréal et à l'université York et d'Ottawa. L'université York lui décerna une maîtrise en histoire avec spécialisation sur l'histoire franco-ontarienne. Son sujet de mémoire était "Les Franco-Ontariens durant la crise économique". Il est aussi diplômé en éducation de l'université d'Ottawa avec concentration en histoire, éducation spéciale et bibliothéconomie.

Depuis 1974, il enseigne à l'école secondaire Étienne-Brûlé, à Toronto. Il a aussi participé à l'élaboration de plusieurs documents dont deux du ministère de l'Éducation sur le régime français et le régime anglais, au projet Pro-F-Ont I sur Toronto et Penetanguishene, et, en collaboration avec l'OISE et la Fondation d'études du Canada à une publication sur le bilinguisme au Canada "Bilingual tensions in Canada" édité par Rober Laxer.

